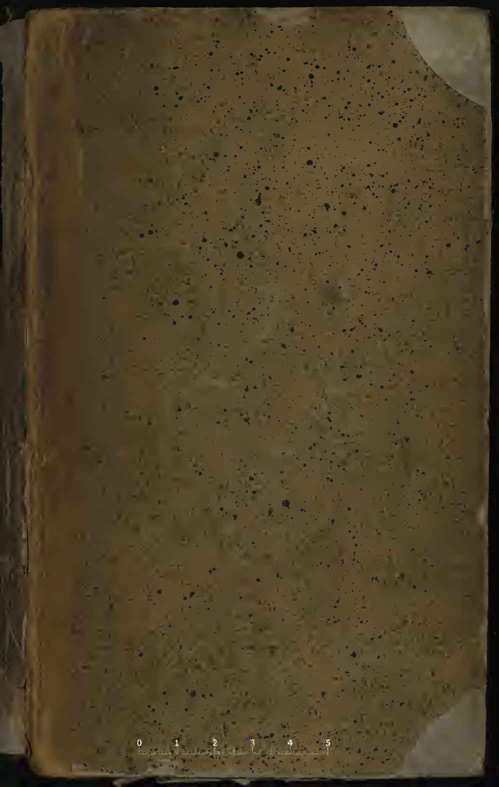


L'ART D'AMÉLIORER ET DE PERFECTIONNER LES HOMMES.

*Cet ouvrage, qui fait suite à l'*Art de procréer les Sexes à volonté, *se trouve, ainsi que ce dernier,*

Chez

- Son Auteur Millot, rue du Four-Saint-Honoré, N°. 455;
- Migneret, Imprimeur, rue du Sépulcre, F. S. G. N°. 28;
- Pernier, Libraire, rue de la Harpe, vis à-vis celle St.-Severin, N°. 188.

L'ART D'AMÉLIORER ET DE PERFECTIONNER LES HOMMES,

AU MORAL COMME AU PHYSIQUE;

Par JACQUES-ANDRÉ MILLOT, Membre des ci-devant Collège et Académie de Chirurgie de Paris, Correspondant de la ci-devant Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, et Accoucheur, etc.

AVEC FIGURES.

Mens sana in sano corpore.
JUVÉNAL, Sat. X, v. 356.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET, RUE DU SÉPULCRE, N°. 28.

Ce 5 FRIMAIRE AN X, (ou 1801).

AUX DAMES FRANÇAISES.

MESDAMES,

C'EST à vous que je m'adresse pour perfectionner les hommes, parce que je suis persuadé que vous ferez pour le bien de la *patrie*, tout ce qui dépendra de vous; et que vous seules pouvez jeter les fondemens de la perfection à laquelle l'homme puisse parvenir (*a*).

(*a*) *Jean-Jacques* ROUSSEAU a dit : « La première éducation est celle qui importe le plus ; parlez donc toujours aux femmes dans vos traités d'éducation ; le succès les intéresse beaucoup plus que les hommes, puisque la plupart des veuves se trouvent à la *merci* de

Nous avons un exemple de votre pouvoir en ce genre *dans la chevalerie Française*. Que fussent devenus ces hommes qui ne respiraient que les combats ? Ils fussent devenus les destructeurs du genre humain, sans vos *aïeules*, qui prirent soin de modifier leurs tempéramens, d'adoucir leurs mœurs, de changer leur férocité en courage, qu'elles dirigèrent en faveur des Gouvernemens d'alors : elles gravèrent au fond du cœur de ces chevaliers un code de *religion*, d'*honneur*, de *loyauté*, d'*humanité*, d'*amour de la patrie et de leurs dames* ; elles en firent les hommes les plus *courageux*, les plus

---

leurs enfans ; et qu'alors ils leur font vivement sentir l'effet de la manière dont elles les ont élevés." »

utiles à leurs pays, et en même temps les plus *honnêtes*, les plus *polis* et les plus *aimables* des sociétés; en un mot, elles en firent des *héros*, des hommes accomplis, qui devinrent les modèles de tous ceux qui aspirèrent à la perfection humaine.

Il ne me suffit pas de vous avoir donné le moyen d'obtenir des enfans à votre gré; l'accueil que vous avez fait *à l'Art de procréer les sexes à volonté*, m'engage à vous faire part de tout ce qui est à ma connaissance, pour vous faciliter la conservation de ces enfans chéris, et vous indiquer les voies par lesquelles vous devez les conduire à la perfection.

Ces voies, ces moyens sont de deux espèces, suivant les âges; ils

sont purement physiques pour les deux sexes, pendant les premières années de la vie; mais ces moyens physiques en opérant le développement de vos précieuses créatures, prépareront et fortifieront leurs facultés intellectuelles, par lesquelles les morales se développeront à leur tour, et pourront acquérir, par les sciences, la perfection dont elles sont susceptibles; *car l'homme est constitué et organisé pour étudier et apprendre.*

La plupart des hommes traitent d'orgueilleux ceux d'entr'eux qui se livrent à l'étude, et qui cherchent à connaître la nature; il me semble cependant que telle est la volonté du Créateur, puisqu'il nous en a donné les facultés et les moyens.

Le Créateur a placé la *terre* au centre de l'univers; il a mis l'homme sur cette terre, *non-seulement debout*, mais il lui a donné une tête levée, posée sur un cou mobile en tous sens; par cela seul, l'intention du Créateur me paraît manifeste : il a voulu que l'homme pût facilement suivre le cours des astres; il a voulu que l'homme étudiât la nature, qu'il en admirât les merveilles.

Le Créateur a doué l'homme, *de la parole*, pour qu'il pût transmettre le résultat de ses connaissances, réflexions et méditations; nous sommes donc nés pour *étudier* et *enseigner* (*a*). Voilà la conclusion que

(*a*) Helvétius a dit : « L'homme instruit par les découvertes de ses pères, a reçu l'héri-

nous devons tirer de notre organisation physique et morale; et c'est encore dans cette intention que le Créateur nous a rendus susceptibles de perfectibilité.

Nous ne pouvons nier que l'homme ne tienne le premier rang entre toutes les créatures; il ne jouit de cette prérogative, que parce qu'il est doué des facultés de *penser*, de *méditer*, de *raisonner*, de *juger*, de *combiner*, d'*inventer*; il a seul la puissance de *comparer*, d'*apprécier* les œuvres du Créateur; d'en tirer tout l'avantage et l'utilité possibles, tant pour son bien-être, que pour ses

---

tage de leurs pensées; c'est un dépôt qu'il est chargé de transmettre à ses descendans, augmenté de quelques-unes de ses propres idées.

plaisirs; en un mot, lui seul peut ſaire concourir à son bonheur tout ce qui existe dans l'univers. Ce qui le distingue encore essentiellement, *c'est la possibilité de conformer ses actions à des règles certaines, de les rapporter à un but, et d'en prévoir les suites.*

C'est par tous ces attributs, que l'auteur de la nature *a désigné l'homme sa créature chérie;* c'est-à cause de cette prééminence, qu'il lui a donné la puissance et le commandement sur toutes les créatures, et qu'il l'a destiné à une fin bien différente de celle des autres; puisque tout s'anéantit avec leur individualité, tandis qu'une partie de celle des hommes doit leur survivre.

Les animaux, me dira-t-on,

acquièrent cependant, en peu de temps, la perfection dont ils sont susceptibles; l'homme, au contraire, emploie une partie de sa vie pour parvenir à celle qu'il peut acquérir. Cela est vrai : voudrait-on en inférer que les animaux sont mieux organisés que nous? Il ne faut qu'observer combien cette perfection est limitée; et ce qui prouve qu'ils sont dénués de *réflexion*, de *combinaison* et de *jugement*, c'est que toutes les espèces sont, depuis la création, restées au point de leur industrie originelle; tandis que l'espèce humaine ne cesse de marcher de progrès en progrès.

C'est par tous les attributs ci-dessus énoncés, que *l'Être-suprême* a rendu l'homme, sa créature par

excellence; et quoique le journal de Paris (*a*) se soit *seul* permis de qualifier *de vil mucilage*, ce qui produit l'homme et son génie; nous ne pouvons nous empêcher de le regarder comme le *chef-d'œuvre* du Créateur.

Quand l'auteur de cet article cessera d'être morose, il reviendra à notre opinion; car il reconnaîtra avec les *naturalistes*, *physiciens*, *physiologistes*, *philosophes* et *moralistes*; que les *élémens de la créature humaine sont formés de spiritueux*, et non de ce vil mucilage qui tombe sous nos sens.

Qu'on ne dise donc plus que c'est l'orgueil qui rend l'homme Studieux; mais bien l'attrait particulier que le Créateur a mis en lui.

(*a*) Voyez le numéro du 17 fructidor an 9.

Persuadez-vous bien, MESDAMES, que nous ne faisons que suivre son intention et obéir à ses décrets, quand nous nous livrons à l'étude de la *saine philosophie*, base de la *morale;* de cette vertu qui vous rend si utiles et si précieuses à l'humanité.

Je suis avec respect,

MESDAMES,

de vos talens et de vos vertus un des plus grands admirateurs.

Le cit. JACQUES-ANDRÉ MILLOT,
Rue du Four-Saint-Honoré, N°. 455.

AVERTISSEMENT.

Ce que je vous présente, lecteur, *sont les débris d'un ouvrage qui devait servir de préliminaire à un plan d'instruction physique, morale et politique, auquel je travaillais d'après le vœu de l'Assemblée Constituante; qui avait invité ses concitoyens à l'aider de leurs lumières, lorsque le* vendalisme *s'emparant tout-à-coup de la monarchie Française, en fit une République de voleurs, de bourreaux et de victimes. Découragé par tout ce qui se passait autour de moi, je quittai mon cabinet pour m'occuper de ma sûreté, de celle de ma famille, et spécialement des* subsistances *de la commune que j'habitais*

alors (a), *qui me donna ses pouvoirs à cet effet. Mais depuis que le Gouvernement a pris un aspect tranquillisant et majestueux* (b), *je me livre de nouveau à mes occupations, et je m'acquitte avec plaisir des devoirs que la société impose.*

(*a*) Colombes, près Courbevoie, département de la Seine.

(*b*) Depuis le 18 brumaire an 8.

L'ART D'AMÉLIORER ET DE PERFECTIONNER LES HOMMES.

INTRODUCTION.

Les plus grands Philosophes de l'antiquité nous ont convaincu qu'il n'est pas possible de perfectionner le moral, sans avoir perfectionné le physique.

Descartes (1) était vraisemblablement de ce sentiment, quand il fondait ses espérances de rendre, par la *médecine*, les hommes meilleurs et plus spirituels; car les actions de l'ame dépendent beaucoup d'un certain état de la machine humaine. La Physiologie nous apprend que la raison, cette partie essentielle et distinctive de l'homme, est tellement

dans la dépendance des facultés organiques et des impressions qu'elle en reçoit, qu'elle paraît tenir son existence des sensations, aussi bien que son développement.

Lecat dit « que chaque tempérament,
» chaque passion a son ton dans les plexus
» nerveux, qui sont le siège des pas-
» sions. » Il dit aussi, « qu'il est vrai-
» semblable qu'il y a des drogues ca-
» pables de produire tous ces tons
» dans les solides, et qu'il y en a aussi
» de propres à exciter chaque passion ;
» ensorte que si l'on s'appliquait à appro-
» fondir ces rapports, on parviendrait
» peut-être à faire *aimer* et *haïr, rire*
» et *pleurer* à son gré, tout le genre
» humain. » Si on y faisait une sérieuse attention, la médecine fournirait à la morale la clef du cœur humain ; et en guérissant le corps, elle serait quelquefois assurée de guérir l'esprit.

Chez les Grecs, Thalès, (2) Pythagore, (3) Empédocle (4), et les autres Philosophes, étudiaient la nature hu-

maine, pour connaître les causes et les effets des *sensations*, des *passions*, des *habitudes* et des *actions morales*, pour découvrir les moyens de perfectionner les facultés de l'homme, et d'en corriger les vices.

D'après ces Philosophes, les *Grecs* ne furent dans leur origine, que des barbares, aussi faibles de corps que d'esprit, tant qu'ils ignorèrent l'art de perfectionner l'ouvrage de la nature ; mais après cette connaissance et leurs institutions pour cet objet, ils améliorèrent et perfectionnèrent leur nation, au point qu'elle devint l'école du monde ; et que nos savans se font encore gloire d'en étudier les mœurs et les sciences qui sont le berceau de toutes nos connaissances actuelles.

Solon (5), ce fameux législateur d'*Athènes*, fit, dans son code, un point capital de l'éducation ; les loix qu'il prescrivit pour la régler, avaient deux objets.

Le premier était de donner de la force

et de la vigueur aux organes, par la frugalité et les exercices *gymnastiques*. Le second était d'orner l'esprit, et de former les mœurs par l'éloquence et la morale.

Le gouverneur, premier instituteur de cette école, était appelé *Cesmète*.

Le premier maître des exercices qui devait donner de la vigueur aux corps en général, était nommé *gymnasiarque*; il était chargé d'en faire l'application à la complexion de chaque individu. Par cette éducation, ils sont parvenus à élever les Athéniens au-dessus de la Nature ordinaire, et à leur donner une vigueur de corps et d'esprit, que la Nature seule ne donne pas. C'est en travaillant à perfectionner les facultés corporelles, qu'ils parvinrent à donner tant d'énergie à l'ame.

Il est constant que les Grecs ne devinrent des hommes policés, que par l'éducation; la plupart des Philosophes, chez eux, étaient des médecins, naturalistes et moralistes; ils employaient la gym-

nastique (*a*) dans leur éducation ; et les *Prytanées* furent les lieux publics d'éducation physique et morale. Ces vastes édifices étaient destinés aux repas et aux cérémonies publiques, ainsi qu'à rassembler les Prytanes.

Dans le *Prytanée* d'*Athènes*, il y avait une salle nommée *Dolos*, où mangeaient publiquement les *Prytanes* et ceux qui avaient l'honneur d'être admis à leur repas.

(*a*) La *gymnastie*, ou la *gymnastique*, est l'art d'exercer le corps. La gymnastique des *Grecs* comprenait la promenade, la course, soit à pied, soit à cheval ; l'escrime, le disque ou palet, la paume, l'exercice de la lance ; aujourd'hui nous pouvons y ajouter le mail, le volant, le ballon et la danse.

La partie de la médecine qui réglait les exercices du corps par rapport à la santé, s'appelait Médecine gymnastique ; elle traite des règles qui doivent s'observer dans toutes sortes d'exercices : on dit que l'invention en est due à un certain Herodtus, originaire de *Sclymbre*, ville de *Thrace* ; ou, selon quelques autres, de *Lentile*, en Sicile. Hoffman compte cinquante-cinq exercices *gymnastiques*. Jérôme Mercurialis a laissé un excellent traité latin de la gymnastique, intitulé : *de Arte Gymnasticâ*.

C'était un honneur singulier que d'être admis aux repas des *Prytanes*, au point que les ambassadeurs Magnésiens n'y furent admis que lorsqu'ils eurent renouvellé le traité d'alliance avec le peuple de Smyrne.

Dans cette salle on avait affiché les loix de SOLON, pour en perpétuer le souvenir; on y recevait les ambassadeurs dont on était content, le jour qu'ils avaient rendu compte à la République de leurs négociations, et les ministres envoyés de la part des princes alliés et amis de la République.

En *Perse*, du temps de CYRUS, le bien public était le principe et le but de toutes les loix et de tous les établissemens publics. On regardait aussi l'éducation de la jeunesse, comme le point le plus essentiel du Gouvernement; l'état s'en chargeait et l'on envoyait les enfans aux écoles, moins pour y étudier les sciences, que pour apprendre la justice.

Plusieurs Philosophes moins anciens, entre autres MONTAIGNE (6), DE SAINTE-

Marthe (7) et Locke (8), nous ont aussi fait connaître qu'il n'est pas possible de perfectionner l'homme moral, sans travailler sur l'homme physique ; parce que, comme je l'ai dit ailleurs, le physique est tellement lié au moral, que celui-ci ne peut éprouver un changement sans le manifester par le physique.

Helvétius (9), Philosophe plus moderne encore que ceux dont je viens de parler et entièrement moraliste, dit, *chap. II, liv. premier, de l'Homme et de son éducation :*

« Si je démontrais que l'homme n'est » que le produit de son éducation, j'au- » rais sans doute révélé une grande » vérité aux nations ; elles sauraient » qu'elles ont entre les mains l'instru- » ment de leur grandeur et de leur féli- » cité ; que pour être heureuses, il ne » s'agit que de perfectionner la science » de l'éducation. »

S'il est constant que l'éducation a amélioré l'espèce humaine par-tout où elle

a été employée, il est certain aussi que les peuples qui ont négligé ce moyen de perfectionner l'homme, sont tombés dans la décadence et l'anarchie : témoin, la gloire d'*Athènes*, qui disparut au temps de l'efféminé ALCIBIADE, après que les habitans eurent abandonné la sévérité de l'éducation. Cette ville, jadis si fière de ses mœurs et de son patriotisme, fut vaincue et détruite par AGÉSILAS, roi de *Lacédémone*, dont les premières loix étaient encore en vigueur.

Le cit. TALLEYRAND-PÉRIGORD, (dans son rapport sur l'Instruction publique, fait à l'Assemblée nationale en septembre 1791), dit : « L'instruc-
» tion en général a pour but le perfec-
» tionnement de l'homme dans tous les
» âges ; et de faire servir, sans cesse,
» à l'avantage de chacun et au profit de
» la société, les lumières, l'expérience
» et jusqu'aux erreurs des générations
» précédentes. »

Le cit. CHAPTAL, qui est aussi de la même opinion, nous fait connaître, par

son rapport et projet de loi sur l'Instruction publique de l'an 9, que l'instruction en France, qui était toujours restée entre les mains du clergé, ne commença à faire des progrès et à devenir un peu nationale, qu'au quatorzième siècle, lorsque l'Université fut devenue stable.

Il dit, page 3 : « Quelques traits de » lumière sortis par intervalles du sein » des ténèbres, éclairaient depuis long- » temps sur des erreurs grossières. Ces » faibles traces d'instruction, ces légers » progrès de l'esprit humain, ces pre- » mières conquêtes de la raison sur les » préjugés, préparaient peu-à-peu les » élémens d'un véritable système d'*édu-* » *cation publique ;* et ce fut vers le » milieu du quinzième siècle, qu'il fut » permis de donner à l'instruction cet » ensemble, cette stabilité, cette éten- » due, j'ose dire cette liberté qu'elle » n'avait pas eue jusqu'alors. »

« Le code réformateur du cardinal » *d'Estouteville,* parut en 1452. Ce » monument concerté entre le cardinal

» et des commissaires royaux du parle-
» ment et du clergé, a été l'époque la
» plus mémorable que nous présente les
» fastes de l'instruction publique ; il
» organisa l'étude des quatre Facultés ;
» créa une espèce de magistrature pour
» veiller aux progrès de l'*éducation ;*
» autorisa la formation des pensionnats ;
» établit la graduation nécessaire à l'ins-
» truction ; ordonna les examens pu-
» blics ; détermina la hiérarchie des pou-
» voirs parmi les instituteurs, etc. »

« C'est peu de temps après qu'on vit
» s'établir en France cette corporation
» religieuse, les *Jésuites ;* l'établisse-
» ment de cette Société donna aux
» sciences et aux lettres un appui dont
» elles avaient manqué jusqu'alors ; les
» méthodes d'enseignement se perfec-
» tionnèrent par les leçons d'une expé-
» rience journalière ; les collèges que
» cette Société multiplia sur tous les
» points de la France, présentaient par-
» tout des moyens faciles à tous ceux
» qui voulaient s'instruire : et de tous

» ces foyers d'étude et de lumière, on » vit sortir cette *étonnante génération* » *d'hommes éclairés* qui a mérité à son » siècle le nom *du siècle des talens* et » *des lumières.* »

Voilà l'origine de l'éducation en France, qui, quoique assez mal organisée et entravée, n'a pas laissé de faire des progrès, et d'éclairer assez la nation pour lui faire connaître ceux qu'elle peut espérer encore. Nous ne pouvons nous dissimuler que notre révolution a amené un grand désordre dans la société française, qu'elle a démoralisé un grand nombre de ses membres, et que nous avons presque touché au moment de la dissolution sociale.

Espoir bien fondé de la Nation Française.

Le Gouvernement qui s'établit maintenant, n'ayant pas d'intérêt à écarter la vérité, et *à tenir la lumière sous le boisseau*, aidé d'une partie des Philosophes qui nous sont restés, environne

notre nation d'institutions précieuses qui transmettront à la postérité la plus reculée, ses vertus comme sa gloire; c'est alors que nous allons voir l'amélioration et le perfectionnement des générations qui, les élevant au-dessus des haines de parti et des autres passions, en feront la nation la plus généreuse, la plus savante et la plus vertueuse: oui, le Français deviendra encore plus grand, plus magnanime, plus aimable qu'il n'était, parce que son caractère national n'est pas perdu; il n'a été qu'obscurci par celui des brigands de toutes les nations qui ont été appelés sur notre sol, et dont le grand nombre a fait fuir ou cacher une grande partie des vrais Français.

Les circonstances où nous nous trouvons, demandent un nouveau plan d'éducation physique et morale; car notre ancienne morale était un recueil de contradictions, comme l'a prouvé Helvétius, *tome premier, chap. X, de l'Éducation de l'Homme.*

Aussi, Talleyrand-Périgord « veut

» qu'il soit prescrit aux professeurs et » instituteurs, de bannir du nouvel » enseignement, tout ce qui jadis n'était » visiblement propre qu'à corrompre et » enchaîner la raison, et les supersti- » tions de tout genre dont on l'effrayait, » et qui exerçaient sur elle un si terrible » empire, long-temps même après que » la réflexion les avait dissipées ; et » toutes ces nomenclatures stériles, qui » n'étant jamais l'expression d'une idée » sentie, étaient à-la-fois une surcharge » pour la mémoire, une entrave pour » la raison ; et ce mode bisarre d'ensei- » gnement, où les connaissances étant » classées et prisées dans un sens inverse » à leur utilité réelle, servaient bien » plus à dérouter, à tromper la raison, » qu'à l'éclairer ; et ces méthodes gothi- » ques, qui en convertissant en obsta- » cles jusqu'aux règles destinées à accé- » lérer sa marche, la faisaient presque » toujours rétrograder.

« Il est temps, dit-il, de rompre » toutes ces chaînes ; il est temps que

» l'on rende à la raison son courage, son
» activité, et sa native énergie, afin que
» libre de tant d'obstacles, elle puisse
» rapidement et sans détour avancer
» dans la carrière qui s'ouvre et s'agran-
» dit sans cesse pour elle, etc. »

« Sans doute qu'il existera toujours
» des différences entre la raison d'un
» homme, et celle d'un autre homme ;
» ainsi l'a voulu la nature : mais la rai-
» son de chacun sera tout ce qu'elle
» peut être ; ainsi le veut la société. »

Puisque le perfectionnement des loix dépend des progrès de la raison humaine, nous avons lieu d'en espérer de bien supérieures aux anciennes : puisque de ce perfectionnement des loix, dépendent les vertus des citoyens, nous devons être certains que les générations actuelles marcheront avec rapidité à leur perfection.

C'est la bonté des loix qui rend l'homme meilleur ; les sciences de la morale, de la politique et de la législation, ne sont qu'une seule et même science, qui doit

être enseignée par les magistrats; il n'est point de muse à laquelle on n'ait érigé un temple; point de science qu'on n'ait cultivée dans une Académie, point d'Académie où l'on n'ait proposé quelque prix pour la solution de certains problêmes d'optique, d'agriculture, d'astronomie, de mécanique, etc.

Par quelle fatalité les sciences de la morale et de la politique (sans contredit les plus importantes de toutes, et celles qui contribuent le plus à la félicité nationale) sont-elles encore sans école publique (*a*)?

C'est une de ces écoles qui nous manque pour la réforme et la perfection des mœurs; car nous ne parviendrons à rétablir le bon ordre, que par les mœurs, et ces mœurs dépendent de l'éducation que l'on donnera aux générations actuelles et futures : ce sont les mœurs qui décident du sort des loix. Il n'appartient qu'à une bonne éducation

(*a*) Helvétius, de l'Homme et de son Education.

de donner des mœurs, tant privées que publiques. Les plus anciens législateurs ont reconnu cetté vérité, elle est le fruit d'une profonde connaissance de l'histoire et des hommes ; ils ont tous fondé l'efficacité des loix sur les vertus des peuples ; et c'est par l'éducation qu'ils ont inspiré les vertus. L'éducation seule peut fondre tous les intérêts dans l'intérêt général et commun : elle seule doit créer les mœurs publiques, faire croître l'amour de la patrie, faire de tout le systême social, un systême harmonieux et durable. PLATON a dit, « nous n'estimons d'éducation, que celle » qui peut donner au corps et à l'ame » toute la perfection dont ils sont susceptibles. » JEAN-JACQUES a dit, « rien au » monde ne peut suppléer aux mœurs, » pour le maintien du Gouvernement : » non-seulement il n'y a que les gens » de bien qui savent administrer les loix, » mais il n'y a que d'honnêtes gens qui » savent y obéir. »

TALLEYRAND-PÉRIGORD dit encore :

« Les hommes sont déclarés libres ;
» mais ne sait-on pas que l'instruction
» agrandit sans cesse la sphère de la
» liberté civile, et qu'elle seule peut
» maintenir la liberté politique contre
» toutes les espèces de despotisme ? Ne
» sait-on pas que même sous la constitu-
» tion la plus libre, l'homme ignorant
» est à la merci du charlatan, et beau-
» coup trop dépendant de l'homme ins-
» truit ; et qu'une instruction générale,
» bien distribuée, peut seule empêcher,
» non pas la supériorité des esprits qui
» est nécessaire, et qui même concourt
» au bien de tous, mais le trop grand
» empire que cette supériorité donne-
» rait, si on condamnait à l'ignorance
» une classe quelconque de la société.

» Les hommes arrivent sur la terre
» avec des facultés diverses, qui sont à-
» la-fois les instrumens de leur bien-
» être, et les moyens d'accomplir la des-
» tinée à laquelle la société les appelle ;
» mais ces facultés, d'abord inactives,
» ont besoin, et du temps et des choses,

» et des hommes pour recevoir leur » entier développement, pour acquérir » toute leur énergie ; mais chaque indi- » vidu entre dans la vie avec une igno- » rance profonde sur ce qu'il peut et » doit en être un jour : c'est à l'instruc- » tion à le lui montrer ; c'est à elle » à fortifier et à accroître ses moyens » naturels, de tous ceux que l'asso- » ciation fait naître et que le temps ac- » cumule. »

L'homme est destiné à acquérir les sciences, mais il faut lui apprendre à penser, à réfléchir et à s'appliquer ; il est un être social, il faut lui apprendre à communiquer sa pensée, ou par parole, ou par actions ; il est un être moral, et cependant il faut lui apprendre à faire le bien : on ne peut y parvenir que par l'éducation, qui étend et perfectionne ses facultés physiques et morales, et lui donne la faculté de communiquer ses idées.

L'éducation est donc l'art plus ou moins perfectionné de mettre les hommes

dans toute leur valeur possible; de leur apprendre à respecter et remplir facilement tous leurs devoirs, à connaître et jouir pleinement de tous leurs droits, et à vivre heureux : c'est donc l'éducation qui va *corriger*, *améliorer* et *perfectionner* la nation française; comme c'est-elle qui a fait de si grands hommes des *Grecs* et des *Romains*, qui originairement ne furent que des barbares et des ignorans.

C'est l'éducation physique et morale qui a fait de tous les anciens peuples, les modèles des autres. La nécessité d'une bonne éducation nous est donc bien démontrée, et par l'opinion et par l'exemple. J'espère, Mesdames, vous devenir agréable en vous traçant succintement les principes fondamentaux de cette vaste science, et en vous indiquant les moyens de les appliquer à vos enfans, car c'est vous qui devez commencer cette perfection humaine.

Une excellente éducation doit multiplier les génies et les gens à talens dans

une nation, et faire du reste des citoyens des gens de sens et d'esprit : ces avantages d'une excellente éducation sont suffisans pour encourager à l'étude de cette science, à la perfection de laquelle est en partie attaché le bonheur de l'humanité (*a*).

Erreur d'Helvétius.

« L'acquisition des divers talens, est » dans les hommes l'effet de la même » cause ; mais la différence de ces talens » vient de la différente attention que » chacun y porte. Il ne croit pas qu'on » naisse poëte et qu'on devienne orateur ; il assure qu'on ne naît pas, mais » qu'on devient ce qu'on est, puisque » toutes nos idées nous viennent par les » sens. Il dit encore que l'esprit et le » génie ne sont pas innés dans l'homme, » que ce ne sont pas des dons de la » nature ; et que les hommes ont en-

(*a*) Helvétius, de l'Homme et de son Education.

» tr'eux d'autant plus de ressemblance, » que leur éducation a été plus sem- » blable. Il se glorifie de l'analogie qui » existe entre ses principes et ceux de » Locke, parce que cette analogie en » assure, dit-il, la vérité. »

Locke et Helvétius sont effectivement d'accord sur cet objet; car Locke dit aussi que l'éducation nous fait ce que nous sommes, que tout est dans l'homme moral, éducation, imitation et méditation.

Effectivement, sans la méditation, qui eût amélioré la médecine, la chimie, les arts, et toutes les autres sciences? La méditation est le fruit de notre application, et le génie est le fruit de notre méditation et application, plus ou moins fortes à l'étude : cependant, malgré l'opinion de ces philosophes, nous ne pouvons nous empêcher de croire, que ce n'est pas seulement l'application à l'étude qui fait l'homme de génie; la physiologie nous prouve qu'il y a des dispositions organiques et intellectuelles,

nécessaires à l'acquisition des sciences ; et que l'un est doué de celles nécessaires à l'acquisition de telle science, tandis que la nature lui a refusé celles nécessaires à telle autre.

Lecat, ce grand physiologiste, qui croit aussi que l'éducation nous fait ce que nous sommes, admet cependant trois dispositions à l'esprit, au génie. Son opinion diffère de celle des deux autres philosophes, en ce qu'il dit dans sa *Physiologie du fluide animal*, *page* 202 :

« Les dispositions au génie sont 1.° une » grande quantité de fluide animal dans » le cerveau ; delà vient que les animaux » qui ont le plus de cerveau, comme le » singe, ont aussi plus de sagacité, et » c'est peut-être là encore une des » causes de la supériorité de l'homme » sur tous les animaux, dont aucun n'a » le cerveau si ample, proportionnellement à son corps, pas même l'éléphant et la baleine.

» La seconde disposition qui fait le

» génie, est une sorte de pureté dans le » fluide animal, une juste proportion » dans les alliages dont il a besoin pour » ses fonctions ; proportion qui dépend » de la nature de l'air qu'on respire, » de la structure des poumons, du cer- » veau, des ganglions, et même un peu » des alimens dont on forme les liqueurs » auxquelles s'allie ce fluide.

» La troisième disposition est une ten- » sion moyenne des organes des sens » intérieurs et extérieurs, d'où résul- » tent des oscillations libres et brillantes » de ces organes. Cette troisième dis- » position dépend beaucoup des pre- » mières et de la structure des nerfs, qui » ne doivent être, ni trop solides, ni » trop creux. »

A ces dispositions naturelles, qui constituent le mécanisme des facultés de l'esprit, ajoutons celles que donne l'éducation quand elle est propre à le former. Penser est une habitude, comme promener. Les muscles se fortifient par l'action et l'exercice ; les fonctions du

fluide nerveux se font aussi avec plus de facilité et de vigueur lorsqu'elles sont souvent exercées.

L'étude fournit des idées sans nombre, que la mémoire accumule et case pour ainsi dire ; ensorte que l'esprit n'a plus qu'à les appliquer. Il me paraît évident que tous les hommes ne sont plus ou moins spirituels, que par l'usage qu'ils font de leurs sens, de leurs sensations, de leur réflexion et de leur jugement. La bonne éducation, l'étude des sciences, la lecture des bons auteurs, rectifient nos idées, et par-là, nous ouvrent et nous développent l'esprit : mais il est certain qu'il est des gens, qui, sans avoir reçu d'éducation, ont de l'esprit naturel, de l'esprit juste, mais non savant ; ainsi nous pouvons conclure que tel homme, avec des dispositions à l'esprit, resterait un ignorant et un homme très-médiocre, sans l'éducation, ce qui se rencontre souvent.

Quoique Helvétius se soit appliqué

à nous prouver que tout est acquit dans l'homme, il ne peut cependant détruire les goûts innés; tels sont ceux que nous désignons sous la dénomination d'instinct : car l'amour de soi et de sa conservation, sont des qualités inhérentes à l'animalité. Ils ne sont pas l'effet du raisonnement, du jugement, ni conséquemment de l'éducation ; ils sont donc de l'instinct et des goûts innés.

Cicéron, *livre des Offices*, admet une probité innée, gratuite et désintéressée ; c'est une inclination naturelle, indépendante de toute considération humaine ; ce sentiment existe chez tous les hommes qui ne sont pas dépravés : c'est en eux une nécessité d'approuver tout ce qui est bien, de quelque part qu'il vienne, comme de blâmer tout ce qui est mal.

Nous sentons tous que l'auteur de la nature a mis en nous une disposition qui nous fait approuver certaines actions, comme en blâmer d'autres ; cette disposition est un véritable instinct, un senti-

ment intérieur, une impulsion naturelle indépendante de toute réflexion et de tout jugement, puisqu'elle les précède ; c'est la voix d'un sens intime, d'un instinct involontaire : cette voix est prompte et infaillible, aussi le Créateur lui a confié notre conservation, de préférence à notre tardive raison.

L'enfant qui en tombant porte ses mains sous sa physionomie, agit machinalement et par instinct. Un exemple plus frappant et plus concluant, car il est sans réplique, est celui des poulets et des canards couvés par la même poule : les uns se jettent à l'eau sitôt qu'ils l'apperçoivent, malgré les cris de la mère ; les autres, quoiqu'invités par l'exemple, n'osent y aller : certainement voilà des goûts innés (*a*).

Il ne faut pas s'étonner de la diversité des opinions de ces hommes célèbres : LOCKE et HELVÉTIUS étaient des philosophes, des moralistes d'un grand mé-

(*a*) Physiologie de LECAT.

rite; mais non des médecins et des physiologistes comme Lecat.

Si Helvétius eût été aussi bon physiologiste que grand philosophe, il n'aurait pu s'empêcher de reconnaître que chaque individu de notre espèce a un génie qui lui est propre, et une manière particulière de sentir; que l'éducation ne fait que développer en nous les facultés intellectuelles, comme les organiques; mais qu'elle ne nous les donne pas, puisque nous voyons dans le cours d'une science quelconque, des hommes y exceller, d'autres atteindre à une médiocrité, et d'autres enfin en sortir sans se douter, pour ainsi dire, de cette science. Il faut donc qu'il y ait dans ces différens cerveaux, une disposition particulière qui donne aux uns et refuse aux autres l'aptitude et le degré d'attention nécessaire à l'acquisition de la science, de l'esprit et du génie.

Nous devons croire que c'est dans le cerveau, dans le fluide nerveux qu'il filtre, que consiste la différence qui se

trouve non-seulement entre les hommes et les brutes, mais encore entre un homme d'esprit et un sot.

« Willis ayant disséqué le cadavre » d'un imbécille, lui trouva le cerveau » plus petit qu'il ne l'est ordinairement; » il dit aussi qu'il a remarqué une très- » grande différence entre le plexus du » nerf intercostal de cet imbécille, et » celui des hommes censés et raison- » nables; que ce plexus particulier à » l'homme, qui communique au cœur » les sensations du cerveau, était fort » petit, et accompagné d'un plus petit » nombre de nerfs que chez les autres » humains. »

Ecoutons maintenant le célèbre et profond Bonnet (*a*).

« L'éducation ne crée rien, mais elle » met en œuvre ce qui est créé; elle » reçoit des mains de la nature une ma- » chine admirable dans sa composition, » et qui, selon qu'elle est maniée, pro-

(*a*) Essai de Psycologie.

» duit une toile grossière, ou un chef-
» d'œuvre des Gobelins.

» La *mémoire*, *l'imagination*, *l'attention*, la *réflexion* et le *génie*, » dépendent d'une certaine nature de » fibres, d'une certaine disposition du » cerveau; le degré de perfection de » chaque faculté, répond donc à l'état » des fibres, qui sont les instrumens de » cette faculté.

» La vertu, comme les talens, tient » beaucoup au physique, et prend son » origine dans la matrice, comme l'œil, » l'oreille et la main; on naît tempérant, courageux et humain, comme » on naît musicien, poëte et dessinateur. »

L'expérience seule manifeste ces vérités; elle apprend quels sont les objets qui agissent sur le cerveau avec plus de force; quels sont les mouvemens que les fibres contractent avec plus de facilité : des fibres douées d'une grande élasticité, un sang qui circule avec impétuosité, donnent à l'homme une grande

idée de ses forces, et une très-grande confiance en elles ; voilà l'origine et le principe du courage.

Les houpes nerveuses de l'estomac peu sensibles, la fibre un peu lâche, donnent peu de desir à cet organe, et par conséquent constituent l'homme sobre.

Des solides d'une élasticité moyenne, des humeurs tempérées, difficiles à émouvoir, une bile peu acrimonieuse, organisent l'homme doux et patient.

Le plus ou moins de justesse d'un ou de plusieurs sens ; leur accord plus ou moins parfait avec un ou plusieurs membres, la souplesse plus ou moins grande de ces derniers, décident du plus ou moins de disposition à certaines professions ou à certains arts.

L'extrême justesse de l'oreille, son accord parfait avec la voix, la grande flexibilité de cet organe, forment une disposition naturelle pour le chant. Un coup-d'œil sûr et prompt, une imagination qui saisit et retrace avec force et

justesse les images qui se peignent sur la rétine, l'aptitude de la main à exprimer par ses mouvemens les traits de ces images, sont les dispositions naturelles pour le dessin.

Une heureuse mémoire conduisant à l'étude des faits, donne la disposition nécessaire à l'historien. Un grand fond d'imagination, un penchant marqué pour l'harmonie, sont le germe du poëte; une attention soutenue et beaucoup de cette sorte d'imagination qui saisit les propriétés d'une figure, les rapports, les combinaisons des nombres et des grandeurs, annoncent un géomètre, etc.

J'ai trop bonne opinion d'HELVÉTIUS, pour ne pas croire que toutes ces raisons et expériences le feraient revenir de son erreur, et qu'il nous donnerait aujourd'hui son assentiment à l'opinion que *l'éducation ne crée rien en nous; qu'elle ne fait que développer nos dispositions*, etc.

Je puis affirmer connaître un homme

qui, du moment où il eut le jugement formé, conçut pour la chirurgie un goût tel qu'il ne vit rien de plus beau, ni de plus utile à l'humanité; et contre le gré et la volonté de son père, il est parvenu à cet état, ne se sentant que de l'aversion pour tous ceux qui lui furent proposés, lorsqu'on voulut le détourner de celui-là; parce qu'il ne se sentait, disait-il, nulle disposition pour eux, tandis qu'il avait en lui une assurance, une certitude morale, qu'il réussirait dans cet état: s'il eût trouvé des obstacles invincibles à parvenir à la chirurgie, il fût devenu un fainéant, conséquemment un mauvais sujet; parce qu'il ne se trouvait aucune disposition pour un autre état, tous lui parurent impossibles.

Avec beaucoup de réflexion, nous ne pouvons nous empêcher de croire que nous apportons en naissant une organisation individuelle et particulière qui nous donne plus d'aptitude à une chose qu'à une autre; que cette aptitude nous

donne le goût pour la chose que nous nous sentons en état d'embrasser ; je crois aussi que l'éducation, en développant nos facultés physiques et intellectuelles, développe aussi cette organisation qui décide de nos goûts pour une science, plutôt que pour une autre.

Preuve des goûts innés.

La note historique ci-contre, que je me suis procurée sur le compte d'Helvétius, prouve ce que j'avance ; elle est entièrement destructive du systême de ce philosophe, puisque le père Porée, son professeur au collège de Louis-le-Grand, l'affectionna et s'appliqua à lui donner une éducation plus soignée qu'à ses autres disciples ; parce qu'il trouva dans ses compositions plus d'idées, plus d'images que dans celles des autres, dit l'historien.

Voilà donc de l'esprit naturel et des dispositions innées qui furent la source et la cause d'une éducation plus soi-

gnée ; laquelle éducation plus soignée étendit encore par la suite les facultés intellectuelles d'HELVÉTIUS, et en firent un homme de génie. Il me paraît bien démontré que si son cerveau n'eut pas filtré un fluide nerveux plus fin, plus actif et plus abondant que chez beaucoup d'autres de ses condisciples, il eût été abandonné à une éducation ordinaire, et qu'il fût resté un homme médiocre.

HELVÉTIUS est encore une preuve des goûts innés, puisqu'il abandonna les grandeurs et les richesses pour suivre son goût et se livrer à la philosophie, passion née chez lui, vraisemblablement, par l'amour de la gloire ; mais quelle que fût la source de cette passion, il n'en est pas moins vrai que le goût et l'aptitude à cette science étaient chez lui innés, puisque rien ne l'y contraignait, et qu'il avait reçu une éducation bien opposée à la retraite du monde et à la méditation.

D'après ma façon de voir, rien ne prouve mieux le goût inné d'HELVÉTIUS

pour la philosophie, que sa conduite pour s'y livrer.

L'histoire de FRANÇOIS I.er, roi de France, un de nos princes qui eut la passion des sciences et beaux arts, au point qu'elle lui valut le surnom de *Père des Lettres*, nous en fournit encore un exemple : toutes les occupations et exercices de son enfance et de sa jeunesse tendaient à en faire un grand capitaine et rien de plus. Il est évident, d'après cela, qu'il ne dut son amour pour les sciences qu'à son goût naturel et inné, et non pas à son éducation qui y fut opposée.

MONTAIGNE et LOCKE sont encore des preuves de mon assertion ; puisque l'un montra, dès son enfance, des dispositions à l'esprit que son père prit plaisir à faire cultiver ; et que l'autre, après s'être ennuyé dans les Universités d'Angleterre, s'enferma pour se livrer à la lecture et à la méditation des ouvrages de DESCARTES.

Les ouvrages de ce philosophe furent

pour lui un trait de lumière, dit son historien ; ce qui nous prouve son aptitude à en saisir les beautés et les vérités : combien d'autres les ont lus, sans y rien voir de merveilleux, et sans en être frappés !

Tout ce que j'ai lu m'a prouvé qu'il n'y a pas eu de génies, pas de grands hommes, sans une disposition individuelle, qui existe dans le fluide nerveux, dans le fluide animal, et qui fait faire de si grands progrès à l'éducation chez certains individus ; dès que ces dispositions naturelles ont manqué, l'éducation soignée a pu faire des hommes instruits et savans, mais non pas des gens d'esprit et de génie : il n'en est pas moins vrai, que sans une bonne éducation, nous ne sommes rien en comparaison de ceux qui l'ont reçue et qui en ont profité.

Démosthène, dont l'éducation fut très-négligée, et qui cependant devint un des plus grands, pour ne pas dire le plus grand orateur de son siècle ; le devint, parce qu'il en avait fortement

la volonté, parce que son goût inné le portait à ce genre de science, au point qu'il surmonta toutes les difficultés et tous les obstacles que la nature avait mis en lui.

D'après cela, on se demande pourquoi il y a si peu d'hommes de génie? C'est qu'il y a peu de Gouvernemens qui proportionnent la récompense à la peine que coûte l'acquisition des grands talens. Les grands talens sont par-tout le fruit de l'étude et de l'application; l'homme est paresseux de sa nature, et ne peut-être arraché au repos que par un motif puissant: de tous les puissans motifs, le besoin pour les uns, la gloire et les récompenses pour les autres, sont ceux qui donnent à l'homme le plus d'activité et le plus d'énergie.

Si les règnes de François I.er et de Louis XIV furent si féconds en grands hommes de tout genre, c'est qu'ils surent les apprécier, qu'ils les récompensèrent bien, ainsi que les ministres qui les secondaient, et qui à leur tour ne lais-

sèrent pas languir dans la misère les gens à talens et de mérite.

Je crois parfaitement, d'après Lecat, que la plus ou moins grande affluence, du fluide animal, du fluide nerveux, et les qualités de celui avec lequel ils doivent s'associer, nous donnent des facilités pour la conception; et que de cette facilité pour la conception d'une chose, naisse notre goût pour elle, de préférence à une autre; mais cette organisation première est nécessaire pour favoriser l'éducation: il est donc bien essentiel de ne pas *troubler*, de ne pas *détériorer*, de ne pas même *modifier* cette organisation qui prend son origine et s'accroît dans le sein de la mère: car la nature fait habituellement pour le mieux, lorsqu'elle n'est pas troublée dans ses opérations.

NOTES HISTORIQUES DE L'INTRODUCTION.

(1) René Descartes, né en 1596, à *la Haye*, petite ville en Touraine, à dix lieues de Tours, d'une famille noble, fit ses études au collège de *la Flèche*. Il porta les armes, et après s'être trouvé à différens sièges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie, à la morale et aux mathématiques; il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait le *grand livre du monde*. Il s'occupa à rassembler des expériences et des réflexions. Il avait une imagination brillante et forte, qui en fit un homme très-conséquent dans sa manière de raisonner; des connaissances puisées dans lui-même, plutôt que dans les livres, lui donnèrent beaucoup de courage pour combattre les préjugés.

Après avoir voyagé à *Rome* et dans toute l'Italie, il se retira en *Hollande* en 1630, pour avoir la liberté et l'indépendance qu'il chérissait : il était naturellement frugal et peu somptueux; sa santé était faible, il en prenait soin sans en être esclave; aussi écrivait-il un jour : au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre meilleur; c'est celui de ne pas craindre la mort. Après avoir le matin arrangé une planète, il allait le soir cultiver une fleur.

DESCARTES s'appliqua sans cesse à régler ses passions : s'il eut quelques faiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus du philosophe et de la sociabilité : il fut sobre, tempérant, *ami de la liberté et de la retraite*, sensible à *l'amitié*, *reconnaissant*, *libéral*, *tendre*, *compatissant* : il ne connaissait que les passions douces, et savait résister aux violentes. « Quand on me fait une offense, disait-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. »

Quoique DESCARTES n'eût pas ce ton léger de la conversation du grand monde, il avait dans le commerce de la vie, cette politesse douce qui était encore plus dans ses sentimens, que dans ses manières : son ame était très-sensible et très-humaine ; il traitait ses domestiques comme des amis malheureux qu'il était chargé de consoler. Sa maison était pour eux une école de mœurs, et elle devint pour plusieurs une école de science. Voyez l'historien GUILLON. « Il rapporte qu'il les instruisait avec la bonté d'un père ; et quand ils n'avaient plus besoin de son secours, il les rendait à la société. » Un jour l'un d'eux voulut le remercier : « Que faites-vous, lui dit-il, vous êtes mon égal, j'acquitte une dette. »

Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages : les principaux sont, ses *principes*, ses *méditations*, le *traité des passions*, le *traité de l'homme* et celui de la *géométrie*. Sa métaphysique a jeté les fondemens de la bonne physique et de la saine morale ; par elle, il a solidement prouvé l'*existence de Dieu*, la distinction du *corps* et de *l'ame*, *l'immortalité des esprits*. On voit enfin, dans ses ouvrages, briller le génie inventeur.

DESCARTES avait dressé au commencement de 1650, les statuts d'une Académie qu'on devait établir à *Stockholm*, qu'il habitait alors, parce qu'il avait enfin cédé aux sollicitations de CHRISTINE, reine de *Suède*; il les lui porta le premier jour de février, qui fut le dernier de sa vie où il vit cette princesse, car le même jour il eut les annonces de la maladie qui termina sa carrière, le 11 du même mois. Son corps demeura à *Stockholm* jusqu'en 1666. Il fut enlevé alors par d'*Alibert*, trésorier de France, pour être transporté à *Paris*, où il fut enterré en grande pompe, le 24 juin 1667, dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont. On plaça dans la même église son buste, avec cette inscription :

> DESCARTES, dont tu vois ici la sépulture,
> A dessillé les yeux des aveugles mortels ;
> Et gardant le respect que l'on doit aux autels,
> Leur a du monde entier démontré la structure.
> Son nom par mille écrits se rendit glorieux ;
> Son esprit, mesurant et la terre et les cieux,
> En pénétra l'abîme, en perça les nuages :
> Cependant, comme un autre, il cède aux loix du sort,
> Lui qui vivrait autant que ses divins ouvrages,
> Si le sage pouvait s'affranchir de la mort.

LOUIS XVI a fait faire sa statue en marbre, par PAJOUX, en 1777. L'assemblée nationale décréta que ses cendres seraient transférées au Panthéon, ce qui fut exécuté en mai 1791.

(2) THALÈS, le premier des *sept sages* de la *Grèce*, naquit à *Milet*, vers l'an 640, avant J. C., d'une famille illustre. Pour profiter des lumières de ce qu'il y avait alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume de ce temps-là ; il s'arrêta

long-temps en Egypte, où il étudia sous les prêtres de *Memphis*, la géométrie, l'astronomie et la philosophie ; il profita de leurs leçons, mais en génie supérieur, il les instruisit à son tour. La manière dont il mesura la hauteur des pyramides, en comparant l'ombre qu'elle formait à midi avec l'ombre d'un corps connu et mesuré, leur parut très-ingénieuse.

Il fut le premier qui donna des raisons physiques des éclipses du soleil et de la lune, en détruisant les idées ridicules et effrayantes que le peuple s'en formait ; il les fit regarder comme un effet naturel des révolutions de ces astres.

Il revint à *Milet* répandre dans le sein de sa patrie, les trésors de science qu'il avait acquis en Egypte. Des sept sages de la Grèce, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes appelée la *secte Ionique*. Il recommandait sans cesse à ses disciples de vivre dans *une douce union, quoique divisés d'opinions.*

On lui attribue plusieurs sentences ; les principales sont : ce qu'il y a de plus ancien, *c'est Dieu*, car il est incréé ; de plus beau, *le monde*, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu ; de plus prompt, *l'esprit* ; de plus fort, *la nécessité* ; de plus sage, *le temps*. La chose la plus difficile est de se connaître soi-même ; la plus facile, de conseiller autrui ; et la plus douce, l'accomplissement de ses desirs. Pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses qu'on trouve repréhensibles dans les autres. La félicité du corps consiste dans *la santé* ; celle de l'esprit dans *le savoir*. Ce philosophe parvint à une longue vie, il mourut à 90 ans, 548 ans avant J. C.

(3) PYTHAGORE, né à *Samos*, 592 ans avant J. C. fils d'un sculpteur, exerça d'abord le métier d'athlète ;

mais s'étant trouvé aux leçons de PHERECIDE, sur l'immortalité de l'ame, il se consacra tout entier à la philosophie. Pour acquérir une connaissance plus étendue des hommes, de leurs mœurs et caractères, il abandonna sa patrie, ses parens et ses biens; parcourut l'*Egypte*, *la Chaldée*, et l'*Asie mineure*. Après avoir enrichi son esprit; il revint à *Samos*, chargé de précieuses connaissances qui avaient été le but de ses voyages.

Pendant son absence, POLYCRATE avait usurpé le gouvernement de sa patrie; et quoique le tyran lui témoignât beaucoup d'égards, il abandonna *Samos*, et alla s'établir dans cette partie de l'Italie, qui a été appelée la *grande Grèce*. Il fit sa demeure ordinaire à *Héraclée*, à *Tarente*, et sur-tout à *Crotone*, dans la maison du fameux athlète *Milon*: c'est delà que sa secte a été appelée *Italique*.

L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettaient dans les mariages; il voulut non-seulement que les maris renonçassent au concubinage, mais aussi qu'ils observassent les loix de la chasteté et de la pudeur envers leurs épouses. Son affection pour le bien public, le détermina à porter ses instructions jusques dans les palais des grands; et il eut le bonheur et la gloire de réussir auprès d'un grand nombre: on accourait de toutes parts pour l'entendre, et en peu de temps il eut 4 à 500 disciples.

PYTHAGORE eut la gloire de mettre la police dans presque toute l'Italie, de pacifier les guerres et les séditions intestines; il opéra des changemens très-avantageux aux mœurs, dans une partie de l'Italie, et sur-tout à *Crotone*, son principal séjour. Ayant trouvé les habitans de cette ville livrés au luxe et à la débau-

che, il les rappela aux règles de la frugalité. Il louait tous les jours la vertu, et en faisait sentir la beauté et les avantages. Il reprochait vivement l'intempérance, et faisait le dénombrement des états dont ces excès avaient causé la ruine.

Il fit une telle impression sur les esprits, il opéra un changement si général dans la ville, qu'il n'y resta aucune trace des anciennes mœurs. Il parlait aux femmes séparément des hommes; il leur recommandait les vertus de leur sexe, la chasteté, la soumission envers leurs maris. Il parlait aux enfans séparément des pères et mères; il leur recommandait un profond respect et l'étude des sciences. On peut juger, ajoute l'historien, de la réforme qu'il produisit chez les jeunes gens, par le succès qu'il eut auprès des dames, à qui il persuada que leur plus bel ornement était la vertu sans tache, et non la magnificence des habits.

Ce philosophe forma des disciples qui devinrent d'excellens législateurs, tels que ZALEUCUS, CHARONDAS, et quelques autres. La science des mœurs et des loix n'était pas la seule que possédait *Pythagore*; il était très-savant en Astronomie, en Géométrie, en Arithmétique, et en toutes les autres parties des Mathématiques.

Il admettait une intelligence suprême à qui il attribua l'enchaînement des phénomènes, la formation de toutes les parties du monde, et leurs rapports qu'il avait apperçus, qui seule avait pu diriger la force motrice, et établir des rapports et des liaisons entre toutes les parties de la nature; il ne donna aucune part aux génies, dans la formation du monde.

Notre soin principal devait être, selon lui, de nous rendre semblables à la Divinité; le seul moyen d'y

parvenir était de posséder la vérité, et pour la posséder il fallait la chercher avec une ame pure. Il faut, disait-il souvent, ne faire la guerre qu'à cinq choses; *aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles* : telles sont les cinq choses, s'écriait-il, qu'il faut combattre de toutes ses forces, même avec le fer et le feu. Le plus beau présent que le ciel ait fait aux hommes, est, disait-il, la possibilité d'être utile à ses semblables, et de leur apprendre la vérité.

Le philosophe s'occupe des vérités à découvrir, ou des actions à faire, et la science est théorique et pratique; il faut commencer par la pratique des vertus : l'action doit, dans ce cas, précéder la contemplation.

On ne sait rien de certain sur le lieu et sur le temps de la mort de PYTHAGORE : l'opinion la plus commune est qu'il mourut à *Mésaponte*, 497 ans avant J. C. : sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un Dieu.

Les écoles Pythagoriciennes se soutinrent dans presque toutes les villes de la grande *Grèce*, après la mort de leur chef : il en sortit non-seulement des philosophes spéculatifs, ordinairement inutiles à la société; mais des législateurs et des guerriers. Outre les diverses écoles pour la jeunesse, les Pythagoriciens avaient des maisons de retraite pour les vieillards; c'étaient les asyles de la paix et de la vertu; on n'y commandait pas avec hauteur, on n'y obéissait pas avec crainte; les initiés vivaient entre eux comme des amis. Si, malgré la douceur de ces retraites, quelqu'un voulait se retirer, il en était le maître, et pouvait emporter ce qui lui

appartenait, mais on lui faisait des obsèques, comme s'il était mort.

(4) EMPÉDOCLE, d'*Agrigente en Sicile*, philosophe, poëte et historien; était disciple de TÉLAUGES, qui l'avait été de PYTHAGORE; il développa sa doctrine sur les élémens qu'il admettait au nombre de quatre, qui se faisaient entre eux une guerre continuelle, sans pouvoir jamais se détruire; de leur discorde, au contraire, naissaient tous les corps.

Le style d'EMPÉDOCLE ressemblait beaucoup, si l'on en croit ARISTOTE, à celui d'HOMÈRE; il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Son mérite fixa sur lui les yeux de la Grèce entière: ses vers furent chantés aux jeux Olympiques avec ceux d'HOMÈRE, d'HÉSIODE, et des plus célèbres poëtes.

EMPÉDOCLE était philosophe et par l'esprit et par le cœur: généreux, humain et modéré, il refusa la souveraineté de sa patrie, se montra toujours l'ennemi déclaré des tyrans; il poursuivit avec vigueur tous ceux qui semblaient vouloir aspirer au pouvoir souverain.

Il s'était familiarisé avec toutes les sciences. A l'exemple de PYTHAGORE, il se servit quelquefois de la musique, comme d'un remède souverain contre les maladies de l'ame. Il était logé dans la ville de *Géta*, chez son ami ANCHITUS, lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur voulait tuer cet ami, qui avait condamné son père au dernier supplice. EMPÉDOCLE tâcha de lui calmer l'esprit par ses discours; son éloquence ne produisant aucun effet, il essaya d'unir les sons harmonieux de sa lyre, au langage cadencé de la poésie; il employa les m od ulations qui faisaient le plu

d'impression sur ce jeune homme, qu'il parvint peu-à-peu à attendrir, et qui devint un de ses plus fidèles disciples.

EMPÉDOCLE donna dans la Sicile les premiers préceptes de la rhétorique ; il se servit utilement du talent de bien dire, pour réformer les mœurs licencieuses des *Agrigentins*. Il leur reprochait de courir au plaisir, comme s'ils eussent dû mourir le même jour.

Certains auteurs prétendent que, dominé par la passion de la physique, il s'avisa de visiter le grand cratère du mont *Etna*, et que sa curieuse témérité fut punie par la chûte involontaire qu'il fit dans les abîmes de ce volcan. Cependant la plus commune opinion est que ce philosophe, extrêmement âgé, tomba dans la mer, et se noya, 440 ans avant la venue de J. C.

(5) SOLON, le second des sept sages de la *Grèce*, naquit à *Athènes*, 639 ans avant J. C. Après avoir acquis les connaissances nécessaires à un philosophe et à un politique, il voyagea dans toute la *Grèce*. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Dans ce soulèvement général, SOLON fut le citoyen sur lequel les Athéniens jetèrent les yeux : on le nomma *Archonte*, et souverain législateur.

Revêtu de sa nouvelle dignité, ses premiers soins furent d'appaiser les pauvres qui fomentaient le plus la division ; il abrogea toutes les loix de DRACON, à l'exception de celle contre les meurtriers. Il publia ensuite ses loix que la postérité a toujours regardés comme le plus beau monument d'*Athènes*. Parmi ses loix, une des plus nécessaires était celle qui chargeait le Sénat de veiller sur les arts, les sciences, et l'éducation publique.

Les Athéniens s'étant obligés, par serment, d'observer ces loix pendant cent ans, il obtint d'eux un congé de dix ans, pour voyager. Il alla en Egypte, ensuite à la cour de *Crœsus*, *roi de Lydie*, où il trouva le célèbre Esope, qui lui dit, au sujet des conversations que ce sage avait eues avec son roi : « Solon, il faut, ou ne jamais approcher des rois, ou bien ne leur dire que des choses agréables. » Dis plutôt, reprit Solon, qu'il faut ou ne pas les approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.

(6) Michel de Montaigne, ou Montagne, naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 28 février 1533, de Pierre Eyqueur, seigneur de Montagne. Son enfance annonça les plus heureuses dispositions, et son père les cultiva avec beaucoup de soin. Dès qu'il fut en état de parler, il eut auprès de lui un Allemand qui ne s'énonçait qu'en latin ; de façon que cet enfant entendit parfaitement cette langue à l'âge de six ans.

On lui apprit ensuite le grec par forme de divertissement, et on cacha toujours les épines de l'étude sous les charmes du plaisir. Il fut marié et exerça une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, qu'il quitta par dégoût pour une profession qui n'avait pour lui que des ronces.

L'étude de l'homme fut la science à laquelle il se livra par goût ; pour mieux y parvenir, il parcourut la *France*, l'*Allemagne*, la *Suisse* et l'*Italie*, toujours en observateur curieux et en philosophe profond. De retour de ses voyages, il se retira à son château de Montagne, où il se livra entièrement à la philosophie.

Sa vieillesse fut affligée par les douleurs de la pierre dans la vessie ; il mourut âgé de 62 ans, d'une esqui-

nancie qui le priva de la parole, sans lui rien ôter de son esprit; il suppléa à la parole par l'écriture. Sentant sa fin approcher, quelques gentilshommes de ses voisins vinrent, à sa prière, pour l'encourager dans ses derniers momens. Dès qu'ils furent arrivés, il fit dire la *messe* dans sa chambre. A l'élévation de l'hostie, il se leva sur son lit pour l'adorer; mais une faiblesse le priva de la vie dans ce moment même, le 15 septembre 1592.

MONTAIGNE s'est peint dans ses Essais; il se flattait de connaître les hommes à leur silence même, et de les découvrir mieux dans les propos gais d'un festin, que dans la gravité d'un conseil. Il recherchait la familiarité des hommes instruits, dont les entretiens sont, comme il dit, teints d'un jugement mûr, constant, mêlés de bonté, de franchise, de gaîté et d'amitié: c'était aussi un commerce bien agréable pour lui, que celui des belles et honnêtes femmes.

La modération dans les plaisirs permis, lui paraissait seule pouvoir en assurer la durée; l'imagination était à ses yeux une source féconde de maux. « Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, c'est prendre votre robe fourrée à la Saint-Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël, disait-il. »

Il avait sur l'éducation des enfans, des idées qu'il nous a transmises par son traité sur l'éducation physique et morale; ses vues sur la législation et l'administration de la justice, éclairèrent son siècle, et ont été utiles au nôtre. Cependant les abus dont il se plaignait, subsistaient encore en 1789. Il eût voulu plus de simplicité dans les loix et dans les formes: il trouvait que les loix avaient souvent l'inconvénient d'etre inutiles par leur sévérité même.

Sa morale, presque toujours indulgente, était sévère

sur certains points ; il s'élevait fortement contre ceux qui se marient sans s'épouser : « Ceux qui se marient » sans espoir d'avoir des enfans, commettent un » homicide à la mode de PLATON : il voulait qu'on » fût philosophe autrement qu'en spéculation. »

MONTAIGNE s'était proposé de conformer toute sa vie à ses préceptes ; comme l'humanité est toujours faible, quelque philosophe que soit l'homme, il avait la bonne-foi de convenir de ses écarts à la philosophie : sa naïveté plaît ; on aime à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même. Un écrivain ingénieux en le comparant à d'autres philosophes, a dit :

> Plus ingénu, moins orgueilleux,
> Montagne, sans art, sans système,
> Cherchant l'homme, dans l'homme même,
> Le connaît et le peint bien mieux.

Les meilleures éditions des essais de Montaigne, sont celles de *Coste*, 3 vol. *in*-4.°, de 1725 ; et celle de Bruxelles, 3 vol. *in*-12, de 1729.

(7) SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE, illustre sous les règnes de HENRI III et de HENRI IV, rois de France, connu par d'autres ouvrages recommandables, est le premier Français qui se soit occupé véritablement de l'éducation physique des enfans naissans ; tout ce qu'il en a dit est contenu dans un poëme intitulé, *de la Pœdétrophie*, imprimé en 1584.

(8) JEAN LOCKE, un des plus profonds méditatifs que l'Angleterre ait produit, naquit à *Wrington*, près de Bristol, le 29 août 1632, d'un père capitaine dans l'armée que le parlement leva contre CHARLES I.er Après avoir fait les études ordinaires, il se dégoûta des

Universités, et s'enferma dans son cabinet, où il se dédommagea de l'ennui de ses études, par la lecture et la méditation de DESCARTES.

Les ouvrages de ce philosophe furent pour lui un trait de lumière ; il se livra dès-lors à la bonne philosophie, c'est-à-dire, à celle qui, consacrée toute entière à la raison et à la méditation, abandonne les opinions. Il s'attacha pendant quelque temps à la médecine, mais sa faible santé ne lui permit pas de la pratiquer ; il voyagea, et ce fut en Hollande qu'il acheva son beau traité de *l'entendement humain*.

Débarrassé du soin des affaires, il se retira à dix lieues de Londres, chez le chevalier de *Marsham*, son ami et son admirateur. Il passa le reste de ses jours heureux et tranquille, partageant son temps entre la prière et l'étude. Enfin, il mourut en philosophe chrétien, le 7 novembre 1704, âgé de 73 ans, *après avoir exhorté ses amis à regarder cette vie comme la préparation à une meilleure.*

Il nous a laissé un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : son *Essai sur l'entendement humain*, qui a été traduit en Français par *Coste*, imprimé *in*-4.° en 1729. VYNNE, depuis évêque de *Saint-Asaph*, fit un abrégé très-estimé de l'Essai sur l'entendement, que ce philosophe a approuvé. Cet abrégé fut traduit en français, par BOSSET, imprimé à Londres, *in*-12, en 1720. Un traité du gouvernement civil ; trois lettres sur la tolérance en matière de religion ; *Pensées sur l'éducation des enfans ;* un traité intitulé, *le Christianisme raisonnable*, aussi traduit en Français, par *Coste ;* imprimé *in*-12, 2 vol. en 1715, etc.

Ce philosophe était prudent sans être fin ; il montre

beaucoup de circonspection en proposant ses pensées ; sa conversation était enjouée : ce qui caractérise particulièrement ce philosophe, c'est que rien de ce qui peut intéresser l'homme, ne lui paraissait indifférent.

(9) HELVÉTIUS, Claude-Adrien, fils de Jean-Claude Adrien, conseiller d'état, premier médecin de la reine, femme de LOUIS XIV.

HELVÉTIUS, né à Paris, en 1715, fit ses études au collège de Louis-le-Grand, sons le fameux père PORÉE jésuite, qui, trouvant dans les compositions de ce jeune élève, plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particulière. Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi bien qu'HELVÉTIUS ; il en avait reçu la beauté, la santé et le génie ; ses traits étaient nobles et réguliers ; ses yeux exprimaient ce qui dominait dans son caractère, la douceur et la bienveillance. Bon mari et bon père, il goûtait tous les plaisirs de la vie domestique. Sa fortune lui permit de se livrer à la bienfaisance, son inclination dominante ; il faisait une pension de deux mille francs à MARIVEAUX, et une de trois mille à SAURAIN, de l'Académie française. Il cherchait partout le mérite pour l'aimer et le secourir. Il lui arrivait quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets, et on lui en faisait des reproches. « Si j'étais roi, disait-il, je les corrigerais ; mais je ne suis que riche, ils sont pauvres, je dois les secourir. » Si ses vassaux ou fermiers essuyaient quelque perte, il leur faisait des remises, et souvent leur donnait de l'argent.

Ce philosophe, doux et humain, avait l'ame courageuse et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression ; il prolongea son séjour à la campagne

pendant les dernières années de sa vie, parce que le spectacle d'une misère qu'il ne pouvait soulager, lui rendait triste le séjour de Paris; il y faisait cependant de grands biens.

HELVÉTIUS était maître d'hôtel chez la reine, femme de LOUIS XV; il était fermier-général, place qu'il quitta pour cultiver sans distraction les belles-lettres et la philosophie. Sa bonne constitution et une santé rarement altérée, semblaient lui promettre une longue vie. Cependant il mourut âgé de *56 ans*, le 26 décembre 1771. Nous avons de lui le *Traité de l'Esprit*, 2 vol. *in*-8.° et 3 *in*-12; *de l'Homme et de son Education*, 2 vol. *in*-8.°

On me blâmera, peut-être, d'avoir donné trop d'étendue aux notes historiques sur le compte des grands hommes que je cite; j'ai craint de les abréger davantage, parce qu'elles sont toutes des leçons de MORALE *et de* VERTU; *conséquemment de bonne philosophie.*

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

La Nature ne fait les hommes ni bons *ni* méchans (a), *quoi qu'en aient dit quelques moralistes ; elle en fait des êtres plus ou moins* sensibles, *plus ou moins* actifs, *plus ou moins* énergiques, *plus ou moins* intelligens. *L'éducation fait le reste, en développant leurs facultés intellectuelles ; car il en est de ces facultés, comme des organiques qui sont à différens degrés chez différens individus ; d'où dépend la grande différence qui se trouve entre les humains, quoique élevés de la même manière et en même temps : car les moindres et les plus insensibles impressions reçues dans l'enfance, ont*

(a) Ces qualités sont relatives à l'état où l'homme se trouve, et sur-tout à l'état de société ; car dans l'état de nature il n'y a ni bons ni méchans.

souvent des conséquences très-importantes et de longue durée.

Dans notre enfance, on nous montre les objets que nous devons aimer ou haïr, chercher ou fuir, estimer ou mépriser ; ce sont donc nos parens, *nos* instituteurs, *qui nous rendent* bons *ou* méchans. *Leurs exemples et leurs discours nous modifient et nous apprennent quelles sont les choses que nous devons* desirer *ou* craindre ; *nous les desirons et nous tâchons de les obtenir, suivant notre âge et l'énergie de notre tempérament, qui décide toujours de la force de nos passions : c'est donc la première éducation, qui en nous inspirant des idées vraies ou fausses, nous donne les impulsions primitives, d'après lesquelles nous agissons d'une manière avantageuse ou nuisible pour la société.*

Les premiers momens de notre enfance se passent à faire des expériences, sans nous en douter; ceux qui sont chargés de nous élever, nous

apprennent à les appliquer, et développent en nous le jugement et la raison dont nous sommes susceptibles : ainsi les opinions que les parens, les maîtres, les instituteurs et institutrices transmettent à leurs élèves, décident de leur existence dans la société (a).

SIXIÈME SENS.

Nous n'apportons en naissant, que le besoin d'être conservés ; mais par la suite, le développement de nos cinq sens, qu'HELVÉTIUS appelle à juste titre, les portes de l'ame, *et les sensations qui résultent de ce développement, nous donnent le desir de rendre notre existence heureuse. Les moyens par lesquels nous y parvenons, partent d'une faculté que nous devons regarder comme un sixième sens ; puisqu'il est le centre, le foyer où les cinq*

(a) JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit : « L'éducation » de l'homme commence à sa naissance ; avant que de » parler, avant que d'entendre, il s'instruit ; l'expé- » rience prévient les leçons : au moment où il connaît » sa nourrice, il a déja beaucoup acquis. »

autres vont déposer les connaissances organiques, pour les transmettre à l'ame : en un mot, il est le résultat des cinq autres.

C'est le sens intellectuel, le sensorium commune, *l'entendement qui est une faculté capable de nous tromper, comme de nous bien diriger, et qui peut produire en nous ce que nous appelons des vices ou des vertus, en raison de sa constitution première, de son organisation et des modifications qu'on y aura apporté.*

Origine et développement du *sensorium commune,* de l'intelligence.

L'esprit ne pense que par le corps; la qualité nécessaire au corps pour faire penser l'esprit, est le développement de son organisation ; le corps parvient successivement à la perfection de ses facultés organiques. Le progrès des organes amène proportionnellement le progrès de l'intelligence, du sensorium commune, *de ce sixième sens, qui met*

le dernier terme entre l'homme et la brute. Dès la fécondation de l'œuf, dès la conception de l'embryon, l'esprit étant uni au corps, reçoit son premier accroissement, et il se fait un progrès proportionnel de l'un à l'autre.

Quoique les premières perceptions de l'esprit nous soient inconnues, et que personne ne puisse s'en souvenir, il n'en est pas moins vrai que le sensorium *est ébauché au même moment que l'embryon, et que cette ébauche primitive, est ce qui donne à l'esprit les premiers élémens de la pensée; la substance intelligente suit nécessairement et uniformément les progrès de l'organisation du cerveau dont elle dépend.*

Nous tenons notre organisation première de nos parens, desquels nous avons reçu les rudimens d'une machine nécessairement analogue à la leur; car d'où nous viendrait le plus ou moins de matière ignée, ou de chaleur vivifiante, qui décide de nos qualités

mentales, si ce n'est de notre mère, qui en nous portant dans son sein, nous a transmis, avec les sucs nourriciers, une portion de ce fluide électrique dont elle était animée, et qui a circulé dans nos veines ?

C'est donc du sein de la femme que dépend l'homme physique *et l'*homme moral; *car l'expérience nous prouve que les solides et les fluides, dont notre corps est composé, et que son mécanisme caché, que nous croyons indépendant des causes extérieures, sont perpétuellement sous l'influence de ces mêmes causes; il ne faut qu'un moment de réflexion pour sentir que le moral, par suite du physique, commence dès le sein de la mère. C'est-là que l'homme puise les matières premières de son existence physique et les élémens de ses facultés morales; c'est-là que se compose son tempérament (a).*

(a) Par le mot *tempérament*, il ne faut entendre que

Oui, c'est dans le sein de sa mère que chacun de nous a puisé ce tempérament qui influe toute la vie sur nos facultés intellectuelles, sur notre énergie, sur nos passions, sur notre conduite, et conséquemment sur notre bonheur ou notre malheur, et sur celui de nos concitoyens. Les affections, les mœurs, le génie, et toutes nos facultés intellectuelles émanent de nos facultés organiques et de notre tempérament; delà vient la diversité de ses facultés; delà découlent les propriétés individuelles de nos ames. Le tempérament dépend aussi du climat que la mère habite, des nourritures qu'elle prend, et du genre de vie qu'elle mène.

---

l'état habituel des solides et des fluides dont le corps humain est composé, et une disposition du corps en vertu de laquelle ses fonctions s'exécutent plus ou moins bien.

Les enfans sont si susceptibles de modification dans les quatorze premières années de leur vie, qu'on ne peut bien reconnaître leur tempérament qu'à la puberté.

CHAPITRE PREMIER.

Régime physique nécessaire aux femmes grosses.

Si les hommes, en général, doivent être circonspects sur le choix et la quantité des alimens qu'ils doivent prendre pour entretenir la bonne santé, quelles précautions ne doivent pas prendre les femmes grosses, avec quel soin ne doivent-elles pas veiller à la conservation et au développement des individus qui leur sont confiés ? Elles ne peuvent trop s'assujettir à un régime doux, sain et nutritif, en renonçant à tous les goûts et les caprices que la nature leur suggère, sur-tout pendant les premiers mois.

Les femmes grosses digèrent ordinairement avec une très-grande promptitude, mais aussi, par cette raison, leurs sucs sont mal élaborés ; elles doivent faire attention à charger moins leur estomac pendant ce temps qu'en tout autre ; et pour avoir la facilité de manger plus

souvent, elles doivent choisir des substances dont les sucs puissent facilement s'assimiler aux leurs, et fournir à l'embryon des sucs lymphatico-laiteux, bien élaborés.

Maintenant que nous ne pouvons plus douter que la mère ne transmet à son embryon que le produit du chyle, le produit brut de ses digestions ; toute femme raisonnable sent facilement de quel conséquence il est pour cet embryon, qu'elle ne lui fournisse pas des sucs grossiers, terreux ou âcres, dont l'assimilation deviendrait difficile et nuisible à sa constitution ; elle concevra, que plus ses digestions seront bonnes, plus ses sucs seront élaborés, moins ils donneront de peine à l'embryon pour se les approprier, pour enfin opérer cette *transsubstantiation* si nécessaire à son accroissement et à sa bonne constitution.

Le bon pain, bien cuit et rassis, les crêmes de riz, le gruau, la semoule, le vermicelle préparés au lait, s'il passe ordinairement bien, ou avec le bouillon

à la viande, sont les farineux qui conviennent, parce qu'ils font de bons potages nourrissans.

Le bœuf, le mouton, le lièvre, la perdrix, la bécasse ou la bécassine, la poule d'eau, le pigeon, sont parmi les viandes, celles auxquelles il faut donner la préférence, parce que ces animaux fournissent des sucs déja très-élaborés.

Parmi les poissons, ceux qui mangent les autres sont préférables à ceux qui ne vivent que de la vase des étangs ou rivières; le brochet, quand il est un peu gardé après sa mort, est préférable à la carpe; les perches et les truites sont encore des poissons d'eau douce, de facile digestion : parmi les poissons de mer, les limandes, les merlans, les solles et les turbots, sont des poissons de facile digestion.

Les femmes grosses doivent éviter toutes les crudités, et aussi les pâtisseries, qui ordinairement sont de difficile digestion; d'ailleurs, il y a presqu'autant de régime à prescrire que d'indi-

vidus à gouverner ; c'est suivant le tempérament, le climat et la saison, qu'on doit conseiller les femmes grosses ; car le régime à tenir pendant l'hiver et dans un pays froid, ne peut être le même que dans un pays chaud, et pendant les grandes chaleurs : c'est une des raisons qui doit les engager à se laisser gouner par des hommes prudens et éclairés.

On conçoit facilement que quand l'air est bien chaud, elles doivent faire usage de boissons rafraîchissantes, quelquefois toniques, d'autres fois relâchantes, comme la limonade pour les unes, l'eau de groseilles pour d'autres ; et pour d'autres encore, l'orgeat ou le petit-lait : il faut aux unes, les bains tièdes, et à d'autres, les bains presque froids ; tandis que pendant qu'il fait froid, elles doivent boire un peu de vin pur, ou du café à l'eau pour aider à la perfection de la digestion, si elles ne sont pas constipées ; mais tout cela doit être prescrit suivant les cas et les circonstances. Elles doivent généralement s'abstenir, en toutes saisons, de

ratafiat et de liqueurs fortes, parce qu'elles deviennent des poisons pour l'embryon, le fœtus même.

Elles doivent souvent respirer le bon air et faire de l'exercice à pied ; car, si l'estomac doit commencer la digestion, l'exercice doit la finir : en conséquence, les femmes faibles qui ne pourront passer tout le temps de leur grossesse à la campagne, se feront conduire hors la ville, et après avoir mis pied à terre, elles se promèneront une ou deux heures suivant leurs forces ; elles se feront ramener chez elles, et elles seront récompensées de leur peine par une bonne digestion et un bon sommeil, deux fonctions précieuses à la mère et à l'enfant.

L'exercice modéré est d'une nécessité absolue aux femmes grosses ; en favorisant les digestions, il facilite aussi les évacuations des matières excrémentitielles. Les femmes doivent faire une grande attention à cette évacuation, spécialement pendant la grossesse ; elles doivent éviter la constipation, incommodité qui

peut devenir funeste à l'embryon, et procurer aux mères un *semi-prolapsus* ou demi-descente de matrice, par les efforts qu'elles pourraient faire.

Dès le commencement de la gestation (*a*), il s'établit un foyer de chaleur dans toute la région hypogastrique ou bas-ventre, tant par la suppression du flux menstruel, que par les sucs nourriciers, et le sang qui se porte de jour en jour avec plus d'abondance dans ces parties, qu'avant la grossesse ; ensuite le développement de l'embryon et toutes ses dépendances augmentent encore cette chaleur, et par leur poids comprimant l'intestin *rectum*, forcent les matières stercorales à séjourner plus long-temps, et leur font contracter une solidité qui occasionne beaucoup d'incommodités et devient nuisible.

Pour y remédier et éviter les accidens qui pourraient en résulter, elles doivent faire choix d'alimens qui fournissent plus

(*a*) Gestation, ou grossesse, sont synonymes.

de parties aqueuses et mucilagineuses, que de terrestres ; elles doivent s'abstenir de boissons spiritueuses et de café à l'eau, à moins que par leur constitution, il ne soit prouvé qu'il est nécessaire au perfectionnement de leurs digestions ; il faut aussi qu'elles s'assujettissent à l'usage des remèdes ou lavemens à l'eau, de deux jours l'un, quand les moyens ci-dessus indiqués ne suffisent pas.

Il faut encore distinguer la contispation par paresse ou inertie d'entrailles, d'avec la constipation par chaleur ; car les moyens qui doivent faire cesser l'une, favoriseraient beaucoup l'autre.

Régime moral des femmes grosses.

Nous savons que chez les femmes, et spécialement chez les femmes grosses, les fibres nerveuses sont plus tendues, plus susceptibles d'irritation, parce que leurs ressorts sont plus vifs, et leurs vibrations plus promptes ; elles sontplus

propres à être affectées par les objets qui peuvent irriter leur sensibilité physique et morale ; aussi les passions affectent-elles plus leur *ame*, et leur font beaucoup plus de mal qu'aux hommes.

Il est d'autant plus dangereux d'exciter des passions fortes chez les femmes grosses, qu'elles contribuent à déranger l'ordre des fonctions vitales de deux individus ; et que souvent elles font beaucoup de mal à l'enfant, puisque nous en avons vus qui ont été affectés dans leur conformation, comme dans leur sens moral et intellectuel.

Toutes les passions agissent en tendant ou en détendant les fibres nerveuses, comme les musculaires ; les unes, comme la colère, la haine, la crainte, la tristesse, produisent une contraction spasmodique dans les plexus solaires ou diaphragmatiques ; un serrement, une constriction à l'estomac, qui ralentissant la circulation et les sécrétions, peuvent empêcher, ou au moins ralentir la nutrition de l'embryon, et par-là déran-

ger l'économie animale, sa constitution et son organisation première.

Les passions agréables, tels que le plaisir, en général, les exercices de l'amour, la joie, le contentement, portés à l'excès, opèrent une dilatation dans les plexus nerveux, à l'estomac, et un relâchement si grand dans le genre nerveux, que les forces diminuent; que l'oscillation dans le systême vasculaire en est ralenti et les sécrétions diminuées. La diminution de la circulation retarde l'assimilation, l'animalisation des sucs nourriciers, et ralentit aussi de beaucoup l'ordre dans les fonctions vitales de l'embryon, conséquemment retarde son développement et accroissement.

En général, toutes les passions sont plus dangereuses pendant la grossesse, que pendant la non gestation; et si elles sont assez fortes pour que la matière lymphatico-laiteuse, que le placenta transmet à l'embryon, puisse en être altérée, comme par le mauvais régime de la mère; si elle gagne un degré d'acri-

monie, les humeurs de l'enfant en seront pénétrées dans leur source et dès leur origine; ses fibres nerveuses deviendront irritables, et il sera sujet aux convulsions, ou au moins aux maux de nerfs et à toute autre maladie, suivant l'organe que cette acrimonie affectera davantage.

D'après ce qui est bien connu aujourd'hui, et que nous venons de rapporter, il est nécessaire d'éviter aux femmes grosses toutes les affaires contentieuses, tout ce qui peut les chagriner et mettre en mouvement les grandes passions, puisqu'elles peuvent compromettre leur santé et celle de leurs enfans; il faut les amuser, les promener, leur procurer une vie douce et agréable, parce que le caractère des enfans sera analogue aux sensations que l'on aura fait éprouver aux mères pendant la gestation.

L'observation de cette règle est aussi essentielle pour le moral de l'embryon, que le bon régime pour le physique. J'ai reçu des enfans de femmes qui avaient passé leur grossesse dans des chagrins,

des frayeurs et des contrariétés presque continuelles ; aussi tous ces enfans ont-ils été sujets, dès les premiers jours de leur naissance, à des tressaillemens et trémoussemens nerveux pendant leur sommeil même.

Ce sont les humeurs de la mère qui préparent ordinairement et le plus souvent, les maux physiques de l'enfant ; mais ce sont les fluides vitaux et spiritueux que le cerveau et la moëlle épinière de l'enfant filtrent et élaborent dès le sein de sa mère, qui décident de sa constitution et organisation morale.

Voilà ce qu'il faut bien persuader aux femmes, et si les médecins le veulent, ils changeront en bien, l'organisation des générations futures ; les mères auront par la suite une très-grande facilité à élever leurs enfans, et beaucoup plus de satisfaction à en avoir.

Le fœtus humain, dans le sein de sa mère, se développe, s'accroît et se nourrit par l'ordre égal et constant de ses fonctions vitales et de celles de sa mère ;

la moindre chose qui y fait obstacle nuit à son développement; tout ce qui trouble cet ordre et le rend irrégulier, altère les substances dont il se forme, et devient une source de maladie et souvent de mort. Le fœtus, dans le sein de sa mère, est sujet aux variations même des élémens; ses altérations et ses qualités se font sentir jusque dans ce sanctuaire, suivant l'intensité de leurs qualités, et leur durée.

Le fœtus doit perfectionner les sucs nourriciers qui lui sont transmis par sa mère; si ces sucs n'acquièrent pas la perfection nécessaire à la bonne constitution, quelque saine que soit la mère, l'enfant sera mal constitué et mal sain; il contractera des maladies que n'aura jamais eu sa mère, et que l'on regardera cependant comme héréditaires; tandis qu'elles seront du fait du fœtus, dont l'ordre de la circulation aura été troublé par quelque accident survenu à sa mère pendant la gestation, ou par son mauvais régime; car il nous est bien prouvé que

le trouble et le désordre qui surviennent à la mère, influent sur le physique de son enfant, et par suite sur son moral.

Les solides du fœtus sont plus délicats et plus tendres que ceux de sa mère, ils sont moins élastiques ; conséquemment, ils sont moins en état de résister à toutes les variations qui peuvent y survenir : ils n'ont pas assez de ressort pour se rétablir, quand une fois ils ont été forcés ; il faut donc porter le plus grand soin et la plus grande attention à entretenir l'équilibre physique et moral chez la mère ; car la contention d'esprit et les chagrins influent nécessairement sur l'un et sur l'autre.

Personne ne doute aujourd'hui que le fœtus est susceptible dans le sein de sa mère, de toutes les maladies qui peuvent affecter l'humanité, qu'il y est sujet à la fièvre ; plusieurs auteurs sont même d'avis, qu'il peut la tenir de son chef, sans que la mère la lui ait communiquée, et sans qu'il la lui communique ; car il est très-rare, disent-ils,

que les maladies du fœtus passent à la mère ; tandis que celles de la mère passent toujours au fœtus.

Le sort de l'embryon est absolument dépendant de celui de sa mère, comme je viens de le faire voir ; il est le jouet de sa conduite, au moral comme au physique ; mais heureusement il ne peut être la victime de son imagination, qui n'a point de prise sur lui, si ce n'est par le mauvais régime qu'elle peut lui suggérer : sans cela nous verrions bien d'autres choses.

J'ai quelquefois reçu de mères saines et bien portantes, des enfans d'une maigreur excessive, et si faibles, quoique nés à terme, qu'ils pouvaient à peine prendre le teton. Je leur ai reconnu une fièvre avec redoublement bien marqué ; il n'y a que ceux que l'on a nourris pendant quelques jours avec le petit-lait, qui aient survécu à cet état pathologique, et qui se soient élevés : ceux qui ont été mis promptement au teton, sont morts peu de jours après leur naissance.

En un mot, les enfans qui en naissant apportent les marques de petite-vérole et autres, ainsi que les hydropiques, doivent nous convaincre que l'enfant, dans le sein de sa mère, est susceptible de toutes les maladies de l'humanité; mais aussi il faut bien se persuader que le fœtus peut en acquérir dans le sein d'une mère bien saine et bien portante, par le seul trouble qui peut arriver dans ses fluides; et qu'il peut acquérir des difformités par quelque obstacle à la régularité de la distribution des sucs nourriciers, ou par une abondance de ces mêmes sucs dans une partie, plus que dans les autres, ou d'un côté plus que d'un autre.

J'ai reçu des hydrocéphales, des hydropiques de poitrine et de bas-ventre, des enfans avec des hydrocèles, tous provenans de mères bien saines, bien constituées et bien portantes, mais dont les grossesses avaient été abandonnées au gré de la nature, ou pour mieux dire à la volonté de ces femmes.

Partant de ces principes incontestables, vous sentirez, *Lecteur*, que si par un mauvais usage, on saigne une femme grosse, ou qu'on lui fasse une saignée trop abondante, lors même que le besoin en est constaté ; on affaiblit en elle, et conséquemment dans son fruit, cette portion d'électricité, qui devait faire de l'individu qu'elle porte, un homme vigoureux et de génie, et qu'on n'en fait qu'un homme médiocre au *moral, comme* au *physique*. On modifie par-là, et souvent on détériore pour toujours son organisation première ; on affaiblit le tempérament de la mère, par conséquent celui du reste de sa progéniture.

Si au contraire on ne saigne pas cette femme lorsqu'elle en a besoin, on force son mécanisme plus ou moins, le trouble s'y établit ; outre les maux qu'on lui prépare, on change l'organisation de son fruit, on le détermine vers ce tempérament fougueux, dont les dispositions et les effets peuvent devenir funestes à la société.

C'est donc dès la gestation qu'il faut soigner le physique humain, parce que c'est dans un corps sain, que réside ordinairement une ame saine (*a*).

Mens sana in sano corpore.

Chez les *Indiens*, les Brachmanes (*b*) reconnaissaient tellement cette vérité et son utilité, que l'éducation commençait chez eux avant la naissance ; sous le prétexte d'enchanter leurs femmes grosses, ils mettaient auprès d'elles des instituteurs sages et savans qui réglaient leur régime, et les disposaient à former un

(*a*) Celui qui n'a pas l'esprit droit, ne trouvera jamais le chemin du bonheur, et celui dont le corps est faible et mal-sain, n'y saurait faire de grands progrès. Locke, *de l'Education des enfans*, *liv.* 1.er

(*b*) Les Brachmanes sont les philosophes et les sages, chez les Indiens ; ce sont, parmi eux, des gens considérés et par leur naissance et par leur emploi ; ils se sont rendus célèbres dans l'antiquité, par leur vie austère ; il y en a encore aujourd'hui qui portent le même nom et qui vivent de la même manière que les anciens ; ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de la Divinité.

élève digne de leurs soins et de leurs instructions.

Il n'est pas de nation qui ait mieux démontré que les Indiens, jusqu'à quel point on peut rendre les organes dociles aux ordres de l'ame.

Puisqu'il nous est bien prouvé que les nations qui ont produit les plus grands hommes, ne sont parvenues à leur état florissant, et à servir de modèles et d'institutrices à celles qui leur ont succédé, que par l'éducation physique et morale des individus qui les composaient; que l'éducation physique doit commencer dès le sein de la mère (*a*), il faut donc que ces mères se laissent gouverner pendant la gestation par des hommes savans

---

(*a*) Vandermonde, Raulin, Desessarts, trois docteurs de la Faculté de Médecine de Paris, et généralement tous les physiciens et physiologistes qui ont écrit sur l'éducation physique et morale, comme sur la corporelle seulement, s'étendent beaucoup sur les soins à donner à la femme pendant la gestation : ce point physiologique est reconnu d'une si grande nécessité, que tous les auteurs qui ont traité ces matières, sont parfaitement d'accord entre eux.

dans cette partie, qui en aient fait une étude spéciale et particulière, et non par ces docteurs que la révolution a enfantés, et qui sont encore aux premiers élémens de cette science.

C'est des soins donnés à la femme grosse, que dépend presque toujours l'état de pathologie ou de santé, qui suit l'accouchement, puisque cette opération n'est pas naturellement une maladie. Souvent aussi des soins donnés à la mère pendant la gestation, dépend le plus ou le moins de facilité avec laquelle la nature opère l'accouchement, cette précieuse fonction qui lui est ordinairement abandonnée par un habile homme, lorsqu'il a reconnu qu'elle peut seule s'en bien acquitter.

CHAPITRE II.

De l'éducation physique.

Faisons pour nos enfans mieux que l'on a fait pour nous; par les soins que

nous donnerons aux femmes grosses, prévenons les difformités qui peuvent naître dans le sein maternel; perfectionnons le physique dès la naissance; et par un allaitement plus analogue à leur tempérament, faisons germer la force et la santé chez ces faibles créatures.

Qu'est-ce que l'éducation physique?

L'éducation physique en général est l'art de développer un individu, de l'aider à parvenir aux fins pour lesquelles la nature l'a créé.

L'éducation de l'homme en général a trois objets: 1.° le développement de ses forces et des organes qui composent ses facultés physiques; 2.° le développement de ses facultés intellectuelles; 3.° l'acquisition des facultés morales qui ne peuvent s'obtenir que par l'éducation.

L'éducation de l'homme est l'art de concourir avec la nature, sans jamais la contrarier: 1.° au développement et perfectionnement de ses facultés orga-

niques, et par ce moyen à la perfection de l'espèce humaine; 2.° de lui procurer la jouissance du bonheur auquel le Créateur l'a destiné; 3.° de le conduire à la reproduction de lui-même. L'expérience m'a appris sur l'éducation physique, la variété qu'il faut employer pour les divers sujets, en raison de leurs forces constitutionnelles, du climat et de la saison où ils naissent.

Il est assez difficile de donner des préceptes généraux qui puissent s'appliquer à tous, puisque la conduite à tenir doit être relative à la constitution primitive et particulière de chaque individu; mais avec de la raison et du jugement, on sent que ce qui est bon pour l'un, peut et doit le devenir pour un autre de la même constitution; et qu'avec une modification en plus ou en moins, cela peut encore être bon à d'autres.

Il faut avoir, pour règle générale, que la nature ne fait rien par *bonds* et par *sauts*, et que tout homme qui se propose de la suivre ou de l'imiter,

doit graduer ses opérations comme elle.

Cause des cris de l'enfant naissant.

Plus on réfléchit sur les cris d'un enfant qui vient au monde, et qui commencent dès le premier moment où il respire, plus il est aisé de se persuader que ce sont les sensations douloureuses que l'air lui fait éprouver en traversant les trachées de ses poumons, qui excitent ces cris.

Non-seulement cet élément est très-différent de celui qu'il quitte, car l'eau dans laquelle nageait l'enfant, est douce, mucilagineuse, chaude au même degré que lui, mais elle n'avait sur lui aucune action à laquelle il ne fût habitué, comme le poisson; tandis que l'air dans lequel il entre, quelque chaud qu'il soit, est froid par comparaison, le presse de tous côtés, pénètre des organes et viscères qui n'y sont pas habitués, *et change le mode* que la nature a suivi jusqu'à ce moment pour le faire exister. Il est tellement affecté de toutes ces sensations,

qu'il tremble des membres et souvent de la mâchoire même.

On ne s'est que rarement occupé, jusqu'à présent, de tempérer et modérer le premier accès de l'air à l'enfant naissant, parce qu'il lui est de la plus grande nécessité ; et que cet élément, dont il n'avait pas besoin avant sa naissance, devient un nouvel instrument de son existence ; il devient, dès ce moment, un des principaux agens de sa vie ; mais sans le priver d'air, je voudrais qu'on ne découvrît pas la mère, comme on le pratique le plus ordinairement, sans nécessité, au moment de l'accouchement ; parce qu'alors le premier air qui frapperait, qui pénétrerait l'enfant, serait moins actif, car l'atmosphère qui se trouve sous les couvertures de la mère, est moins frais et plus analogue pour le premier moment. Je voudrais aussi que lorsqu'on retire l'enfant de dessous les couvertures, on eût la précaution de le couvrir de la tête aux pieds, d'un linge simple à travers

lequel l'air ferait sentir plus doucement ses premiers effets ; précaution que je n'ai jamais manqué de prendre dans les accouchemens naturels.

Le froid et la sécheresse doivent faire sur un individu si faible, nouvellement sorti d'une eau chaude dont sa peau et toutes les houpes nerveuses sont encore imbibées, des sensations si douloureuses, qu'il ne faut pas s'étonner s'il crie dès le premier moment que l'air le frappe et le pénètre. D'après toutes ces réflexions, il me paraît d'une nécessité absolue, de ne pas l'exposer nud à l'air de la chambre où il vient au monde, et encore moins de le laver à l'eau froide dès le premier moment ; car l'enfant qui sort du sein de sa mère, quitte un bain chaud, dans nos climats, d'environ 28 à 29 degrés ; conséquemment il n'est pas prudent de l'exposer promptement à l'air froid, ni de le plonger dans l'eau froide pour le laver ou le baigner : on doit commencer par de l'eau tiède suivant la saison, pour passer successive-

ment, les jours suivans, à une eau moins tiède, puis à l'eau froide.

Locke nous dit que les Irlandais et les habitans des montagnes d'*Ecosse*, baignent leurs enfans dans l'eau froide, lors même qu'elle est mêlée de glaçons. Il serait à desirer que cet auteur nous eût instruits de l'âge auquel on commence ce genre de bain, du temps qu'on y laisse l'enfant, et de son effet. Je sais, par expérience, que quand un enfant a été insensiblement habitué à se baigner à l'eau froide, et qu'il n'a pas cessé de s'y baigner, il peut supporter l'eau chargée de glaçons; mais on ne me persuadera jamais que ce soit au moment de la naissance, que ces peuples commencent cet usage, ou ils doivent perdre plus de moitié de leurs enfans.

Les *Scythes*, et même les *Germains*, étaient jadis dans l'usage de plonger leurs nouveaux-nés dans la plus proche rivière, afin de leur rendre le corps moins sensible et plus robuste. Sûrement ils ont perdu beaucoup d'enfans par cette mé-

thode, ce qui les a corrigés; car les *Germains*, nos voisins, ne sont plus dans cet usage, et je doute qu'il soit général en *Irlande* et en *Ecosse*, pendant les premiers jours de la vie.

Les relations des voyageurs nous apprennent que les *Lapons* mettent leurs enfans nouveaux-nés dans la neige, jusqu'à ce qu'ils soient transis de froid, et qu'alors ils les plongent dans l'eau chaude; qu'ils recommencent cette action trois fois le jour, pendant la première année de la vie de leurs enfans. Il ne faut plus s'étonner si cette race d'hommes est si petite et si faible, car cette alternative de froid et de chaud ne sert qu'à retarder le développement et accroissement de l'enfant; puisqu'ils ne l'empêchent de mourir de froid qu'en les mettant dans l'eau chaude.

Je regarde comme une grande témérité de baigner à l'eau froide un nouveau-né; car tout médecin sage et prudent règle sa marche et sa conduite d'après la nature, qui ne passe jamais subite-

ment d'un état à un autre, et qui, au contraire, ne va que graduellement. Si les préjugés sont à craindre, si les ignorans sont redoutables en médecine, on ne doit pas moins craindre de se livrer à une confiance aveugle. L'un et l'autre se trouvent tous les jours dans la société pour le malheur des humains; et ce serait une grande faute que de croire sur parole les gens qui nous assurent que l'on baigne les nouveaux-nés dans l'eau glacée; il faut en connaître le résultat avant que de s'y exposer.

Je sais qu'en *Amérique* les enfans sont lavés tous les jours de leur vie, de la tête aux pieds, dans le premier ruisseau qui se trouve à portée, et qu'ensuite on les met sur une natte où on les laisse en liberté complète, sans vêtement; mais il faut faire attention à la chaleur du climat, si différent du nôtre. L'eau des ruisseaux de ces pays n'est jamais froide; d'ailleurs, des ruisseaux ne sont pas des rivières. Ainsi, d'après les exemples des *Lapons* et des *Ecos-*

sais, nous devons nécessairement prendre un mode moyen, qui est celui d'habituer par degrés nos enfans à l'usage du bain froid.

Tissot veut cependant que l'on emploie tout de suite l'eau froide ; il prétend que les mères ne peuvent donner à leurs enfans une marque plus réelle de tendresse, qu'en surmontant en leur faveur la répugnance qu'elles ont pour l'eau froide.

Je ne suis pas tout-à-fait de son avis sur cet objet, et je crois que les mères prouveront encore mieux leur tendresse pour leurs enfans, en les habituant par degrés à l'eau froide. La nature le veut ainsi, puisqu'elle ne fait rien par *bonds* et par *sauts*.

Je suis bien de son avis, quand il dit que les enfans faibles ont plus besoin d'être lavés à l'eau froide, que les enfans forts. Je suis convaincu de cette vérité ; et des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans n'existeraient pas aujourd'hui, sans l'usage des bains froids,

que je leur ai fait donner après quelques jours de leur naissance; mais nous prîmes les précautions d'y aller graduellement, et les premiers bains froids étaient d'eau chauffée la veille, et refroidie à la température de la chambre.

Je faisais encore prendre la précaution de laisser un moment l'enfant nud avant que d'entrer dans l'eau, qu'il trouvait chaude en comparaison de l'air de la chambre; je n'ai jamais employé, pour le premier âge, d'eau crue; si ce n'est dans la belle saison, et encore je la faisais mettre dans la baignoire dès la veille. Ces précautions ne nuisent pas à l'efficacité du bain, elles ménagent la sensibilité physique de l'enfant, dont les nerfs sont plus faibles qu'à tout autre âge, et la sensibilité morale de la mère, qui se décide plutôt à laisser baigner son enfant à l'eau froide par cette méthode, que par l'autre, puisqu'elle conçoit qu'elle y parviendrait elle-même.

Certainement le meilleur de tous les moyens pour fortifier les enfans et les

rendre moins sensibles aux impressions de l'air, est, de les laver au moment de leur naissance avec une eau légèrement salée, et d'en continuer l'usage jusqu'au moment où on commencera les bains froids, qui ne doit pas être avant la chûte du cordon ombilical, et la dessication et perfection du nombril. Les premières fois on ne fera que les plonger dans l'eau froide pendant quelques minutes, et successivement on les y tiendra plus long-temps; on ne les essuiera jamais avec du linge chaud.

Si vous ne baignez pas journellement vos enfans, il faut les laver avec l'eau froide plutôt trois fois qu'une, et notamment les pieds, pour éviter la sueur de ces parties, qui, une fois établie, est bien incommode, et devient dangereuse à supprimer; habituez-les à supporter le froid aux pieds, pourvu qu'ils soient sèchement.

Des médecins célèbres attribuent une partie de nos maladies au peu d'usage des bains froids; il est de fait qu'ils influent

beaucoup sur la constitution humaine; les Romains leur durent cette vigueur étonnante qu'il serait aisé de donner un jour à la nation française.

Quand le Gouvernemeut le voudra, il changera la faible constitution de nos Parisiens; il les rendra aussi robustes que les Allemands nos voisins : il ne faut pour cela que faire construire un bain au bord de la Seine, du côté des Invalides; ce bain s'étendrait par une ellipse tirée sur le terr[illegible]gue que l'on creuserait de quatre pieds seulement, et dont la profondeur serait distribuée en manière d'amphithéâtre, par des gradins qui seraient élevés les uns au-dessus des autres, de quatre à cinq pouces seulement pour y asseoir les enfans de tous les âges après la dentition; il serait partagé par un mur qui séparerait les sexes : l'eau entrerait d'un côté et sortirait par l'autre, en sorte qu'elle serait toujours courante. Ce bain introduirait dans toute la France l'usage des bains froids, et avant quinze années le Gouvernement

Plan. 1ère



commencerait à s'appercevoir du bon effet de ces bains ; les défenseurs de la patrie seraient bien d'une autre vigueur qu'ils ne le sont aujourd'hui, car leur physique ne répond pas à leur courage.

Quoique la force paraisse un des plus faibles avantages de l'homme policé, le Gouvernement ne doit cependant pas négliger ce moyen d'augmenter les agrémens de la vie, en prolongeant la bonne santé ; il sait que la force est d'une grande ressource pour la classe du peuple dont la majorité ne vit que d'un travail où il faut des bras nerveux et infatigables ; d'ailleurs, la force donne le courage, la hardiesse et l'intrépidité dans le danger. Plus un homme se sent de force, plus il déploie de courage ; c'est la grande confiance dans les forces qui fait entreprendre les grands travaux, qui fait supporter les fatigues de longue durée, et braver les dangers.

Les législateurs Grecs et Romains n'oublièrent rien pour la procurer à leurs nations, et ces Etats ne devinrent flo-

rissans que par les écoles où la jeunesse s'exerçait au maniement de toutes les armes : on décernait publiquement des prix aux plus forts et aux plus adroits. Les athlètes étaient très-estimés chez les Romains.

La force dépend des muscles, des os et de la qualité du sang ; un homme dont la charpente est grêle et mal assemblée, qui porte un virus dans le sang, ne peut avoir ni les os assez solides, ni les muscles assez forts pour porter des fardeaux, ni même pour supporter une marche d'une longue durée. Les muscles sont les moteurs de toutes nos parties, nous ne pouvons rien faire sans leur action ; plus un homme est musculeux, plus il doit être fort, si la fibre de ses muscles n'est pas trop alongée, n'est pas abreuvée par des sucs trop séreux : plus les muscles sont fermes et rapprochés, plus la fibre en est élastique, et plus il doit y avoir de force, sur-tout si l'exercice les a façonnés, parce que le fréquent jeu de ces muscles dissipe les sérosités sur-

abondantes, et par ce moyen en augmente le ressort.

Je desire que l'éducation physique corrige une partie des vices héréditaires des enfans nés faibles, en leur procurant un tempérament façonné à tout, avec lequel ils puissent braver l'intempérie des saisons, supporter l'abstinence et résister aux excès, sans s'incommoder; un tempérament qui soit fait à tout, de manière qu'il ne soit incommodé de rien, qui ne contracte pas d'autres habitudes que celle de n'en point avoir : avec une santé de cette trempe, on serait sûr d'être heureux, et de parvenir à une longue vieillesse sans infirmité.

Je voudrais que le Gouvernement, par exemple, au lieu d'élever dans les villes, où tout se corrompt, les enfans des soldats, les enfans que la patrie adopte et reçoit; les habituât à vivre sous la tente dès l'âge de neuf à dix ans, et qu'on leur fît faire journellement les évolutions et le service mili-

taire; cette vie rappellerait un jour la force des premiers *Gaulois*, et la nation aurait la satisfaction de voir que ses forces répondraient à son courage : avec le temps et la pratique vous habitueriez vos soldats à faire journellement une marche forcée ; mais pour cela il faudrait les envoyer coucher d'un jour à l'autre, à trois ou quatre miriamètres plus loin.

CHAPITRE III.

Soins qu'on doit donner à l'enfant sitôt qu'il est né.

Dès que l'accoucheur ou la sage-femme a fait la ligature du cordon ombilical, et qu'il l'a séparé de son arrière-faix, la garde de femme en couche, ou la remueuse, doit s'emparer de l'enfant, pour commencer sa toilette par la tête ; car c'est un très-mauvais usage que celui de lui laisser la tête nue pendant qu'on

le lave et qu'on arrange son nombril ; il peut en résulter des accidens suivant la saison où on se trouve, et suivant le courant d'air où on est placé, qui est toujours trop fort pour ce moment.

Après avoir enlevé avec du beurre frais ou salé, l'enduit graisseux qui domine quelquefois sur la tête comme sur toute autre partie de l'enfant, on le lavera avec du vin chaud, s'il n'y a ni boursoufflement, ni tumeur au cuir chevelu ; on séchera bien toute la tête avec un linge chaud, et on lui mettra à sec ce qui doit lui servir de coëffure.

Ne craignez pas d'employer le beurre salé, car le sel n'a jamais fait de mal à aucun nouveau-né, que quand on l'a employé avec profusion. Je suis d'avis qu'on fonde deux onces de sel, ce qui équivaut à une poignée, dans un demi-litre, ou chopine d'eau, pour laver l'enfant par-tout ; il faudra bien prendre garde qu'il n'entre de cette eau dans les yeux, comme quand on emploie l'eau-de-vie pour la tête. Ce lavage doit se

faire avec de l'eau tiède les premiers jours, pour éviter les trop grands cris que jettent ces intéressantes créatures lorsqu'on les lave dès le premier jour à l'eau froide; mais il faut y venir le plus tôt possible en passant successivement de l'eau tiède à l'eau chauffée et refroidie.

Les *Grecs* jetaient du sel sur la peau de leurs enfans dès qu'ils étaient nés, cet usage a été suivi dans la plus grande partie du monde connu : les Payens et les Juifs de l'antiquité lavaient leurs enfans avec de l'eau salée, ou les saupoudraient avec du sel fin; les Chrétiens, dans leur origine, en firent aussi usage.

On voit dans les ouvrages de Galien, qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne, que de son temps on en faisait un usage général, pour fortifier la peau et la rendre propre à résister aux impressions trop vives de l'air. Je voudrais que les enfans faibles fussent plus long-temps et plus souvent lavés avec cette eau salée que les autres.

Albias, médecin Arabe, célèbre dans

le dixième siècle, recommandait de suivre le sentiment de GALIEN sur cet objet.

AVICÈNE, médecin d'une grande réputation dans le onzième siècle, faisait oindre pendant huit jours le corps des enfans nouveaux-nés avec de l'huile, dans laquelle on mettait du sel.

FERRARIUS, médecin de *Véronne*, dans le seizième siècle, faisait laver les enfans avec de l'eau chaude, et ensuite on leur jetait du sel sur le corps ; il observe que quand les enfans sont maigres, il faut se servir de sel après le bain, pour ressérrer les pores de la peau, trop ouverts.

L'usage du sel pour nettoyer la peau des enfans et les fortifier, est d'une très-grande antiquité, et a été d'un usage général chez presque toutes les nations connues.

J'ai vu à Paris plusieurs enfans qui ont été couverts de sel fin, sitôt après leur naissance, et il n'en est résulté aucun accident ; cet usage s'est encore

conservé dans quelques familles ; nous ne savons pas pourquoi il a été abandonné généralement, l'usage en est cependant bon, car le sel est un incisif; par cette propriété, il divise la crasse de la peau, la met en état d'être enlevée par l'eau ; il est dessicatif et fortifiant, je vous en conseille l'usage, et vos enfans s'en trouveront bien : cette eau est préférable à celle de savon.

Si, au contraire, il y a gonflement au cuir chevelu, ou à une partie seulement, on bassinera la partie tuméfiée avec l'eau-de-vie tiède ; et si la tumeur est conidérable, il faut tremper un morceau de molleton de laine dans l'eau-de-vie tiède, et l'appliquer sur la tumeur, ayant le soin de la renouveler trois fois dans les vingt-quatre heures ; si le cuir chevelu est entièrement tuméfié, il faut un bonnet de laine, en quelque saison que l'on soit (*a*), l'im-

(*a*) Parce que la laine avec l'eau-de-vie ne perd pas sa chaleur comme avec la toile, et que la laine conserve aussi plus de chaleur avec l'eau-de-vie qu'avec l'eau salée.

biber entièrement d'eau-de-vie, et en coëffer l'enfant, en recouvrant ce bonnet d'un autre de futaine : on continuera l'usage de l'eau-de-vie jusqu'à ce que la tumeur ait disparu, et que le cuir chevelu soit revenu dans son état naturel ; on ne laissera jamais ouvrir ces tumeurs, à moins qu'il n'y aie du pus, ce qui n'arrivera pas si on se comporte comme je le recommande dès les premiers jours.

La tête d'un nouveau-né a besoin d'être tenue chaudement jusqu'à ce que la boîte osseuse recouvre entièrement le cerveau, ce qui arrive plutôt ou plus tard, suivant la force et l'accroissement de l'individu ; mais sitôt que le casque osseux sera soudé, découvrez la tête de votre enfant par degrés ; choisissez pour cela une saison favorable ; habituez-le à coucher et à aller presque tête nue, car la sueur de la tête est souvent la source des rhumes et des catharres.

Des Mamelles.

Les mamelles, de quelque sexe que

soit l'enfant, sont souvent tendues les premiers jours de la naissance, et pleines d'une liqueur chyleuse, semblable à du lait, elles exigent dans ce cas des soins particuliers ; non-seulement on doit les tenir chaudement, mais souvent il faut employer des résolutifs.

Il faut d'abord les laver avec un mélange de deux tiers d'eau et un d'eau-de-vie, y laisser un morceau de molleton de laine imbibé de cette liqueur ; quand ceci ne suffit pas, il faut y appliquer un peu de beurre salé, recouvert d'un papier bien doux, que l'on contiendra avec un bandage peu serré.

Du nombril.

La portion du cordon ombilical que l'accoucheur ou la sage-femme a dû laisser à l'enfant, doit être enveloppée d'un linge ployé en plusieurs doubles, graissé d'un peu d'huile ou de beurre, reployé sur le ventre, de bas en haut, appuyé d'une large et épaisse compresse, soutenue d'une bande circu-

laire du corps, large de trois doigts. Plus la compresse sera épaisse, moins on sera obligé de serrer la bande circulaire, et aussi plus le nombril sera soutenu et enfoncé.

Cette bande de ventre est d'absolue nécessité pendant les douze ou quinze premiers jours, à cause du nombril; mais il serait à souhaiter que l'on s'habituât à en prolonger l'usage beaucoup plus long-temps; car une compression douce sur la totalité du ventre remplit deux objets bien essentiels à connaître : 1°. elle évite les exomphales (*a*).

2°. En retenant le ventre dans une étendue moyenne, et l'empêchant de se porter trop en avant, on refoule légèrement les intestins et les viscères dans l'abdomen; on distend le diaphragme; on donne conséquemment plus d'espace à la partie inférieure de la poitrine (*b*);

(*a*) Exomphale, ou hernie ombilicale, ou de nombril.

(*b*) Pour cela il ne faut pas trop la serrer, et il est bien intéressant de ne pas la laisser porter sur les fausses côtes.

tandis que cette première tend à empêcher la dilatation des côtes, fait de la capacité de la poitrine deux loges longues, mais étroites, qui tiennent les poumons dans un état de gêne continuelle, ce qui est la source de plusieurs maladies de ce viscère, et notamment de la *pulmonie*.

Mais pour employer long-temps ce moyen salutaire pour fortifier la poitrine de vos enfans, il faut une bande différente de celle que les bonnes et nourrices emploient ordinairement ; il faut en faire une espèce de ceinture coupée suivant la forme du bas-ventre, qui ne porte pas sur les fausses côtes, et employer pour cela du piqué de coton (*a*) ; la faire croiser sur le dos et la serrer avec des cordons : vous verrez qu'il faudra la serrer, tantôt plus, tantôt moins, suivant l'état du ventre ; voilà la raison pour laquelle il faut qu'elle croise, et aussi parce qu'elle soutient mieux les reins.

(*a*) Il faut employer des matières qui puissent aller à la lessive aussi facilement que les langes.

Soins pour les différens sexes.

Jusqu'à ce moment, les enfans des deux sexes ne nous présentent aucune différence dans les soins que nous leur devons ; maintenant commence cette différence : il faut s'assurer si la verge et l'anus sont ouverts chez le garçon, et de même si la vulve n'est pas entièrement fermée chez la fille, ainsi que l'anus ; les sexes exigent des soins de propreté, aussi-bien que le reste du corps. Les filles sont quelquefois sujettes, dès les premiers jours de leur naissance, à un écoulement glaireux, comme aussi à la tuméfaction ou gonflement des lèvres de la vulve, ou partie sexuelle ; les garçons ont souvent le *scrotum* ou les bourses tendues et volumineuses ; dans ces cas, pour l'un, comme pour l'autre, l'eau et le vin chauds, l'eau et l'eau-de-vie tièdes dissipent ces petits accidens.

Si les filles sont plus sujettes à l'exomphale ou hernie de nombril, les garçons sont plus sujets aux hernies inguinales

ou descentes dans les bourses ; sitôt que vous appercevrez que votre enfant à un côté de l'aine plus gros que l'autre, ou les deux côtés plus gros qu'ils ne doivent l'être, ne balancez pas à faire avertir le médecin bandagiste, car il faut prévenir la hernie.

Souvent les cris des enfans proviennent des hernies, très-souvent aussi ils proviennent de vents ; mais chez les garçons, ces cris, ces pleurs, sont souvent occasionnés par la compression du *scrotum* ou des bourses, qui étant flasques et lâches, tombent entre les cuisses, et se trouvent comprimées par les mouvemens mêmes de l'enfant ; il faut avoir grand soin de les soutenir avec un petit linge approprié pour cela (*a*).

Si les cris des enfans proviennent quelquefois de hernies, les cris occasionnent souvent ces hernies ; il est donc bien

(*a*) Si les nourrices voulaient prendre la bonne habitude de leur mettre les couches en culotte dès les premiers jours, elles éviteraient ces accidens, et les enfans leur laisseraient plus de tranquillité.

essentiel de chercher à découvrir la cause des pleurs et des cris de ces intéressantes créatures, qui ne peuvent s'exprimer autrement : gardez-vous, en conséquence, de les abandonner à des gens trop égoïstes, qui préfèrent leur sommeil à leur devoir, et qui, malgré les cris de ces malheureux enfans, les laissent croupir dans leurs excrémens pendant des nuits entières.

La méthode des nourrices, qui ne changent les enfans que trois fois en vingt-quatre heures, est d'autant plus perfide, que souvent le linge propre que l'on met sous eux, les excite à aller de nouveau ; ainsi, si la nourrice ou la remueuse ne veut le changer que trois fois le jour, voilà votre petite créature ensevelie dans ses excrémens pour sept ou huit heures : voyez de quelle conséquence il est pour vos enfans d'avoir près d'eux des femmes propres, qui dorment peu, et qui aient vraiment de la sensibilité et de la compassion.

De l'Habillement.

L'habillement contribue plus à la bonne ou mauvaise santé, qu'on ne le croit ; tout ce qui comprime le corps et peut gêner la circulation extérieure de l'enfant, est un principe de maladie par les engorgemens qu'il occasionne, en faisant refluer dans l'intérieur les sucs nourriciers qui doivent se porter jusqu'aux extrémités, et en s'opposant aux sécrétions de ces parties ; mais à coup-sûr, les compressions sur la poitrine sont l'origine de la *pulmonie*, parce qu'elles empêchent le développement de cet organe, et que les poumons resserrés dans la capacité de cette cage, presque toute osseuse, ne peuvent s'étendre que du côté du diaphragme ; les liqueurs et l'air y circulent mal : elles se détériorent et produisent la maladie, que nous appelons *pulmonie*, que je regarde comme un scorbut local, qui affecte, non-seulement les fluides qui circulent dans les poumons, mais la substance même de ce viscère et qui le détruit.

Cette maladie, qui moissonne, en France, un grand nombre de victimes dans la période la plus intéressante de la vie, ne doit, *selon moi*, son principe qu'à la conformation trop étroite de la poitrine, qui empêche les poumons de se développer, d'attirer un plus grand volume d'air, et dont on ne s'est pas encore assez occupé pendant l'allaitement; car nous ne voyons jamais cette maladie chez les individus qui ont une poitrine bombée; tandis que l'on peut prédire, que tel ou telle, qui a la poitrine plate, écrasée, quoique évasée sur les côtés, en sera atteint.

J'ai peine à croire que cette maladie soit héréditaire, quand les charpentes des poitrines ne le sont pas; puisque nous voyons des pères et mères bien conformés, bien sains, avec une poitrine bombée, parvenir à une longue vie sans infirmités, perdre cependant par cette maladie des enfans allaités par leurs mères; comme aussi nous voyons des enfans nés de mères pulmoniques, être faibles en nais-

sant, se fortifier et parvenir à une longue vie, ayant une poitrine forte et bien élevée : ces contrastes sont connus. D'après cela; n'est-il pas naturel de croire que cette pernicieuse maladie, à laquelle on n'a pas encore trouvé de remède, tire son origine de la conformation même d'une poitrine trop serrée, où l'air, cet élément si précieux à la conservation de la vie, (et qui doit revivifier notre sang chaque fois qu'il passe par nos poumons) ne se renouvelle que difficilement, et où les fluides s'altèrent et se détériorent par une espèce de stagnation, ou du moins par une circulation lente, et un déplacement tardif.

On n'a pas encore fait assez d'attention à cette partie de l'enfant pendant l'allaitement, et on ne s'en occupe que trop tard : le moment le plus précieux pour le développement des poumons, est la première année de la vie ; c'est alors que la poitrine peut le plus facilement s'étendre et se développer; pour cela, il ne faut pas qu'elle soit gênée, parce que

toutes les parties qui la composent sont excessivement tendres et mobiles : il faut souvent faire respirer un air frais et nouveau aux enfans à la mamelle, les faire rire le plus souvent qu'il sera possible, et dès qu'ils peuvent souffler dans quelque corps creux, on fera bien de les y exercer ; par ce moyen, on fait l'effet du soufflet qui élève et abaisse les parois de la poitrine.

Tout vêtement qui sert de trop près le corps ou les membres, entretient une chaleur et une transpiration trop abondante, qui affaiblit et souvent énerve l'enfant ; à plus forte raison quand ce vêtement est chaud et pesant de sa nature.

Mères tendres, continuez l'heureuse méthode que l'on vient de contracter, n'emmaillotez plus vos enfans ; souvenez-vous à ce sujet des préceptes de *Jean-Jacques Rousseau ;* et quand ils seront plus grands, ne les enfermez pas dans des corps de baleine (*a*); et quoique

(*a*) Le beau sexe, en Turquie, trouve qu'un simple

vous ayez abandonné le maillot, gardez-vous d'y suppléer par des langes trop serrés sur la poitrine ; souvenez-vous que s'il y a une partie du corps qui doive être plus soutenue qu'une autre, c'est le ventre, et non pas la poitrine qu'il faut toujours laisser en pleine liberté : je vois cependant tous les jours faire le contraire ; les langes sont croisés, et souvent serrés sur la poitrine, tandis que le reste du corps est nud et abandonné : aussi voit-on beaucoup d'enfans avoir le ventre plus saillant que la poitrine, ce qui est contre nature, et ce qui abrège beaucoup la durée de la vie.

Le ventre devient énorme, faute d'être soutenu, et souvent il s'engorge par relâchement, tandis que si on le soutenait, on lui conserverait le ressort néces-

corset bien ajusté remplit beaucoup mieux ses vues, et cela sans aucun danger ; aussi les Dames Asiatiques ont-elles la taille et la poitrine incomparablement plus belles que les Européennes ; et la *pulmonie*, si destructive dans nos climats, est presque inconnue dans ceux-là.

saire, et la poitrine non serrée, s'élargirait et gagnerait plus de développement, ce qui est très-précieux pour la bonne santé et pour l'organe de la voix. Il est nécessaire, pour le bon développement de la poitrine et des poumons, que l'enfant crie un peu de temps à autre pendant les premiers mois de sa vie.

Ces cris, quand ils ne sont que passagers, sont souverains pour le développement de ce viscère; mais il ne faut pas que la poitrine soit serrée alors, car ils deviendraient plus nuisibles qu'utiles. Sitôt que votre enfant crie un peu fort, lâchez toutes les épingles, quand même elles ne feraient que contenir les langes, et vous verrez la poitrine s'étendre; vous vous convaincrez alors qu'elle ne doit jamais être serrée, si vous voulez avoir des enfans sains et robustes.

Chrétien Warlitz dit, dans son ouvrage intitulé *Scrutinium lacrymarum*, que chez les Indiens les enfans crient naturellement si peu, que l'on est

obligé de les piquer de temps-en-temps avec des orties, pour les faire crier ; et si on demande à ces peuples la raison d'un procédé qui nous paraît inhumain, ils répondent que c'est pour leur donner une bonne santé et une longue vie. Effectivement, rien n'y contribue autant qu'une bonne et belle conformation de poitrine.

Je concevais parfaitement bien l'utilité et l'avantage des cris du premier âge, pour la dilatation des poumons, le soulèvement et extension de la charpente mobile de la cage de cet organe, avant la lecture de Warlitz ; mais je suis charmé de pouvoir m'appuyer de cet auteur, en mettant en avant une opinion nouvelle qui trouverait, sans cela, des contradicteurs, faute d'observations.

Ce moyen est efficace contre la mauvaise conformation de la poitrine, et c'est cette mauvaise conformation qui paraît décider la *pulmonie*, qui n'attaque jamais les poitrines bombées et bien dilatées. Pères et mères,

prêtez, je vous prie, un peu plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à cet article, pendant l'allaitement. Nos enfans crient assez naturellement pour ne pas être dans le cas des Indiens; mais aussi les poitrines ont toujours été et sont encore trop serrées.

Puisqu'on ne voit jamais de *pulmonie* chez ceux qui ont la poitrine bombée et bien développée, il faut porter la plus scrupuleuse attention à ce développement, et prendre garde que celle de vos enfans ne soit comprimée dans le bas âge sur-tout, parce que la charpente en est si faible, que la plus légère compression en empêche le développement complet : il faut donc, en toute saison, leur faire respirer le grand air, et les changer de lieu; il faut, pour cela, choisir le moment le plus favorable de la journée.

Il ne faut pas qu'une mère s'alarme chaque fois qu'elle entend crier son enfant; il faut qu'elle se persuade bien qu'il y a des cris qu'elle ne peut empêcher; par exemple, lorsque l'enfant à

trop ou trop tôt teté, il se forme des vents dans l'estomac qui font crier l'enfant, jusqu'à ce qu'il les ait rendus par haut ou par bas; il faut dans ce cas le mettre en pleine liberté, lui faire boire un peu d'eau miellée, mais ne lui jamais donner le teton quand il n'y a pas trois heures qu'il l'a quitté, parce que plus il souffre, moins bien il digère; conséquemment ne chargez jamais son estomac, à plus forte raison dans un moment de douleur.

Si vous ne lâchez pas tous les langes de votre enfant pendant qu'il crie, vous vous opposez au vœu de la nature, qui veut que ces cris servent à l'extension et au développement des poumons et de la poitrine; alors la plus légère compression sur cet organe y nuirabeaucoupplus que dans tout autre temps.

Que vos enfans ne soient donc jamais gênés dans leurs vêtemens à quelque âge qu'ils parviennent, parce que l'habillement trop étroit nuit à la régularité de la distribution que la nature fait des sucs

nourriciers ; il rend les mouvemens comme forcés, donne à vos enfans un air gauche, et peut leur faire contracter une fausse position dans les membres, notamment dans les bras.

Maintenant que l'enfant est habillé, il faut le mettre en état de digérer le lait qu'il doit bientôt prendre.

Il faut commencer par s'assurer si l'enfant n'a pas ce qu'on appelle le filet. Le filet est une production membraneuse qui s'étend depuis le frein de la langue, presque jusqu'à son extrémité, qui la gêne dans ses mouvemens, et empêche l'enfant de la sortir hors de la bouche, pour envelopper le mamelon du teton.

Lorsque ce petit inconvénient a lieu, l'accoucheur ou un chirurgien doit y remédier en coupant cette membrane, jusqu'au frein naturel de la langue ; il doit passer son doigt garni de sel fin, sous la langue, pour empêcher la réunion de ce qu'il a coupé ; il faut après tenir l'enfant de manière qu'il ne puisse

avaler sa salive qui se trouve quelquefois impregnée d'une goutte de sang : si on ne remédiait à cet accident, il en résulterait que l'enfant ne pourrait contenir le mamelon, ni faire la succion. Lorsque cette membrane est fort lâche, l'enfant peut teter ; mais quand l'âge viendrait, il serait gêné dans sa parole, il faudrait alors faire cette opération qu'il ne faut jamais confier à un mal-adroit, à plus forte raison à un ignorant.

L'estomac qui, selon la plupart des physiologistes, n'a encore reçu aucune nourriture, et conséquemment n'a fait aucune fonction (*a*), se trouve cependant chargé plus ou moins abondamment d'une matière muqueuse, glaireuse, dont il faut le débarrasser, pour lui

---

(*a*) Plusieurs physiologistes sont, sur ce point, d'un avis contraire; quelques-uns croient que l'estomac et les autres viscères du bas-ventre, ont déja opéré leurs fonctions à la naissance de l'enfant : je suis bien volontiers de cette opinion ; car pourquoi les humeurs excrémentitielles sont-elles prêtes à être évacuées ? Si ces viscères n'ont encore fait aucune fonction, où ont-ils pris ces matières qui sont le résultat de sécrétions ?

donner la facilité de mettre à profit le lait qu'il recevra bientôt.

Si la mère ne doit pas allaiter, il faut absolument faire prendre à l'enfant une *once de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, étendue dans une once d'eau ordinaire*, donnée en deux ou trois doses, à une heure et demie, deux heures au plus d'intervalle, l'une de l'autre; c'est un très-bon purgatif tonique qui, en débarrassant l'estomac des viscosités dont il est tapissé, le met dans l'état nécessaire pour la bonne digestion. Quelques modernes accoucheurs prétendent qu'on peut se dispenser de cette précaution, quand la mère doit allaiter son enfant; j'ai été quelque temps de cette opinion, mais l'expérience m'a fait connaître que souvent il fallait avoir recours à ce purgatif.

Puzos, Levret, Tissot, et autres médecins et accoucheurs, le recommandent expressément; il me paraît nécessaire, même aux enfans qui doivent être allaités par leurs mères, indépendamment

de ce que doit produire le *colostrum*, ou premier lait, que nous regardons comme un laxatif.

Ce *colostrum* est une espèce de petit-lait très-peu substantiel, destiné, par la nature, à être la première boisson du nouveau-né, et à l'évacuation de ses humeurs; mais cependant il ne faut pas toujours s'y fier, et on peut aider la nature dans cette opération, (quand on ne veut pas employer de purgatif) par quelques cuillerées d'eau mieillée, de préférence à l'eau sucrée. Si l'enfant est fort et très-replet, il faut nécessairement l'évacuer pour lui éviter les tranchées; car j'ai observé que ceux qui ont été purgés, quoique la mère dût les allaiter, profitaient plus promptement que les autres, et n'étaient sujets aux tranchées que quand on troublait leur digestion, en leur donnant trop souvent à teter. Si l'enfant n'est ni fort, ni replet, on ne donnera que la moitié ou les trois quarts de la dose, suivant qu'il évacuera facilement; car on sent que l'once de

sirop étant la plus forte dose qu'on puisse donner à cet âge, quand elle n'est pas affaiblie par une trop grande quantité d'eau, il faut la graduer en moins pour les enfans faibles.

Alors on ne donnera le téton que seize, vingt ou vingt-quatre heures après la naissance, plus ou moins tôt, suivant la promptitude et l'abondance des évacuations, et aussi suivant la tranquillité de l'enfant, ou son besoin qu'il manifeste ordinairement par un cri différent de celui de la douleur. Il faut donner à la nature le temps nécessaire pour l'évacuation des viscosités de l'estomac et des intestins, et aussi pour laisser le temps à la mère de se remettre de la fatigue que lui a occasionnée l'accouchement. On sent parfaitement que celle qui a accouché longuement et péniblement, ne peut pas donner son teton aussi promptement que celle qui est accouchée en deux ou trois heures.

L'auteur de la seconde édition de l'*Avis aux mères qui veulent nourrir*,

a grand tort de dire qu'il y a de grands inconvéniens à ne pas donner le teton à l'enfant, sitôt qu'il est né : il n'y en a aucun pour la mère, si elle a préparé son sein comme on a dû le lui conseiller dans le dernier mois de sa grossesse, et il y aurait de grands inconvéniens pour l'enfant, si on le gorgeait de lait avant l'évacuation du *meconium* et des viscosités dont l'estomac est ordinairement rempli; on lui entretiendrait long-temps une source de coliques, et on retarderait par-là son accroissement. Il y a bien peu de nouveaux-nés qui puissent se passer de ce purgatif; l'expérience est en cela, comme en beaucoup d'autres circonstances, ce qu'on peut donner de mieux; et tous les raisonnemens contraires doivent échouer contre cette pierre de touche.

Il y a des enfans chez qui les tranchées, ou coliques, occasionnent un tremblement de mâchoire inférieure; il faut, dans ce cas, préférer la *manne* au sirop de chicorée, et purger les enfans *avec*

une once de manne fondue dans une once d'eau ; par ce purgatif on évite le *tétanos* qui pourrait s'emparer de la mâchoire, et les mettre hors d'état de teter.

De la manière de coucher le nouveau-né.

En attendant les évacuations dont nous venons de parler, il faut pour faciliter l'expectoration des phlegmes contenues dans les bronches ou vaisseaux aëriens de la poitrine, coucher l'enfant sur le côté, et avoir soin de le changer souvent de côté, pour que le poids de son corps ne comprime pas toujours les mêmes parties, ce qui les affaiblirait beaucoup.

Il faut aussi avoir l'attention, si on le met dans un berceau, que la couverture de ce berceau soit élevée raisonnablement, pour que l'atmosphère qui se trouve dessous ne devienne pas mal-sain en peu de temps ; car la salubrité de l'air est une chose absolument essentielle pour la conservation de notre espèce, sur-tout en bas âge : je trouve qu'on n'y porte pas

assez d'attention, et que l'air est souvent trop épais : c'est cependant de la grande et pleine *inspiration* (*a*) que dépend à cet âge le bon développement de la poitrine.

De la manière de placer le berceau.

Il faut aussi que l'air circule librement autour de ce berceau, et on aura soin de le placer vis-à-vis le jour, pour conserver à l'enfant la vue droite et directe.

Cet organe est si précieux à l'humanité, qu'à lui seul il pourrait presque faire son bonheur ; c'est par lui que nous recevons la majorité de nos sensations et de nos idées ; car ce sont les objets qui font naître les idées.

Les yeux sont naturellement confor-

(*a*) La respiration en général est composée de deux mouvemens ou actions, que nous nommons *inspiration* et *expiration*. L'inspiration est le mouvement par lequel nous attirons et nous faisons entrer dans nos poumons un air nouveau ; l'expiration est l'action par laquelle nous chassons de nos poumons l'air qui y était déjà, et qui a revivifié notre sang.

més de la même manière, et pour voir de même ; cependant le louche, ou le *strabisme* qui leur survient quelquefois, est l'opposé, et contraire à l'intention du Créateur : ce défaut fait que, non-seulement l'enfant ne regarde pas directement devant lui, mais encore il fait que les deux yeux ne voient pas le même objet, au même moment; c'est une grande difformité dans le visage, et un grand défaut dans la vue.

Il est rare que cet accident soit naturel; il est rare qu'un enfant naisse avec des yeux de travers : cet accident survient communément par le mauvais exercice que l'enfant a fait de ses yeux; parce que la nourrice l'a toujours tenu dans une direction opposée à la naturelle, ou que son berceau a été placé de manière que l'enfant n'a pu regarder autour de lui, et qu'il a eu la vue fixée du même côté : dans ce cas, les muscles du côté opposé n'ont pu s'exercer, ils sont restés plus faibles et plus courts, ce qui leur ôte la faculté de se mouvoir à droite et à gauche.

M. DE BUFFON s'est étendu fort au long sur cet objet, et rapporte dans un mémoire sur le *strabisme*, toutes les expériences qu'il a faites pour en découvrir la cause.

Soit que cet accident soit la faute de la nature, soit qu'il provienne de la mauvaise position du berceau, et de la la manière de porter l'enfant toujours du même côté, on peut y remédier en s'y prenant de bonne heure ; la nourrice doit avertir sitôt qu'elle s'apperçoit que les deux yeux de son nourrisson ne sont pas d'accord, qu'ils n'ont pas la même direction : elle doit aussi avoir l'attention, dans tous les cas, de ne pas trop approcher la lumière des yeux de son nourrisson ; il faut empêcher les enfans de fixer le feu, la lumière, à plus forte raison le soleil, si on veut leur procurer une longue vue et de longue durée.

Quand on le sortira de ce berceau, ce qu'il ne faut jamais faire qu'il ne s'éveille de lui-même, on aura soin de ne pas l'exposer subitement au grand jour,

parce que ce passage subit de l'ombre au grand jour, occasionne souvent des convulsions dans les muscles de l'œil ; il peut laisser un clignotement désagréable.

C'est de tous ces soins, ainsi que de ceux dont je parlerai dans la suite, que dépend la perfection physique de vos enfans.



2.me Plan.



Ô Nature, qu'il est doux de remplir tes devoirs !

CHAPITRE IV.

De l'Allaitement.

ADMIRONS la nature ! cette mère prévoyante a inspiré aux femmes un amour si tendre pour leurs enfans, qu'il est presque sans bornes ; elle leur a donné une patience et un courage à toute épreuve ; elle a pétri leur ame de tendresse et de sollicitude sans fin ; elle a placé dans leur cœur cet amour qui tient du prodige et surpasse leur penchant si naturel, l'*amour d'elles-mêmes* ; elles s'oublient pour eux ; point de dangers auxquels elles ne s'exposent pour la conservation de leurs enfans (*a*). Nous naissons si

(*a*) JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit à ce sujet : « Si, dans quelqu'occasion que ce fût, un enfant était assez dénaturé pour manquer de respect à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui ; on devrait se hâter d'étouffer ce misérable ; comme un monstre indigne de voir le jour. »

faibles et si dénués de moyens pour nous procurer notre subsistance première, que nous ne pouvons, comme les autres animaux, aller trouver le teton de notre mère ; et sans son amour pour nous, qui la fait aller au-devant de nos besoins, que deviendrions-nous?

Chez les Grecs, du temps de Démosthènes (*a*), autant on considérait et esti-

(*a*) Démosthènes naquit à *Athènes*; son éducation fut entièrement négligée; il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, et prit des leçons sous Isée et Platon. Profitant des traités d'Isocrate, une difficulté très-remarquable de prononcer, et une poitrine très-faible, étaient de puissans obstacles aux progrès de l'éloquence; il vint à bout de les vaincre en mettant dans sa bouche des petits cailloux, et déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées.

Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer dans le temps que les flots étaient les plus agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être pas déconcerté par les émeutes du peuple, et les cris tumultueux des assemblées.

Démosthènes passe, avec raison, pour le prémier des orateurs; c'est le rang que lui donnait Cicéron, son rival de gloire. « Il remplit, dit-il, l'idée que

mait les mères qui allaitaient leurs enfans, autant on méprisait celles qui se louaient pour allaiter l'enfant d'un autre. On lit dans ce grand orateur, l'histoire d'une citoyenne accusée en justice d'avoir loué son teton pour un enfant, et qui ne se disculpa de l'accusation, qu'en fournissant la preuve de sa misère, et le manque de pain qui l'avait réduite à cette bassesse.

Les premières dames *Romaines* pensèrent là-dessus comme les *Grecs*. Tacite nous dit que chaque Romaine donnait son lait à son enfant qui n'avait jamais

---

j'ai de l'éloquence ; il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. »

Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paraissait être sans art et naître du sujet. A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémente et pleine d'expression. Son génie tirait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire de la liberté. Son nom rappellera toujours les grandes idées de patrie et d'éloquence.

La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Francfort, *in*-folio, de 1604, avec la traduction latine de Wolfius.

d'autre nourrice; mais par la suite, elles changèrent bien de conduite à cet égard; car César leur reprocha un jour, « qu'au lieu d'enfans, on ne leur voyait plus porter que des chiens ou des singes. »

Tacite (*a*) nous dit encore, que les

(*a*) Tacite, *Cornelius Tacitus,* naquit à *Rome* à la fin du règne de Claude, ou au commencement de celui de Néron. Vespasien qui vit en lui une ame forte et un génie élevé, le prit en affection et commença à l'élever aux dignités. Ayant été fait consul à la place de Virginius Rufus, il prononça le panégyrique de son prédécesseur d'une manière si noble et si satisfaisante, que Pline le jeune ne put s'empêcher de dire, que la fortune, toujours propice à Virginius, gardait pour dernière faveur un aussi excellent orateur à un aussi excellent homme.

Tacite haïssait fortement le vice; il distribuait les louanges avec économie, et toujours en connaissance de cause : l'horreur qu'il avait pour la flatterie et le mensonge, le poussait vers les excès opposés. On doit le regarder comme un des meilleurs maîtres de morale, par la triste mais utile connaissance des hommes, qu'on peut acquérir par la lecture de ses ouvrages.

L'empereur Tacite qui se faisait honneur d'être de la famille de l'historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fît tous les ans dix copies, afin qu'elles fussent plus correctes.

Germains n'abandonnaient jamais leurs enfans à des nourrices d'emprunt, et que chaque mère s'acquittait de ce devoir ; ce qui prouve encore, qu'autrefois cet usage était ordinaire à toutes les mères ; c'est l'expression dont on se servait pour dire qu'une femme était stérile : *on disait qu'elle n'avait pas allaité.*

L'histoire nous apprend qu'en *Chine*, une des principales conditions pour admettre une femme dans un emploi considérable, est d'avoir nourri ses enfans de son lait.

Quoiqu'il fût d'un bien ancien usage en France, comme ailleurs, d'allaiter ses enfans, nous avons cependant vu la grande indifférence de nos mères sur cet objet, au point que sur dix mille individus de mon âge, il n'y en a peut-être pas un qui ait sucé la mamelle de sa

---

Il a paru à Paris en 1771, un Traité en 4 vol. *in*-4.° et en 1776, 7 vol. *in*-12, dont le titre est, *Cornelii Taciti Opera*, du père Gabriel Brotier. C'est une des meilleures éditions qu'on ait données de cet auteur.

mère, tant les usages prévalent sur la raison.

La médecine avait trouvé la manière d'obvier aux inconvéniens et accidens qui devraient naturellement dériver du défaut d'allaitement ; c'était en vain que le suc laiteux remplissait les mamelles de nos mères, on avait le secret de le renvoyer et de l'empêcher d'y revenir. A parler franchement, par les précautions que nos mères prenaient, elles n'étaient pas plus incommodées de ne pas nourrir, que nos femmes ne le sont aujourd'hui en nourrissant.

Jean-Jacques Rousseau a opéré une grande révolution sur cet objet, car toutes les jeunes femmes (qu'elles le puissent, ou qu'elles ne le puissent pas) veulent nourrir. Les enfans y gagnent-ils au physique ? c'est encore un problême : par la manière dont ces jeunes femmes s'acquittent de ce devoir ; ils y gagnent certainement au moral, leur intelligence est beaucoup plus précoce, et elle se développe plus facilement.

Non-seulement les enfans gagnent au moral, d'être nourris par leur mère; mais la moralité publique, les mœurs y gagnent beaucoup en suivant cette indication de la nature et l'institution du Créateur.

L'oisiveté étant le principe et l'origine de tous les désordres de la société, nos élégans, nos corrupteurs de jeunesse, ne peuvent aborder et corrompre aussi facilement la femme qui allaite son enfant, que celle qui vit dans un dénuement complet d'occupations, ou qui n'a que celle de son *forte-piano*.

Les mamelles placées par la nature sur la charpente de la poitrine, sont le plus bel ornement d'une nourrice; elles sont les ressources les plus précieuses de l'enfant hors du sein maternel; ce sont les réservoirs d'où il tire les sucs nourriciers nécessaires à son développement et accroissement, que le *placenta* lui fournissait encore, l'instant avant sa naissance.

Le premier produit des alimens est le

chyle, et le produit du chyle est la lymphe. Chez une femme grosse, le produit de la lymphe est la matière lymphatico-laiteuse; et chez la femme accouchée, ce produit est le lait, qui se porte aux mamelles pour l'entretien de la vie de l'enfant: conséquemment il faut que la nourrice prenne tous les moyens qui peuvent lui procurer une quantité suffisante de lait d'une bonne qualité; car quand la mère se porte bien, son teton est, sans contredit, le meilleur de tous les moyens pour élever l'enfant à qui elle vient d'ouvrir les portes du monde, et le premier lait de la mère a certainement plus d'analogie que tout autre, avec les sucs qu'elle donnait à cet enfant pendant qu'elle le portait dans son sein.

Il faut que la mère donne son teton au nouveau-né, six, huit, et même douze ou quinze heures après qu'elle est accouchée, suivant l'état où elle se trouve; qu'elle ne le donne ensuite que de trois en trois heures, et pas plus souvent. Il ne faut pas qu'elle

s'inquiète du peu de lait qu'elle peut avoir les premiers jours ; il y en aura assez, parce que l'enfant en consomme peu alors, et que ce lait augmentera chaque jour si elle se porte bien et si on l'a mise en état de bien digérer, par les purgatifs qu'on a dû lui administrer dans les derniers mois de sa grossesse.

L'attrait que les enfans trouvent à satisfaire leur appétit en suçant la mamelle, est souvent la cause de tous les maux qui leur surviennent. Quand ils prennent plus de nourriture qu'il ne faut, ils la digèrent mal, le lait s'aigrit, les aigreurs produisent des coliques qui les font crier. La mère ou la nourrice qui ne trouvent pas d'autres moyens d'appaiser ces cris, que de leur mettre le teton dans la bouche, et souvent malgré eux, perpétuent la cause des coliques; parce que le meilleur lait possible ne peut pas être versé sur du lait déja aigre, sans le devenir; et d'encore-en-encore elles entretiennent la source et l'origine des cris et des gé-

missemens ; parce que ces matières ne peuvent descendre et parcourir le tube intestinal sans renouveller, chaque fois qu'elles changent de place, des douleurs qui font crier et même pleurer l'enfant; et plus on lui donnera souvent à teter pour appaiser ses cris, plus on entretiendra et multipliera la cause des tranchées. Au contraire, un enfant qui ne tetera que de loin en loin, aura plus d'appétit et digérera plus facilement. Il n'y a personne de raisonnable et d'attentif à sa santé, qui n'ait éprouvé, qu'ayant mangé sans appétit, il a eu plus de peine à digérer, et qu'il n'ait ressenti des aigreurs : pourquoi n'en serait-il pas de même pour les enfans ?

Il ne faut pas croire que l'enfant demande le teton chaque fois qu'il crie : les nourrices attentives et soigneuses savent bien distinguer quand les cris sont de besoin ou de douleur; celles qui ne trouvent pas d'autres manières d'appaiser les cris de ces pauvres petites

créatures, les rendent bien malheureuses, faute de savoir leur donner à propos quelques cuillerées d'eau miellée : en mettant continuellement du nouveau lait sur celui qui est aigri, elles entretiennent les mauvais levains dans les intestins ; à la longue, les sucs nourriciers se pervertissent, et delà l'origine des *obstructions*, de la *noueure* et des *écrouelles*.

Il y a beaucoup d'inconvéniens à laisser teter un enfant plus que son besoin : 1°. on l'habitue à être trop long-temps au teton ; 2°. on le décide à se donner une indigestion, souvent il rejette ce qu'il a pris de trop : mais comme tous les enfans ne rejettent pas ce qu'ils ont pris de superflu, il faut donc avoir grande attention à lui retirer le teton sitôt que son besoin est satisfait, ce que la nourrice attentive reconnaît par le temps et la manière dont il a teté. Il est bien essentiel de ne pas beaucoup remuer et retourner un enfant lorsqu'il a bien teté, parce que le trop grand mouvement nuit à la bonne

digestion. S'il s'est sali pendant qu'il était au teton, il faut mettre dans son lit tout ce qui est nécessaire pour l'approprier, et après avoir détaché les langes mal propres, on le pose tout nud sur ceux qui l'attendent, on borde le tout en attendant le réveil de l'enfant.

Si, par hasard, la mère a plus de lait les premiers jours de la naissance de son enfant, que cet enfant n'en peut consommer, il faut qu'elle mange un peu moins et qu'elle se fasse teter par une personne saine, ou qu'elle dégorge ses seins avec les pompes de verre fabriquées pour cet usage, et qu'elle se garde bien de se faire teter par des chiens, et d'éveiller son enfant pour lui donner le teton; comme aussi il faut qu'elle ait grande attention à ne le pas faire teter pendant qu'il souffre; il faut alors le promener et lui faire boire un peu d'eau miellée.

Le succès de l'allaitement dépend de deux choses qui doivent s'effectuer dans le dernier mois de la grossesse : 1.° des

purgations, comme je l'ai dit tout-à-l'heure; 2.° de la préparation des tetons, jusqu'à l'insensibilité parfaite du mamelon, chose bien essentielle à observer.

Il est peu de femmes qui parviennent facilement à l'allaitement sans ces deux précautions. Le défaut d'appétit à la suite de l'accouchement, vient certainement du défaut de purgation à la fin de la grossesse; et lorsqu'une femme nourrit, ce défaut d'appétit ou les purgations pour le provoquer, sont souvent un obstacle à l'allaitement : il vaut mieux être dans le cas de retenir l'accouchée sur son appétit, que d'être obligé de le solliciter.

La sensibilité douloureuse du mamelon qui dégénère en une irritation inflammatoire et qui donne la fièvre, est non-seulement un obstacle à l'allaitement, mais finit souvent par occasionner un dépôt laiteux, dont la suppuration emporte quelquefois le mamelon, et prive cette mère de la possibilité d'allaiter ses autres enfans par les deux tetons.

Ces accidens n'arrivent jamais que par défaut de préparation, jusqu'à l'*insensibilité* du mamelon; les accoucheurs qui négligent de la conseiller se rendent coupables. Je sais que rien n'est plus difficile à persuader aux jeunes femmes, que la nécessité de ces soins et précautions : aussi y a-t-il de fréquens exemples d'allaitemens manqués par les douleurs de sein.

Plusieurs femmes croient avoir cité une merveille, en disant : voyez les femmes de campagne, elles ne prennent pas toutes ces précautions. Je leur dis : voyez-les vous-mêmes, et informez-vous si ces femmes ne se font pas teter par leur mère ou leur mari, pour (comme elles le disent) *rompre les cordes;* et celles qui y ont manqué ont éprouvé les accidens dont je vous parle.

La bouche d'un enfant sur le teton, fait éprouver à la mère, quand elle a été bien préparée et bien disposée, une sensation délicieuse : elle ne peut sentir la douceur de cette bouche, elle ne peut

voir les gestes et les mouvemens de son enfant, sans éprouver une émotion qui va jusqu'à l'ame, et sans ressentir les transports d'une douce volupté : ce qui est bien opposé à la sensation douloureuse qu'elle éprouve lorsque ses seins n'ont pas été exercés avant son accouchement.

Si l'attachement qu'une mère a pour son enfant, lui cause de temps en temps quelques inquiétudes ; la satisfaction qu'elle éprouve à remplir ce devoir quand il n'est pas douloureux, la console et lui donne, après l'orage, une joie si pure, si douce et si agréable, qu'elle rétablit les fonctions avec une merveilleuse exactitude ; et lui rapporte un appétit réglé qui répare abondamment ses forces ; mais si une mère ne peut donner son teton, celui d'une nourrice nouvellement accouchée et bien choisie doit y suppléer.

Du choix d'une nourrice.

Nous avons vu plus haut que les maladies des mères se communiquent toutes

aux fœtus; que n'avons-nous pas à dire maintenant de l'influence des nourrices sur leurs nourrissons ? Ce sont-elles, ainsi que nos mères, qui posent les bases de notre constitution ; c'est à elles que nous devons la santé ou les maladies, nos forces ou la faiblesse ; c'est dans l'*uterus* que l'homme se façonne d'abord, mais c'est à la mamelle qu'il se *modifie* en bien ou en mal.

L'expérience journalière nous démontre qu'à tout âge, à plus forte raison dans l'âge tendre ; les maladies se gagnent par la respiration et le contact immédiat : qui est plus dans ce cas que la femme qui allaite ? De plus, elle donne nécessairement à l'enfant une nourriture plus ou moins chargée, plus ou moins imprégnée des bonnes ou mauvaises qualités de son chyle. Il est donc constant que l'enfant doit participer du tempérament qui le nourrit, aussi bien que de celui qui l'a formé.

Le peu de régularité que les nourrices des villes observent dans leur régime, les

mets succulens, aromatisés, épicés, que celles qui sont en maison, prennent en abondance; le vin, quelquefois les liqueurs et le café qu'elles boivent, s'opposent à la composition d'un lait doux et sucré; la vie molle et oisive qu'elles mènent, le peu d'air pur qu'elles respirent, ne leur font produire qu'un lait épais, glaireux, que l'enfant, dont l'oscillation des vaisseaux est faible et lente, ne peut pas bien élaborer : les crudités, les aigres qui accompagnent les mauvaises digestions de ces nourrices, passent de leur estomac dans celui de leur nourrisson. Le lait mal préparé se trouve chargé des mauvais levains de l'estomac de celle qui le fournit, et les communique radicalement en développant les faibles organes de l'enfant : de-là naît les dispositions aux *écrouelles*, au *rachitisme* et au *scorbut*.

Les nourrices des campagnes, la plupart mal nourries, occupées à des travaux pénibles, donnent au contraire un lait trop chargé de parties terreuses,

presque dénué de la substantielle, la *mucilagineuse*, comme aussi de la plus spiritueuse. L'air mal-sain d'une partie des villages et des habitations de ces nourrices qui influe sur les poumons et les digestions de ces fáibles créatures, les prive des sucs nécessaires à leur développement et accroissement; et en même temps de ceux utiles à la formation des esprits vitaux, et à l'élaboration du fluide nerveux, qui seul développe bien leur sixième sens, leur *sensorium commune*, leur intelligence, en un mot. D'après cela, vous voyez combien est intéressant le choix d'une nourrice, et combien il est difficile à bien faire.

Mères sages et vertueuses, qui êtes assez malheureuses pour ne pouvoir pas allaiter vos enfans, si vous êtes contraintes de les confier à des nourrices étrangères, ne soyez pas indifférentes sur le choix de ces femmes à qui vous les abandonnez; car M. de Buffon nous a dit, et nous pouvons vous le confirmer par notre expérience, que les unes aban-

donnent leur nourrisson pendant des demi-journées ; que d'autres sont assez *cruelles*, assez *inhumaines*, pour entendre, sans *émotion*, les cris et les gémissemens de ces infortunées créatures.

Ces malheureux enfans poussent des cris qui durent autant que leurs forces ; ils entrent dans une espèce de désespoir qui les met dans un état de fatigue et d'abattement qui nuit à leur digestion, qui dérange leur tempérament, et qui peut influer, pour toute leur vie, sur leur moral comme sur leur physique.

Dans votre choix vous ne ferez jamais entrer ni la *rousse*, ni la *très-brune*, parce que ces espèces de femmes ont une transpiration chargée d'odeurs fortes, qui annoncent des émanations âcres dont le lait se ressent : il faut donc la choisir parmi les brunes et les blondes cendrées ; il faut qu'elle ait un regard agréable, une belle carnation, une haleine douce, la bouche bien meublée, les dents garnies de gencives vermeilles, sans être gorgées ; toutes ces qualités annoncent

des sucs analogues et convenables à l'individu que vous voulez lui confier.

Elle doit avoir le teton détaché de la poitrine, plutôt un peu pendant, que trop rond et trop ferme, pour ne pas nuire à l'accroissement du nez de son nourrisson; car outre la difformité que cette imperfection apporte au visage, elle nuit encore à la respiration. Des trois formes ordinaires de teton, la *poire*, la *calbasse*, le *rond*, ou *teton de Vénus*, la première est préférable, et la dernièren e réussit presque jamais; il faut que les veines en soient bien apparentes et les mamelons minces, alongés et bien détachés.

Le lait doit être blanc, sans odeur, et d'une saveur approchant un peu du lait de noisette, sucré, d'une médiocre consistance, et difficile à coaguler sur le feu.

Vous devez prendre connaissance du moral de cette femme, avant que de lui confier votre enfant : il faut qu'elle soit vive, sans étourderie, ni colère; enjouée

sans folie ; un peu sans soucis, crainte qu'elle ne se chagrine au plus petit accident : en un mot, qu'elle ne soit sujette à aucune passion forte et dominante.

Il faudra bien vous assurer si elle ne couche pas son enfant avec elle ; il y a plusieurs exemples d'enfans étouffés sous leurs nourrices, au point que la théologie a été obligée d'en faire un cas de conscience.

La nourrice doit vivre sobrement, mais amplement et en raison de sa taille, de sa force, et de celle de son nourrisson. Si vous la logez et nourrissez chez vous, craignez de changer subitement sa manière de vivre et de se comporter ; donnez-lui de la soupe non-mitonnée plutôt deux fois qu'une, par jour ; de la viande bouillie ou rôtie de préférence aux ragoûts. Les différens légumes, parmi les farineux, sont ordinairement bons aux nourrices qui ont l'estomac fort et qui digèrent bien. Les légumes non-farineux ne conviennent qu'à celles qui ont un lait trop épais, et qui sont

sujettes à la constipation ou aux hémorroïdes.

Ne perdez jamais de vue que le lait d'une nourrice est le fruit de ses digestions. Ne lui laissez pas boire de vin pur, encore moins de liqueurs, point de café à l'eau; il faut qu'elle fasse de l'exercice à pied et au grand air. Celles de la campagne en ont assez chez elles; mais il n'en est pas de même dans les grandes villes. Gardez-vous de la faire servir, comme on dit, *au doigt et à l'œil;* il faut, au contraire, qu'elle fasse son lit, sa chambre, à-peu-près tout ce qu'elle ferait chez elle; car l'exercice, autre que celui de la promenade, lui est d'autant plus nécessaire, qu'elle est nourrie plus succulemment chez vous qu'elle ne le serait chez elle.

J'ai vu beaucoup de nourrices, en maison, perdre leur bon lait et ne faire qu'une humeur glaireuse, par la trop bonne chair et le défaut d'exercice à pied.

Maintenant vous concevez parfaite-

ment que le lait d'une nourrice porte le caractère de son tempérament ; que ce lait, au sortir de ses vaisseaux, va s'identifier non-seulement avec les sucs et le sang de votre enfant, mais encore avec sa chair et ses os, puisque c'est lui qui va les accroître et les fortifier ; et que plus la nourrice aura éprouvé de sensations différentes, plus son lait aura subi de modifications : il faut donc craindre d'exciter chez elle, comme chez la femme grosse, les passions qui peuvent devenir funestes à vos enfans, comme la colère, le chagrin et l'amour : toutes ces passions peuvent au moins occasionner des affections nerveuses aux nourrissons.

La colère fouette le sang, remue la bile et les autres humeurs ; elle donne au lait une acrimonie qu'il faut éviter ; le chagrin ralentit les sécrétions, conséquemment l'abondance et la bonne qualité du lait : l'amour trop satisfait épuise le corps, consume une partie des liquides et donne au reste une chaleur qui ne tarde pas à les faire tourner à l'alkales-

cence. La trop grande abstinence peut nuire à de certaines nourrices, comme l'incontinence nuit généralemet à toutes; mais l'amour modéré et modérément satisfait, ne nuit pas à la bonne nourriture; il entretient l'équilibre dans les humeurs de la nourrice, produit la gaîté, et soutient l'union des époux; la femme qui en use de temps à autre, est moins dans le cas de devenir grosse, que celle qui en jouit une fois par hasard après une longue privation.

De la propreté.

La propreté est nécessaire à tous les états et à toutes les époques de la vie; mais plus particulièrement aux nourrices et à leurs nourrissons; parce qu'elle facilite la transpiration insensible qui est un moyen de décharge que la nature emploie pour entretenir l'équilibre entre les sucs nourriciers et les humeurs excrémenticielles: elle favorise la circulation en général, elle entretient l'action des esprits animaux, ou sucs nerveux, et

conséquemment la nutrition de toutes les parties.

M. DE BUFFON nous dit à ce sujet, que la nature indique tellement la propreté pour les nouveaux-nés, que les Sauvages même y sont attentifs.

En Turquie, on est dans l'usage de percer le matelas sur lequel l'enfant est couché ; il y a aussi une ouverture au berceau, et un vase dessous, pour recevoir ce qui s'écoule des excrémens.

En France, nous avons un usage bien opposé et bien mal sain, puisque les grosses matières sont retenues par un lange ; et encore trop heureux les enfans qui ont des nourrices qui mettent ce lange en forme de culotte, pour qu'ils ne soient pas dans la fange depuis la ceinture jusqu'aux pieds ; les urines sont arrêtées et retenues par un oreiller plein de balle d'aveine.

Je voudrais que pour la plus grande salubrité des enfans, on se servît de crin au lieu de balle d'aveine pour remplir l'oreiller qu'on met sous eux, parce que

le crin ne retient pas le sel des urines ; et qu'en plongeant ce coussin dans l'eau, on approprie la toile et le crin ; on le suspend pour l'égoûter, et demi-heure après tout est sec ; il est encore mieux d'en avoir deux. Les personnes à qui j'ai donné ce conseil, s'en sont bien trouvées, car l'enfant a toujours été couché plus sainement ; ce qui n'arrive pas avec le paillasson de balle d'aveine, quoique sec ; l'odeur qu'il répand charge toujours l'atmosphère de la chambre, et plus spécialement celui du berceau quand il est couvert.

Du changement de nourrice.

C'est un malheur que d'être obligé de changer de nourrice ; mais c'est un plus grand malheur que de laisser teter trop long-temps un lait qui a dégénéré (*a*) ;

(*a*) J'appelle un lait dégénéré, celui qui n'est pas encore mauvais, qui n'a point de mauvais goût, mais celui qui a perdu son sucre, qui, par conséquent, est fade. Quand le lait en est là, il ne tarde pas à tourner à l'alkalescence ; c'est alors qu'il est pernicieux.

à plus forte raison celui qui est devenu mauvais, comme cela arrive très-souvent.

Lorsque vous serez dans le cas de changer de nourrice, proportionnez toujours l'âge du lait que vous choisirez, à l'âge de votre enfant; car il est plus fâcheux de donner à un enfant de six mois qui se porte bien, un lait de six jours, qu'il l'est de donner à un enfant de vingt-quatre heures, un lait de six mois, comme cela arrive journellement.

Il est aisé d'en sentir la raison: par un lait nouveau, conséquemment séreux, vous amollissez les os et les fibres de votre enfant, vous ralentissez son accroissement, et spécialement la solidification de ses os: il faut lui donner un lait à-peu-près de son âge.

Si l'enfant est malade, affaibli, exténué, ne craignez pas de lui donner un lait un peu plus jeune que lui, parceque la plus grande sérosité de celui-ci chassera par un léger dévoiement les mauvais effets du précédent; si cela n'arrive pas, il faudra prendre le parti de purger

l'enfant, comme s'il venait de naître; en observant cependant que la dose du purgatif du premier moment pourrait bien être insuffisante pour celui où il se trouve : pour plus grande sûreté, on ne se dirigera que par les conseils du Médecin.

Des supplémens aux tetons.

On a essayé différens moyens de suppléer aux tetons des femmes, lorsqu'elles n'ont pu allaiter : je n'en connais que deux qui méritent l'attention des pères et mères, et celle des Médecins.

Le premier est la chèvre, lorsqu'on peut s'en procurer une qui ait mis bas récemment, parce qu'elle se laisse volontiers teter par l'enfant. Cet animal a une qualité supérieure à la nourrice à gages, c'est qu'elle ne laisse jamais crier impunément son nourrisson, elle le reconnaît et accourt à sa voix; si on lui présente un autre enfant, elle lui refuse sa mamelle.

Cet animal est si difficile à trouver

dans de certains pays, qu'il faut y renoncer ; un autre inconvénient est que le lait est déja trop fort pour un enfant qui vient de naître, lorsqu'il a deux ou trois décades.

Le second moyen, que je préfère à tous les autres, parce qu'il est d'un usage plus facile et plus général, et parce qu'il m'a toujours parfaitement réussi, lorsque j'ai été dans le cas de le conseiller ; est *l'allaitement par le lait de vache, chauffé au bain mari, dans un gobelet, et présenté à l'enfant dans ce gobelet.*

L'heureux succès de cette méthode dépend de la manière de l'exécuter, et aussi de la facilité à se procurer le lait d'une vache qui ait vêlé depuis peu.

Pour se flatter de réussir par cette méthode, il faut une femme extrêmement patiente, qui tienne toujours le lait au bord du gobelet, et le gobelet au bord des lèvres de l'enfant, sans jamais le lui verser dans la bouche, si ce n'est la première goutte, pour l'avertir que sa nourriture est là ; mais il faut qu'elle

le tienne tellement au bord du vase, que l'enfant puisse *le humer* facilement. La succion que l'on décide par ce moyen, est aussi nécessaire à la bonne digestion du lait, que la mastication des alimens l'est pour notre digestion.

J'ai, entr'autres exemples, celui de dix-sept enfans, tant garçons que filles, nourris de cette manière par la même femme, dans trois maisons différentes (*a*); ces enfans n'ont pas donné un quart-d'heure d'inquiétude pendant cet allaitement; les garçons sont généralement de la plus belle venue, et quelques-unes des filles sont déja mères.

Pour se confirmer dans la bonté de cette méthode, il faut voir M.me *Machaut d'Arnouville*, mère tendre, qui se déso-

(*a*) Il ne faut pas prendre un lait de plus de vingt jours, si la vache est nourrie au sec, et y ajouter un huitième d'eau les trois ou quatre premiers jours seulement: si, au contraire, la vache est au verd, on ne mettra pas d'eau dans le lait, et il faudra que ce lait ait un mois. On aura soin, dans ce cas, de donner du son de froment à la vache, chaque fois qu'on la traira.

lait, parce qu'elle n'avait pas de lait à donner à son enfant, et qui ne put se résoudre à suivre l'usage qui subsistait encore dans ce temps-là, c'est-à-dire, à abandonner son enfant à une nourrice étrangère.

Quand je vis qu'elle ne pouvait, sans chagrin, se résoudre à laisser éloigner d'elle son enfant, je proposai le moyen que je viens d'indiquer, et qui nous réussit si parfaitement, que nous ne pensâmes pas à en employer un autre pour les quatre enfans qu'elle eut par la suite.

Cette dame a cédé sa remueuse, pendant l'intervalle de ses couches, à des amies qui se sont aussi bien trouvées qu'elle, de cette méthode; c'est ainsique cette remueuse est parvenue à nourrir douze enfans, de la connaissance de M.me de *Machaut*, qui est bien persuadée que cette méthode vaut beaucoup mieux que la majorité des nourrices à gages.

L'expérience m'a démontré que le lait de *vache* peut, à merveille, suppléer

le lait de femme, pourvu qu'on n'ait pas altéré les sucs gastriques de l'enfant par du lait déja bouilli, et qu'on ait soin de commencer l'usage de cette nourriture par celui du lait chauffé au bain mari, seulement au degré nécessaire pour le faire boire ; car plus il a été chauffé, plus il devient difficile à digérer. Si on a donné une seule fois du lait bouilli, on a mis dans l'estomac de l'enfant un levain d'indigestion qui se perpétuera, si on ne l'évacue pas avant de commencer ce genre de nourriture. Sans cette précaution, il ne faut pas se flatter d'élever tranquillement un enfant par cette méthode; on l'entendra crier jour et nuit, on lui verra rendre des grumeaux de fromage blanc très-durs ; car tout lait bouilli est pernicieux dans les premiers mois.

Les sucs gastriques qu'un enfant apporte en naissant, n'ont point de prise sur un lait bouilli, parce que ce lait est en partie décomposé ; que la portion mucilagineuse, la seule nutritive, a acquis trop de consistance par l'ébulition,

et qu'une autre partie, la butireuse, est au moment d'entrer en alkalescence. Quand on voudra réfléchir, on sentira, que c'est trop s'éloigner de la nature, que de donner du lait bouilli pour remplacer celui de femme, qui est presque aussitôt transmis à l'enfant que formé; et qui ne lui réussit bien, quand il est d'une bonne qualité, que parce qu'il n'est ni chauffé, ni bouilli; car s'il était l'un ou l'autre, il lui ferait autant de mal que celui de vache dans cet état.

Toute femme qui ne pourra pas allaiter; doit prendre le parti de nourrir son enfant avec le lait de *vache* ou de *chèvre*, légèrement chauffé au bain mari; par ce moyen, elle tempérera l'acrimonie des humeurs de son enfant, si elle a pu lui en communiquer, et elle le disposera à un caractère doux et patient; car nous ne pouvons nous dissimuler que la nourrice influe presque autant sur le moral que sur le physique de son nourrisson. De plus, le Gouvernement gagnera par ce moyen au moins un enfant, parce que la

femme qui prend un nourrisson, sacrifie souvent son enfant pour lui; elle le sevre, quelqu'âge qu'il ait, car c'est toujours une des conventions; elle l'empâte d'une bouillie très-épaisse, et susceptible de fermentation, que son enfant digère mal: les obstructions s'emparent du mésentère de cette malheureuse créature. Une dentition pénible survient; l'enfant languit, il devient au moins rachitique, s'il ne meurt pas: voilà le résultat de ce commerce qui prive trop tôt l'enfant du teton.

Si la mère de ce nourrisson allaitait elle-même, ou, si ne le pouvant pas, elle élevait son enfant avec le lait de *vache*, la nourrice cupide ne hasarderait pas son enfant, en le privant du teton dans un âge où le lait bouilli ne peut encore lui convenir, à plus forte raison lorsqu'il est cuit avec une farine qui n'a pas même été mise au four, pour l'empêcher de fermenter. Le Gouvernement ne peut se persuader combien il perd de bras dans une année par cet usage.

L'administration des enfans abandonnés à la patrie, ne perdrait pas autant de ces enfans, si elle adoptait ce moyen de les allaiter. On me répondra que tous les moyens ont été employés. Je sais qu'on en a essayé plusieurs; mais aussi je sais que celui-ci ne l'a pas été de la manière dont je l'indique, et que quand on a donné du lait au biberon, il avait été bouilli. Voilà précisément pourquoi tous les moyens essayés n'ont pas réussi; voilà pourquoi j'ai vu mourir nombre d'enfans qui ne pouvaient digérer le lait bouilli, tandis que les dix-sept élevés, il y a plus de vingt ans, avec le lait tiédi seulement, et dont j'ai parlé plus haut, n'ont jamais été malades.

Nous avons une intéressante observation à faire, pour prouver que souvent on devrait priver du teton certains enfans, pour les élever avec le lait de *vache* ou de *chèvre*. Les femmes, avec leur lait, transmettent à leurs nourrissons les passions, comme les maladies dont elles sont affectées; car les passions se

communiquent à l'AME, comme les maladies au corps. Le lait étend, développe et nourrit les nerfs, comme les muscles; il en forme les esprits, il en facilite le jeu et les mouvemens. S'il est âcre, il décide leur irritation, et par suite la colère; car nous savons tous que l'une conduisant à l'autre, il n'y a souvent qu'un léger degré; si le lait est doux, mucilagineux, il corrige l'âcreté des humeurs: point d'irritation alors, encore moins de colère; si le lait est trop séreux, il rend les enfans faibles et languissans; s'il abonde en spiritueux, il les rend très-vifs, très-actifs, et les dispose à la joie, et par suite à l'amour; en un mot, il ajoute ou corrige la constitution primitive de l'enfant, et le modifie ou en bien ou en mal, suivant sa qualité. Je ne suis pas le seul de cette opinion, c'est généralement celle de tous les physiologistes.

C'est d'après ces faits bien connus, que quelques mères ne devraient pas allaiter, si elles ne veulent pas perpétuer dans leur famille certaines mala-

dies que l'on regarde, avec raison, comme héréditaires, et que l'on peut corriger et guérir en nourrissant l'enfant avec le lait de *vache,* parce qu'on peut donner à ce lait plus ou moins de qualité, et le faire former suivant le besoin et l'occasion. Par exemple, quand ces animaux vivent dans des pâturages trop humides, et que l'on a besoin d'un lait moins séreux, on leur donne du foin le soir en rentrant à l'étable, et le matin avant que de les laisser aller aux champs; on doit aussi, en pareil cas, leur faire manger du son de froment, dans lequel on aura jeté un peu de sel fin, et leur donner souvent de la litière fraîche. Quand, au contraire, ces animaux vivront de fourrage sec, comme pendant l'hiver, où ils ne trouvent rien dans la prairie, on sera obligé de leur donner du son de seigle sans sel.

Tout le monde sait que les gens sanguins ont le sang composé différemment que les pituiteux; la variété des humeurs constitue les différens tempéramens, et

la variété des tempéramens produit les différens effets dans la manière de *voir*, de *sentir*, de *penser*, de *juger* et d'*agir*; ce qui fait qu'il y a presque autant d'avis que d'individus. Nous avons une conviction de cette vérité dans les différens tempéramens qui forment les divers caractères des enfans des mêmes pères et mères. D'où vient cette variété dans les caractères de cinq à six frères du même lit, si ce n'est des diverses nourrices que ces enfans ont eues?

J'ai fait connaître à quoi on expose les enfans en les mettant entre les mains des nourrices étrangères. J'ai établi par des preuves les avantages du lait de chèvre, qui ne convient pas à tous tempéramens, et ceux du lait de *vache* qui réussit à tous, quand il est bien administré; c'est aux médecins à choisir, et aux parens à se décider. Je certifie que ces laits administrés avec les soins et précautions que j'ai detaillés, sont une nourriture précieuse, qui influe sur le moral comme sur le physique des enfans; car

il nous est manifestement prouvé, qu'une nourrice qui a de grandes passions, les transmet à ses nourrissons.

Je ne doute pas que l'on parvienne un jour à perfectionner l'espèce humaine au physique et au moral, si on veut s'appliquer à corriger et détruire les mauvais levains dès l'origine par l'*allaitement;* c'est peut-être par ce moyen que DESCARTES se proposait de rendre les hommes meilleurs et plus spirituels par la médecine. Si, par exemple, on nourrit l'enfant d'une femme colère avec un lait de vache un peu séreux, on amortira chez lui ce feu, cette acrimonie qui produit la grande irritabilité qui le dispose à ce vice; si au contraire sa mère l'allaite, ou que dans le choix, on tombe sur une nourrice qui ait le même défaut, loin de corriger, de modifier ce tempérament, on ne fera que fortifier et accroître ses premières dispositions; on en fera un individu qui ne pourra jamais supporter la moindre contrariété.

Si on fait allaiter par une *chèvre* l'en-

fant d'une femme molle, lente et mélancolique, on affaiblira en lui cette tendance, cette disposition première que lui a donné sa mère; sur-tout si on a soin de faire manger à cet animal du fourrage de bonne qualité, des herbes légèrement aromates, comme le *serpolet*, le *lierre terrestre*, et si on lui donne un peu de son de froment aiguisé d'une pincée de sel fin; on portera par ces petits moyens (répétés plus ou moins souvent, et suivant les saisons), dans le sang de l'enfant un lait chargé de spiritueux, qui lui donnera des dispositions à la gaîté.

Quand un enfant est né d'une mère qui porte un levain dartreux, qu'elle peut avoir reçu de ses parens, comme de sa nourrice; croyez-vous qu'en le faisant allaiter par une femme, vous éteindrez cette humeur? *Non*, parce que le le lait d'une femme, d'une femme de campagne même, quelque saine qu'elle vous paraisse, ne peut porter le même balsamique, le même mucilagineux que sa *vache*; et qu'elle a elle-même ses

humeurs, et peut-être aussi une dartre.

Si l'enfant est né d'une mère dominée par quelque passion, croyez-vous, en prenant une nourrice étrangère, corriger ce vice, ce défaut; croyez-vous trouver une nourrice sans passions? Vous vous trompez; car les humains sont ainsi constitués, qu'ils en ont tous, plus ou moins: chez les uns, elles sont plus douces, plus tranquilles que chez d'autres; mais nous en avons tous.

Il n'y a donc pour amortir, adoucir, et détruire, *si cela se peut*, les passions comme les maladies héréditaires chez les enfans, que de les nourrir avec le lait de *vache* ou de *chèvre*; et après deux ou trois générations élevées avec un lait doux et balsamique, vous verrez disparaître ces générations dartreuses, qui bientôt dégénéreront en *lèpre*, si on n'y prend pas garde; et les femmes parviendront à procréer des hommes parfaits au physique et au moral, et sains de corps et d'esprit.

Du Biberon.

Voici une méthode qui se rapproche de celle du gobelet ; mais que je ne peux approuver de même, pour les raisons ci-après.

Avec le biberon, on verse le lait au milieu de la bouche, et trop rapidement ; conséquemment le lait n'est pas préparé à une aussi bonne digestion par les sucs salivaires. Les enfans allaités de cette manière sont sujets aux coliques occasionnées par les grumeaux laiteux, mal digérés, et s'élèvent bien difficilement quand on y réussit (*a*).

Plusieurs personnes mettent dans le

(*a*) Les coliques des enfans pendant l'allaitement, sont souvent occasionnées par des vents et souvent aussi par des aigres que le lait produit lorsqu'il se digère difficilement. Les nourrices un peu expérimentées les distinguent facilement : un peu d'eau de camomille romaine miellée, suffit ordinairement pour ce genre de coliques ; l'eau de fleurs-d'orange avec le miel, est également bonne.

Celles occasionnées par des vents, exigent que l'on donne moins souvent et moins abondamment la nourri-

bec du biberon un petit morceau d'éponge, enveloppé d'un linge, et forcent par ce moyen la succion de l'enfant ; mais elles ne savent pas que cette éponge et ce linge aident à la décomposition du lait, et que, pour qu'il ne s'aigrisse pas, il faut le changer chaque fois qu'on donne du lait à l'enfant ; ce qu'on est bien éloigné de faire, car souvent on ne le change pas même tous les jours.

D'autres mettent plusieurs brins de paille dans le biberon, pour imiter,

---

ture ordinaire, pour laisser à l'estomac le temps de mieux faire ses fonctions.

Les coliques occasionnées par les aigres ou acides, exigent l'administration d'un alkali. Le meilleur que j'ai trouvé est le savon médicinal, à la dose de quelques grains, suivant l'âge ; ce remède porte avec lui le destructeur des acides, bien mieux que les yeux d'écrevisse, ou la magnésie, que l'on est obligé de donner à des doses plus fortes que le savon, et qui ont l'inconvénient de durcir les matières fécales, et d'en rendre l'évacuation plus lente et plus difficile ; tandis que le savon la provoque en même temps qu'il détruit l'acide. La dose se proportionne à la quantité de nourriture que l'enfant consomme.

disent-elles, les jets de la mamelle, et empêcher que le lait ne coule trop vîte dans la bouche de l'enfant.

Enfin, il y en a quelques-unes qui coëffent le bec du biberon avec un mamelon chamoisé, d'une tetine de vache.

Tous ces moyens étant plus compliqués que le gobelet, sont plus sujets à inconvéniens, et ne le valent pas; le seul soin de la méthode du gobelet, est de le laver à l'eau chaude chaque fois, et de ne jamais trop faire chauffer le lait, ni de le réchauffer, ce que l'économie suggère.

Il faut une extrême patience pour suivre la volonté de l'enfant qui boit, tantôt plus, tantôt moins consécutivement; mais quand l'enfant emploierait une demi-heure à cette succion, il ne faudrait pas réchauffer le lait; la chaleur de la main, ou plusieurs doubles de linge doivent l'entretenir chaud, et si l'enfant ne consomme pas tout ce qui a été chauffé une fois, il faut en faire le sacrifice et le jeter.

Il est moins fâcheux que l'enfant achève

de sucer son lait froid, qu'il ne l'est de le réchauffer ; car plus le lait est chauffé fortement et longuement, même dans le premier moment, plus les parties dont il est composé tendent à la décomposition et perdent la qualité essentielle à la bonne nourriture ; à plus forte raison si on le chauffe plusieurs fois : c'est une des raisons qui fait que le peuple ne peut pas, à *Paris*, réussir à allaiter ses enfans de cette manière ; il est obligé, pour garder le lait du matin au soir, de le faire bouillir ; on le réchauffe pour le donner à l'enfant, dont les sucs gastriques sont ordinairement trop faibles, dans le commencement de sa vie, pour digérer du lait cuit.

Si on a soin de régler l'enfant, et de ne pas lui donner à boire avant le temps marqué par la nature, qui est le besoin, qui n'existe pas avant trois heures, et qui cependant quelquefois est plus tardif ou plus prompt, suivant la qualité du lait, il ne sera jamais long-temps à cette opération ; mais il faut bien se garder de

le verser dans la bouche, comme il est aussi bien essentiel de ne pas lui en donner chaque fois qu'il criera.

Comment on doit graduer la nourriture.

Après quelques mois, cette nourriture ne suffit plus à votre enfant, quoique vous en ayez augmenté la dose graduellement ; il faut donc penser à en augmenter la qualité, la consistance, ce à quoi vous parviendrez par le moyen suivant.

Faites une farine avec de la mie de pain séchée, puis battue dans un mortier de marbre, avec un pilon de bois, et passée au tamis de soie le plus fin. Cette farine est préférable à toute autre, même à celle qui a été mise au four, parce qu'elle n'est plus susceptible de fermentation, qu'elle n'occasionne pas de flatuosité pendant la digestion ; qu'elle est plus facile à cuire, et qu'elle ne peut produire la maladie si commune chez ceux qui ont été nourris avec la bouillie faite avec la farine ordinaire : cette

maladie est celle que nous appelons le carreau (*a*).

Il faut dans les premiers temps la faire à l'eau, et y ajouter quelques grains de sel, la laisser épaissir comme une colle, pour la délayer, pendant qu'elle est encore bouillante, avec du lait tiède, et n'en préparer chaque fois que ce que votre enfant peut en consommer, parce qu'on peut, sans inconvénient, la réchauffer tant qu'il n'y a pas de lait.

Pendant la première huitaine vous ne la donnerez pas plus épaisse que de la crême, et par suite vous la tiendrez de plus en plus épaisse, suivant le besoin de votre enfant : vous finirez par la faire toute au lait, parce que plus votre enfant sera fort et avancé en âge, plus il aura de facilité à digérer le lait bouilli.

(*a*) Le carreau est un engorgement des glandes du mésentère, occasionné par les fermentations acides du lait et des bouillies, et qui ne peut se guérir, quand il est guérisable, que par des alkalis et quelquefois des fondans, pour l'administration desquels il faut un médecin intelligent.

Cette bouillie a quelquefois l'inconvénient de constiper certains tempéramens d'enfans; on y remédie en ajoutant à la farine de froment, un quart de fécule de pomme-de-terre, plus ou moins; alors il faut avoir soin de la faire cuire plus long-temps.

Lorsque cette bouillie ne pourra plus suffire à votre enfant, vous lui ferez de la soupe au lait, tant que le lait lui réussira bien; après quoi vous y substituerez la panade, avec très-peu de beurre, et ensuite de la soupe au bouillon gras, de la semoule et du vermicèle; vous le passerez successivement et par degrés à des nourritures qui feront un sevrage facile, suivant les temps et les circonstances.

Les moyens que je vous indique sont préférables aux nourrices à gages; les mères qui seront assez malheureuses pour ne pouvoir allaiter leurs enfans, feront bien de prendre la peine et les soins de les élever par cette méthode; elles jouiront de la satisfaction de les voir croî-

tre et se développer ; elles recueilleront les premières caresses de ces intéressantes créatures, pour qui l'œil et le cœur d'une mère tendre sont tout : elles auront en outre la satisfaisante certitude de n'avoir pas détérioré la constitution de leurs enfans, ce dont on n'est jamais sûr avec une nourrice étrangère.

CHAPITRE V.

De la Dentition.

La dentition est une opération naturelle qui arrive souvent plus tôt, souvent plus tard, suivant les individus ; elle marche le plus ordinairement dans l'ordre suivant : 1.° les incisives, 2.° les canines, 3.° les petites molaires. Quelquefois cet ordre, le plus naturel est interverti de manière que les premières molaires sortent avant les canines.

Il est rare que cette irrégularité ne soit pas accompagnée de très-grands ac-

cidens, tandis que la marche ordinaire n'a pas toujours les mêmes inconvéniens.

Quand je vous décrirais les causes de ces accidens, je ne pourrais vous donner les moyens de les éviter, car il n'y en a pas ; il me paraît plus raisonnable de vous indiquer le soulagement que vous pouvez y apporter, et les soins que vous devez donner à vos enfans pendant cette crise ; il faut avoir une attention particulière à ce que le ventre soit libre : un peu de diarrhée que la nature produit ordinairement, est un grand moyen pour les préserver des convulsions si funestes à cet âge.

Lorsque la dentition est douloureuse, accompagnée de fièvre et de constipation, le petit-lait, l'eau miellée, les lavemens, la cessation des bains froids, auxquels il faut au contraire substituer quelquefois les bains tièdes, sont d'une grande ressource : quelques cuillerées d'une potion anti-spasmadique sont souvent d'une nécessité indispensable ; mais il faut, pour en faire usage

avec discernement, consulter le médecin, quand ce ne serait que pour connaître le moment de cet usage ; car il y en a qu'il serait bien dangereux de donner quand l'estomac est chargé de nourriture.

Si la dentition est longue et fâcheuse, ne mettez jamais votre enfant sur ses pieds ; tenez-le couché le plus que vous le pourrez, même en le promenant et le portant au grand air ; qu'il ne soit pas debout entre vos bras, parce que, pendant ce temps, la colonne de l'épine est faible : portez-le couché sur quelque chose de ferme, comme sur un petit matelas de crin, de sa longueur, soutenu par un plan d'osier à claire-voie, pour le rendre plus facile à porter : ce serait bien ici le cas de la barcelonnette, et d'un petit chariot pour le promener doucement au grand air.

Cette irritation, non-seulement diminue la quantité des sucs nutritifs, mais elle en altère le reste, et concourt par-là à suspendre la solidification des os, dans

un temps où elle est très-nécessaire ; conséquemment les jambes faiblissent comme les autres parties de l'individu, et ne sont plus en état de supporter le poids du corps.

C'est toujours de cet état de faiblesse que naît la petitesse de l'individu et de la noueure, si on l'a souvent tenu debout pendant la durée de cette crise. On sent parfaitement que le poids du corps sur les extrémités inférieures, l'action musculaire qu'exige le déplacement de la masse totale de l'individu, peuvent faire ce que la mollesse des os ne pourrait peut-être pas opérer seule.

Rien donc de plus essentiel pour des enfans qui éprouvent un affaiblissement manifeste dans la dentition, que d'attendre que cet affaiblissement soit dissipé pour les faire tenir debout, quoiqu'ils aient déja marché pendant plusieurs mois; le repos et la situation horizontale sont non-seulement ce qui leur convient le mieux, mais ils sont d'une nécessité absolue dans cette fâcheuse circonstance.

La nature toujours prévoyante semble avoir voulu nous avertir du danger de tenir debout un enfant dont la dentition est orageuse, par la faiblesse où le jettent les douleurs de cette dentition. L'érétisme nerveux qui existe alors occasionne une dépravation dans les digestions de ces malheureuses petites créatures, augmente le dévoiement qui entraîne les sucs nourriciers, épuise ces enfans et les conduit au tombeau, si on n'y remédie à temps.

Quand le dévoiement est considérable et qu'il dure long-temps; que l'enfant est faible, abattu, dégoûté, et qu'il a peu de chaleur : en un mot, quand il est languissant, relevez ses forces par un peu de sirop *anti-scorbutique*, qu'il faut donner à la dose d'une cuillerée à café, chaque fois dans le triple d'eau (*a*); on peut le donner à jeun, ou sitôt après le repas, puisque c'est un digestif; mais il y

(*a*) On sent qu'il y a des enfans à qui une dose par jour peut et doit suffire, tandis qu'à quelques autres il en faudra deux.

a des individus chez qui il agace la membrane de l'estomac lorsqu'on le donne à jeun ; conséquemment il est plus sage de le donner à la fin d'une digestion, c'est-à-dire, une heure au moins avant le second repas.

Lorsque les accidens de cette fâcheuse et terrible dentition seront passés, et que les dents seront visibles, outre l'usage du sirop *anti-scorbutique*, il faudra fortifier l'enfant par les bains froids, dont on reprendra l'usage par degrés ; c'est-à-dire, qu'il faut que l'eau soit chauffée à quelques degrés de plus qu'on ne doit l'employer, puis la laisser refroidir jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que tiède, mettre alors l'enfant dans le bain jusqu'au cou, et attendre, pour le retirer, que l'eau soit assez froide pour commencer à l'incommoder ; on l'essuiera avec du linge bien sec, qui aura été chauffé si l'on veut, mais que l'on aura laissé refroidir, car le linge appliqué chaud est pernicieux.

Lorsque votre enfant aura contracté

l'habitude de ce bain, vous parviendrez à lui faire prendre celle d'entrer dans l'eau froide, pourvu qu'elle soit depuis plusieurs jours dans la baignoire, ou qu'elle ait été chauffée la veille de s'en servir, car il ne faut pas d'eau crue; et quand nous disons *de l'eau froide*, nous entendons parler de l'eau qui est à la température de la chambre. Une précaution à prendre pour que l'enfant ne soit pas saisi par la fraîcheur de l'eau, est de le déshabiller lentement, de le laisser quelques minutes à l'air de la chambre, et de choisir le moment où il n'est pas en transpiration.

Un enfant élevé de cette manière, pourra un jour tomber dans un bassin, dans une rivière, sans être incommodé de la fraîcheur de l'eau, et sera bien moins sensible aux intempéries de l'air, que tout autre; il pourra un jour poursuivre les ennemis à la nage, quoique couvert de sueur. Les Romains ne durent leur grande vigueur qu'à cette habitude des bains froids.

Lorsque votre enfant se porte bien, et que la bonne ou la nourrice le porte sur son bras, ayez grand soin de lui faire changer de bras ; car si elle le porte toujours du même côté, votre enfant aura l'un plus faible que l'autre, il se penchera plus d'un côté que de l'autre ; cette habitude pourrait, par la suite, produire un vice dans la colonne de l'épine et dans les genoux : c'est souvent delà que proviennent les genoux cagneux, comme aussi de faire marcher les enfans trop tôt.

La méthode de faire marcher les enfans par les lisières est mauvaise, en ce que les enfans se sentant soutenus, laissent aller leur corps et leur tête en avant ; cette position déprime la partie antérieure de la poitrine, s'oppose au développement des côtes et des poumons, empêche la colonne de l'épine d'être droite, et que l'enfant ne porte bien sa tête : il vaut mieux que l'enfant marche plus tard, et qu'il apprenne à marcher de lui-même ; et pour qu'il y parvienne sans un danger imminent, il faut lui garnir la tête d'un

bourrelet très-saillant par devant, pour préserver son nez en cas de chûte.

CHAPITRE VI.

Du sevrage des enfans.

Il ne peut, et conséquemment il ne doit y avoir aucun terme fixe pour sevrer les enfans : *tels* peuvent l'être à sept ou huit mois, tandis que *tels* autres ne peuvent l'être qu'à quatorze ou quinze ; en conséquence, il faudra suivre les circonstances qui se présenteront.

Un enfant né fort, et qui a teté du bon lait pendant sept à huit mois, peut être sevré, s'il mange ; mais s'il ne mange rien, ne le sevrez pas sans une nécessité absolue ; et lorsque vous y serez forcée, mettez-le à l'usage de la bouillie, que je vous ai indiqué.

Je ne regarde pas le gros embonpoint, comme de la force ; j'aime mieux un enfant bien *musculé*, vif et actif, que ces

gros et gras décolorés, qui à douze ou quinze mois ressemblent à des automates.

Tant que la mère a beaucoup de lait, elle ne doit pas sevrer, car le sevrage peut avoir pour elle beaucoup d'inconvéniens et la rendre malade ; son lait l'incommodera, comme si elle venait d'accoucher ; elle sera obligée de prendre, pendant quelques jours, tous les soins, moyens et remèdes propres à détourner son lait, et qu'elle eût pris peu de temps après être accouchée, si elle n'eût pas entrepris l'allaitement ; ces remèdes lui seront d'autant plus nécessaires, qu'il faut faire perdre à la nature l'habitude de porter le lait aux mamelles.

Si au contraire une mère a eu peu de lait dès le commencement de l'allaitement, et qu'elle ait été bien conseillée, elle a dû prendre la précaution de sevrer de nuit, son enfant, et celle de le faire manger dès le sixième mois ; elle aura par cette précaution ménagé son lait, elle se trouvera plus en état de prolonger l'usage du teton ; et elle aura conservé

ses forces et sa santé : si elle n'a pas pris cette précaution, elle courra le risque de ne pas pouvoir allaiter les autres, parce qu'elle se sera épuisée.

La mère qui a allaité son enfant, doit elle-même le sevrer, et ne pas le confier à ces femmes, qui dans les grandes villes font une spéculation du sevrage (*a*);

(*a*) JEAN-JACQUES ROUSSEAU nous dit : « Les hommes ne sont pas faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver; plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent; les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'*ame*, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux : l'homme est, de tous les animaux, celui qui peut le moins vivre en troupeau; des hommes entassés comme des moutons périraient tous en très-peu de temps; l'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

Les villes sont les gouffres de l'espèce humaine; au bout de quelques générations, les races *dégénèrent* et *périssent*, il faut les renouveller, et c'est toujours la campagne qui fournit ce renouvellement.

Envoyez donc vos enfans se renouveller eux-mêmes, pour ainsi dire, et reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans l'air mal-sain des lieux trop peuplés.

Les femmes grosses qui sont à la campagne se hâtent de revenir accoucher à la ville; elles devraient faire

ces femmes ont une routine qu'elles emploient pour tous les enfans indistinctement ; elles les assujettissent tous à la même nourriture, les astreignent au même exercice et au même repos. Elles sont naturellement intéressées, conséquemment ce qui est à meilleur marché convient le mieux à leurs enfans ; elles ne font pas de distinction de ceux qui sortent de chez la nourrice avec le principe d'une maladie, ou avec des obstructions au mésentère, qui demandent un régime particulier.

Puisque vous avez été assez bonne mère pour allaiter votre enfant, soyez-la encore pour le sevrer.

---

tout le contraire, celles sur-tout qui veulent nourrir ; elles auraient moins à regretter qu'elles ne pensent : et dans un séjour plus naturel à l'espèce, les plaisirs attachés aux devoirs de la nature, leur ôteraient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas. »

CHAPITRE VII.

De la vaccination ou préservatif de la petite-vérole.

La vaccine est une de ces précieuses découvertes dont la nature gratifie l'espèce humaine de temps à autre, mais toujours à des termes trop éloignés ; il faut des siècles pour produire une grande découverte.

L'esprit original d'observation n'est pas si commun qu'on le pense, c'est un don de la nature. La généralité des hommes observe quand elle a une donnée sur le sujet de l'observation ; mais celui qui arrête le premier ses idées sur un objet et qui l'observe assez, pour en tirer, par ses méditations, un parti très-avantageux à l'humanité, est un homme heureusement né, et bien digne de tous les éloges qu'on peut lui donner ; c'est un homme

précieux à toutes les nations, et que les Grecs eussent déifié.

Mesdames, c'était au moment du sevrage, ou après la dentition, qu'il fallait faire inoculer vos enfans. Aujourd'hui que vous êtes assez heureuses pour vivre dans un siècle encore plus éclairé que les précédens, et où les Médecins concourent et contribuent de tout leur pouvoir à étouffer ce grand fléau de l'humanité, ce monstre, (la *petite-vérole*) par un moyen aussi simple que facile dans son exécution; n'attendez pas même le sevrage pour faire vacciner vos enfans. Le service que vous leur rendrez par là, surpassera de beaucoup celui qu'on a rendu à la dernière génération, en lui inoculant la petite-vérole; puisque la vaccine n'est pas une contagion, tandis que la petite-vérole inoculée en est encore une.

Ne faites pas vacciner pendant la dentition, crainte que les crises douloureuses de cette opération n'arrêtent la marche de la vaccine; ne le faites pas non plus pendant que l'enfant jette sa gourme;

c'est encore une opération, une crise de la nature, qui tend à la dépuration des sucs nourriciers, et que bien loin d'interrompre, il faut favoriser ; mais sitôt que la dessication en sera faite, purgez votre enfant, après quoi vous le ferez vacciner.

Je laisse à d'autres à faire l'éloge de cette précieuse découverte : ce que je peux certifier, c'est que ce service équivaudra tous ceux que vous aurez rendus jusqu'à ce jour à vos enfans ; vous en recueillerez le fruit, car il vous en assurera la jouissance avec la perfection physique dans laquelle la nature vous a donné ces précieuses créatures. Vous leur devez ce présent ; vous en devez l'exemple à la société ; et vous vous devez à vous-même cette sécurité, sans laquelle vous serez dans des perplexités continuelles.

CHAPITRE VIII.

De l'exercice au grand air.

Les enfans des deux sexes doivent prendre le grand air tous les jours, s'il est possible : il faut les laisser jouer presque toute la journée, depuis deux ans jusqu'à quatre ou cinq.

S'ils sont faibles à cet âge, n'oubliez pas les bains froids et le sirop anti-scorbutique ; ne croyez pas qu'il faille avoir le scorbut pour en faire usage, c'est un bien faible moyen alors. Ce remède est fortifiant, il facilite les digestions, en augmentant ou en donnant plus d'activité aux sucs gastriques ; il donne du ton à la fibre vasculaire, accélère conséquemment la circulation ; l'activité et le mouvement qu'il procure à l'enfant produisent efficacement la dépuration des humeurs de cet âge, qui abondent en humidité ; car c'est ordinai-

rement de la surabondance d'eau dans les sucs nutritifs, que provient la faiblesse de cet âge, lorsqu'il n'y a ni engorgement ni gourme rentrée.

Il faut laisser jouer vos enfans au froid et au chaud, par la sécheresse et l'humidité, pourvu qu'ils soient à l'abri de la pluie, afin qu'ils s'habituent à braver les intempéries des saisons : s'ils ont été dès les premiers jours de leur naissance lavés à l'eau salée, et s'ils ont l'usage des bains froids, les vicissitudes du froid et du chaud, du chaud et du froid, ne feront pas de grandes impressions sur leur constitution.

C'est à cet âge qu'il faut laisser faire beaucoup d'exercice aux enfans, et les laisser jouir d'une grande liberté dans ce moment; ceux qui ne jouissent pas d'une liberté complète, se livrent peu à l'exercice, deviennent tristes, digèrent mal : alors leur tempérament s'altère, ils perdent leurs forces plutôt que d'en acquérir; ils deviennent mal-sains, et la durée de leur vie en est bientôt abrégée.

On peut d'autant plus volontiers laisser jouer long-temps les enfans de cet âge, qu'ils ne peuvent pas abuser de la liberté qu'on leur laissera, et qu'ils ont peu de choses à apprendre alors; qu'enfin c'est le moment de décider leur constitution et leur adresse : il faut leur laisser faire tous les exercices qui secouent modérément la machine, parce que le mouvement que la nature leur suggère est très-salutaire.

Lorsque les enfans, pendant leurs jeux, sont à l'aise, et n'éprouvent aucune contrainte, ils s'abandonnent à tout ce que leur petite imagination leur suggère; conséquemment, c'est pendant ce temps qu'un père ou un instituteur, attentif observateur, tout en ayant l'air de participer à ces jeux, peut et doit étudier l'inclination dominante de ses enfans, et réfléchir au moyen de la corriger, si elle est vicieuse. C'est à cet âge qu'il vous sera facile de connaître les dispositions naturelles de vos enfans; leur ame n'est pas encore formée à la dissimula-

tion. Commencez donc de bonne heure à les observer, et cela dans le temps où ils sont le plus abandonnés aux jeux ; car c'est toujours là que les inclinations et les passions dominantes se manifestent ; c'est-là où vous connaîtrez les caractères *violens* ou *modérés*, *hardis* ou *timides*, *tendres* ou *cruels* (*a*).

(*a*) Il y a des jeux qu'il serait prudent, je pense, d'empêcher ; voici le fait qui me donne cette idée.

J'ai été mandé une nuit chez un homme qui crut que son fils unique, âgé de cinq ans, allait mourir de frayeur ; cet enfant couchait dans la chambre de son père, qu'il éveilla par ses cris ; le père courut au lit de son enfant, qu'il trouva tremblant de frayeur, parce qu'on voulait l'arrêter pour le pendre, *disait-il*.

Ce père consola son enfant, l'emporta dans son lit, causa beaucoup avec lui pour le rassurer ; mais le tremblement ne cessa qu'une heure et demie après, l'enfant devint alors assez calme pour se rendormir.

Il n'y avait pas une demi-heure qu'il dormait, lorsqu'il s'éveilla pour la seconde fois, en criant : *les voilà! mon Dieu, sauvez-moi*. La frayeur fut si grande cette fois, que l'enfant en perdit la voix, et ne put répondre à son père, comme il l'avait fait la première fois.

Cet homme qui demeurait à deux pas de moi, me fit prier de venir à son secours ; je trouvai l'enfant dans un état spasmodique, une palpitation et un étouffe-

Pères et mères, maîtres ou bonnes, qui que vous soyez, qui surveillez ces jeux, ne troublez jamais cette joie, à moins d'un fait grave; car la gaîté est un spécifique général à l'enfance, parce qu'elle favorise la circulation et les sécrétions; et qu'à elle seule, elle peut déboucher, désobstruer des glandes, des vaisseaux qui auraient un principe d'engorgement.

La joie est aussi nécessaire aux enfans que le manger et le dormir; persuadez-

---

ment inquiétant; un tremblement général s'était emparé de lui, quoique son père le tînt dans ses bras, et ne discontinuât pas de lui parler.

J'envoyai chercher une potion anti-spasmodique, je lui fis préparer un bain chaud. Le jour vint, et lorsque cet enfant fut revenu de cette crise, que nous pûmes le faire parler, nous apprîmes de lui, que la veille il avait joué au voleur avec des camarades, dont les uns étaient les voleurs, et d'autres les archers ou gendarmes; et qu'enfin ce jeu était la cause de la peur panique qui eût infailliblement coûté la vie à cet enfant, s'il eût été couché seul dans une chambre isolée, comme cela arrive quelquefois. Je crois même qu'il y a de l'immoralité à laisser des enfans s'amuser à pareils jeux.

vous bien qu'un enfant qui ne joue et ne rit pas avec les autres enfans, est gravement malade, et que vous aurez bien de la peine à l'élever.

CHAPITRE IX.

De la nécessité de régler les évacuations excrémentitielles.

La physiologie nous apprend que quand les alimens à demi-digérés sont sortis de l'estomac, et que la pâte alimentaire est parvenue à l'intestin nommé *duodénum*, elle y reçoit une plus grande élaboration ; et que la bile qui coule dans ce canal, sépare les parties nutritives des excrémentitielles; que le mouvement péristaltique du reste des intestins, les chasse le long du tube intestinal, et les font sortir par l'*anus*, qui termine le *rectum*, ou gros *boyau*.

La régularité de cette fonction est

d'une grande conséquence pour la santé et l'accroissement des enfans; c'est d'elle que dépend en partie la distribution régulière des sucs nutritifs : conséquemment, il est essentiel de s'en occuper dès l'enfance.

Heureusement que dans les premières années, la nature seule pourvoit à cette fonction, et très-souvent elle l'entretient dans un âge plus avancé; mais chez quelques individus, elle est en défaut : alors il est nécessaire d'en connaître la cause pour y remédier.

Nous savons qu'à un certain âge, la pureté et la netteté de nos idées tiennent à la facilité avec laquelle cette fonction animale s'opère, et qu'alors elle influe plus sur le moral que sur le physique.

Si dans l'enfance, la constipation empêche la régularité dans la distribution des sucs nourriciers, dans l'âge viril elle influe sur la distribution du fluide nerveux; delà, la tête lourde et pesante, l'inaptitude au travail, sans sa-

voir pourquoi, sans pouvoir s'en rendre compte ; delà, l'incohérence dans les idées, la vacillation dans les projets, dans l'exécution même de ces projets : delà, ces migraines indomptables.

Celui qui est sujet à cette incommodité, est rarement d'une humeur égale ; il n'est pas toujours disposé de la même manière, ni au physique, ni au moral. Cet inconvénient a lieu chez les enfans même, ce qui leur donne souvent du dégoût pour une chose qu'ils aimaient la veille, et qu'ils aimeront encoreune autre fois.

Montagne s'explique très-plaisamment sur cette fonction, et prouve que l'on peut assujettir la nature humaine à une évacuation périodique de vingt-quatre en vingt-quatre heures.

Locke, qui est aussi de cet avis, s'étend beaucoup sur les moyens d'y parvenir. Il dit, *liv. Ier de l'Education des Enfans, pag. 42 et suivantes,* « que s'étant mis dans l'esprit qu'on pouvait se faire une habitude d'aller à la selle

chaque jour, il avait imaginé que l'heure la plus favorable pour cette évacuation, était celle du déjeûner. En conséquence, il veut, dis-je, qu'on se présente, et qu'on fasse tout ce qui dépend de soi pour vider son ventre : il assure qu'il n'a jamais connu personne qui, ayant constamment fait des efforts pendant quelques mois, ne soit venu à bout, par ce moyen, de se rendre le ventre libre, chaque jour après son déjeûner. »

Il est d'avis qu'on fasse contracter cette habitude à l'enfant, immédiatement après son déjeûner, en le mettant sur la chaise percée, et l'y retenant, et l'empêchant de jouer, jusqu'à ce qu'il ait opéré.

J'ai accouché deux femmes qui ont habitué leurs enfans, dès l'âge de six mois, à faire leurs besoins dans un vase. Ces mères avaient observé l'intervalle que la nature mettait entre les évacuations de leurs enfans ; et quand elles jugeaient le moment à-peu-près favorable,

elles mettaient leurs enfans sur le vase, et avec de la patience, elles sont parvenues à régler cette évacuation chez des enfans à la mamelle, et à les habituer à n'opérer cette fonction que dans un vase ; en sorte que ces enfans, qui dans ce moment font des dents, n'ont pas gâté un lange depuis cinq à six mois.

CHAPITRE X.

Du Sommeil.

Je ne vous ai pas encore entretenu du sommeil, si nécessaire aux enfans des deux sexes en bas âge.

Je ne connais personne assez inhumaine, pour vouloir en régler la durée avant l'âge de cinq à six ans, car c'est un des grands moyens que la nature emploie pendant l'enfance, pour la distribution régulière des sucs nutritifs. Conséquemment, c'est une de ses grandes sources de

développement et d'accroissement de la créature : ainsi pendant les six premiers mois, un enfant doit dormir à-peu-près douze heures sur vingt-quatre, s'il se porte bien ; et d'années en années la nature en diminue la dose.

Par le sommeil, la nature produit deux effets bien essentiels à l'économie animale ; le premier est la réparation des sucs nourriciers, dont une partie a été perdue, évaporée par la transpiration insensible, à plus forte raison par l'exercice, lorsque l'enfant a commencé à en faire : le besoin de dormir est d'autant plus grand, d'autant plus impérieux, que l'enfant a fait plus d'exercice.

Le deuxième effet du sommeil est l'addition proportionnelle de nouveaux sucs nourriciers, relatifs à chaque partie ; ce qui nous est prouvé par leur développement et accroissement continuels, et par la différence de la grandeur de l'individu, qui est toujours plus considérable au moment du lever qu'à celui du coucher.

L'auteur de la nature a tellement

destiné le sommeil à l'entretien et à la réparation des êtres animés, qu'il l'a rangé dans la classe des fonctions involontaires ; certainement nous ne violons jamais impunément cette loi, et on ne s'habitue pas à la perte du sommeil.

Pendant la durée de l'enfance, la nature est entièrement occupée à l'accroissement et développement de la machine animale, pour l'établir sur des fondemens solides : elle n'a que trois moyens pour cela, aussi en fait-elle un grand usage.

1.° *Addition de nouveaux sucs nourriciers, ou pour bien dire, déroulement et extension des vaisseaux et fibres de tous genres.*

2.° *Exercice pour élaborer, assimiler, animaliser, en un mot, ces sucs nourriciers.*

3.° *Le sommeil pour les bien distribuer et leur laisser prendre de la consistance.*

Tous les animaux passent leur vie entre le sommeil et la veille ; pendant

le sommeil, nos sens sont inutiles; notre AME, cette substance spirituelle, participe ordinairement au calme que nous éprouvons pendant ce temps.

Le cœur placé dans la poitrine est le principal, et le premier agent de notre vie; c'est lui qui entretient nos fonctions vitales par son mouvement; et c'est le sang qui entretient son mouvement en provoquant son irritabilité : tous nos sens vivent par lui pendant le sommeil; et le réveil, nous en restituant la jouissance, nous rend aussi les facultés de notre AME, et nous procure peine ou plaisir.

Le cœur et ses dépendances agissent sans interruption depuis le moment de la fécondation jusqu'au dernier moment de notre vie; il est conséquemment d'une nécessité absolue à notre existence; sans lui nous n'aurions pu nous développer, ni croître, quoique dans le sein de notre mère; car avant que d'être produit dans ce monde, nous dormions.

L'état primitif de l'enfant dans le sein

de la femme, est un sommeil qui le conduit à la vie ; c'est ce sommeil qui facilite son développement, et c'est pour faciliter ce développement, qu'il est nécessaire que la femme grosse dorme plus au commencement de la gestation qu'en tout autre temps, spécialement si elle prend un exercice actif pendant le jour ; car les femmes qui font peu d'exercice, doivent dormir moins.

Nous cherchons souvent à abréger notre sommeil, que nous regardons comme un temps perdu et dérobé à nos affaires utiles ou agréables ; mais sans ce ce sommeil, nous serions hors d'état d'y vaquer, et nous devrions, au contraire, chercher à le prolonger, si notre AME y gagnoit autant que notre corps : mais souvent, plus le corps bénéficie pendant le sommeil, plus l'AME perd de son activité et de ses facultés, spécialement quand il est porté à l'excès.

Nous sommes constitués de manière à ne pouvoir pas dormir autant que le voudraient certains individus ; le sommeil,

quoique réparateur de nos forces perdues, ne nous les rendrait cependant pas, si la nature de notre mécanisme ne nous forçait au réveil pour prendre de la nourriture : mais c'est avec une bonne nourriture, dans l'estomac, et une facile digestion, qu'un sommeil paisible répare bien les forces perdues.

Les pertes que nous faisons sans cesse, et sur-tout pendant une veille active, sont si considérables, que c'est l'épuisement qui nous force au sommeil : lorsque les fibres ont été trop ou trop long-temps tendues par des causes actives, elles se relâchent, perdent leur ressort, et la faiblesse s'ensuit par tout le corps. Les idées de notre AME pendant la veille ont exhalé une quantité d'esprits vitaux ; plus elle a été en activité, plus la dissipation de ces esprits a été grande, et plus conséquemment nous tombons dans une espèce de stupeur : l'AME est aussi engourdie que le corps ; il faut de toute nécessité, dans ce cas, proportionner le sommeil aux pertes que nous

avons faites, et au temps que nous avons veillé.

Tout le monde connaît l'effet du sommeil ; mais il n'est pas hors de propos d'en dire ici deux mots.

Nous ne nous livrons au sommeil que quand notre AME est tellement fatiguée, que nos sens sont languissans, et que la volonté qui lui est soumise, n'en reçoit plus d'ordre, et ne peut plus les exécuter ; alors tous les organes s'affaissent et tombent dans une espèce de paralysie ; l'AME sent elle-même qu'elle s'endort, elle met fin à ses idées, et rompt pour un temps le commerce qu'elle a avec notre corps : le mouvement du cœur et des artères devient plus lent ; les sécrétions se font aussi plus lentement et plus régulièrement.

Le premier avantage que le sommeil nous procure, est la diminution de nos pertes ; c'est ainsi que l'homme qui s'endort, quoique l'estomac vide, commence cependant à se réparer ; mais lorsque la cessation de ce premier sommeil lui ouvre

les paupières, les sens se dégagent peu-à-peu, l'AME sort de sa léthargie, reprend son activité, et les sensations du besoin de se substanter se font sentir : l'estomac, par ce repos, à acquis la faculté de digérer, faculté qu'il avait perdue avant ce sommeil ; c'est alors que la mastication devient bien nécessaire, et un nouveau sommeil après ce repas, achève de réparer les forces, parce qu'il va rendre la coction des sucs nourriciers aussi parfaite que sa distribution.

Pendant la veille, la plus considérable de nos pertes, est celle du fluide nerveux, des esprits vitaux; plus nous agissons avec activité, plus la dissipation en est grande : ce fluide précieux, qui se forme dans le cerveau, se perfectionne dans le cervelet et la moëlle alongée et qui coule dans nos nerfs, est le soutien de notre vie ; plus subtil, plus actif que tous nos autres fluides, il anime et éveille la sensibilité de nos organes et les met en activité ; c'est lui qui donne la vivacité à notre imagination et la délicatesse à nos

pensées : quand notre sang en est bien imprégné, bien saturé, nous éprouvons une abondance d'idées, une force d'AME, une activité et une vigueur de corps, propres à nous faire surmonter toute sorte d'obstacles : quand, au contraire, une agitation trop vive, un exercice trop long et trop long-temps soutenu, trop pénible enfin, les a dissipés; la langueur s'empare de notre AME, comme de notre corps, et sans le sommeil nous succomberions.

CHAPITRE XI.

Du Lever.

SUPPOSONS votre enfant vacciné et bien portant; si c'est une fille, vous la laisserez dormir douze heures jusqu'à l'âge de sept ans; parce qu'étant d'une constitution plus faible, il faut donner à la nature plus de temps pour fortifier son physique. Mais si votre fils est bien portant, fort et actif à l'âge de cinq ans, il

faut dès-lors l'habituer par degrés à se lever plus matin qu'il ne l'a fait jusqu'à ce moment; cependant, vous ne serez si exact observateur de ce conseil, que vous ne tardiez ou n'avanciez de quelques mois, pour n'opérer ce changement que dans une saison douce et favorable.

Il faut d'abord lui supprimer un quart-d'heure de sommeil dans la première décade, et de décade en décade, ou de deux en deux, lui en supprimer un autre. Par ce moyen, vous parviendrez en peu de temps à le faire lever une heure plus tôt, ce qui est beaucoup jusqu'à six ans. Après six ans, vous gagnerez encore une heure graduellement, comme vous l'aurez fait l'année précédente; et avant sept ans, votre fils aura contracté la bonne habitude de se lever dès six heures du matin.

Qu'on ne l'éveille que doucement et avec précaution, car le trouble qui peut survenir pour être éveillé trop brusquement et par peur, est incalculable; les

enfans ont les nerfs si délicats et si irritables, qu'il est d'une nécessité absolue de les ménager. L'observation nous prouve que de tous les enfans qui périssent dans les premières années de la vie, plus des trois quarts meurent dans de violentes convulsions, dont souvent la cause est presqu'inconnue.

Il est aisé de concevoir que dans l'enfant, les nerfs sont plus facilement irrités que dans l'adulte, et dans l'adulte, plus facilement encore que dans l'âge viril : conséquemment, il faut éviter avec soin tout ce qui pourra donner quelques vives commotions au genre nerveux en général, comme aussi à ceux des différens organes en particulier.

Il ne faut jamais les exposer subitement à une vive lumière, ni leur laisser fixer le soleil, ni un grand feu, si vous ne voulez pas exposer l'organe de la vue à un clignotement qui en ôte la sûreté, et l'agrément de la physionomie; ne leur faites jamais entendre un grand bruit, comme celui d'un coup de fusil ou de canon,

que de très-loin, si vous ne voulez pas les exposer à des convulsions.

Montagne nous dit, au sujet du réveil, « que son père poussa cette précaution à l'extrême et jusqu'à la superstition même ; parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle des enfans, de les éveiller en sursaut, et de les arracher au sommeil, auquel ils sont plus plongés que nous : il me faisait, dit-il, éveiller par le son de quelques instrumens, et ne fus jamais sans un homme qui s'en servît. »

Tous les pères et mères ne peuvent pas, comme celui de *Montagne*, payer un musicien pour éveiller leurs enfans ; mais tous peuvent faire prendre la précaution de les éveiller doucement et par degrés : 1.° en introduisant un peu de jour dans la chambre, si on l'a habitué à coucher dans une chambre entièrement close ; ce qui ne vaut rien.

2.° En lui parlant doucement d'abord, en augmentant le ton graduellement, jusqu'à ce qu'il soit bien éveillé, qu'il

ait lui-même parlé franchement à la personne chargée de cette fonction, et qu'il soit en train de s'habiller.

On ouvrira la fenêtre de sa chambre, pour qu'il respire un plus grand air; et pendant ce temps, on lui fera étendre les bras, et faire de grandes inspirations pour dilater la poitrine: on lui laissera faire une petite course au grand air avant qu'il ne se mette à l'étude.

Une gouvernante se rend très-coupable en effrayant son enfant par une surprise, par des cris aigus, ou en lui présentant brusquement et de près des objets capables de le surprendre désagréablement. Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il faut bien faire attention à ceux qu'on lui présente; il faut l'habituer à tout voir, mais de loin d'abord; et plus l'objet sera volumineux et hideux, plus il faut mettre de temps à le lui faire connaître. Rousseau a donné là-dessus un excellent principe, qu'il ne faut pas oublier.

« Tous les enfans ont peur des mas-

ques, dit-il ; je commence à montrer à *Emile* un masque d'une figure agréable ; ensuite quelqu'un s'applique ce masque sur le visage, et je me mets à rire ; tout le monde rit, et l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des masques moins agréables, et enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela, je ne crains plus qu'on l'effraye avec des masques. »

Les gouvernantes se rendent encore très-coupables en cachant aux parens les chûtes que les enfans peuvent avoir faites, ou les coups qu'ils peuvent avoir reçus par accident, ou en jouant avec leurs camarades.

Les récits fabuleux des revenans, des loups, de mangeurs d'enfans, blessent vivement leur imagination, et peuvent déranger les fonctions de leur cerveau, influer sur leur moral, ou leur donner des tremblemens et des attaques d'épi-

lepsie ; très-souvent ces graves accidens n'ont pas d'autres causes que la sottise des bonnes ou des nourrices.

La plupart de ces femmes ont encore un grand défaut, qui ne paraît d'aucune conséquence à quelques parens, et qui, selon moi, en a une très-grande pour le moral ; (c'est celui de distraire de ses cris, de ses pleurs, un enfant qui est tombé, ou qui s'est donné un coup contre un meuble), en battant avec colère le meuble contre lequel il s'est blessé. Il me paraît que cette conduite donne à l'enfant le défaut de la vengeance et l'habitude de la colère, qu'il n'est pas toujours facile de réprimer quand il en a reçu de fréquentes leçons ; j'aimerais mieux laisser pleurer l'enfant, que de le voir consoler par un pareil moyen ; car l'enfant, qui est naturellement *singe*, ne manque pas de répéter la leçon, s'il ne s'est pas grièvement blessé.

Quand ils sont un peu plus grands, elles leur apprennent aussi à mentir, en rejetant leur faute de mal-propreté,

d'étourderie ou de gourmandise, sur le chien ou le chat, et souvent sur une personne de la maison, qu'elles désignent : voilà la source et l'origine de la *vengeance*, de la *colère* et du *mensonge*, vices que l'on croit innés avec l'espèce humaine, quand on n'a pas connaissance de la première éducation que ces femmes donnent aux enfans.

Pères et mères, qui confiez vos enfans à des soins étrangers, dans l'espoir de vous débarrasser de ces soins, vous n'avez pas pensé que vous devez surveiller celles à qui vous les remettez, et que vous avez un grand enfant à soigner au lieu d'un petit, qui souvent est plus difficile à corriger.

Il est essentiel d'habituer les enfans à l'obscurité, de les exercer à marcher à tâtons, à aller d'une chambre à une autre prendre ce qu'ils auront posé ; pourvu qu'ils sachent où ils l'ont laissé. Il faut qu'ils apprennent à reconnaître de nuit les objets qui les entourent ; vous y parviendrez facilement par le jeu ap-

pelé *Colin-maillard;* il est très-propre à cela. C'est un jeu précieux, puisqu'il peut conduire l'enfance à l'exercice de deux sens, celui de l'ouïe et du toucher dans l'obscurité; car c'est être dans les ténèbres, que d'avoir les yeux bouchés en plein jour. Cet exercice est d'autant plus nécessaire, qu'il habituera vos enfans à rester dans l'obscurité, sans peur : c'est un point de l'éducation, plus important qu'il ne le paraît d'abord; car une partie des hommes et spécialement des femmes ont une frayeur si grande dans l'obscurité, qu'elles perdent la tête, et ne peuvent plus se retrouver.

La nuit effraye naturellement une partie des hommes, dit Jean-Jacques; cet effroi devient très-manifeste dans les grandes éclipses du soleil; la raison, les connaissances, l'esprit et le courage, délivrent peu de gens de cette crainte : des raisonneurs, des esprits forts, des philosophes, et même des militaires intrépides en plein jour, tremblent la

nuit comme des femmes au bruit d'une feuille : l'ignorance des choses qui les environnent, et de ce qui se passe autour d'eux, en est la seule cause.

Toutes les fois que nous nous trouvons la nuit dans des lieux inconnus, où nous ne pouvons juger de la distance, et où nous ne pouvons reconnaître la forme des choses ; nous nous trompons à tout moment dans nos jugemens; parce que ne voyant rien de ce qui nous entoure, nous supposons des êtres et des mouvemens qui peuvent nous nuire, et dont nous ne pouvons nous garantir. Voilà la cause de la crainte et des frayeurs que l'obscurité fait naître chez tous ceux qui n'y sont pas habitués. Au moindre bruit dont on ne peut discerner la cause, l'intérêt de sa conservation fait supposer tout ce qui n'est pas, et bientôt on n'est plus maître des secours du raisonnement : vous les habituerez donc dès le bas-âge à supporter l'obscurité qui arrive graduellement au déclin du jour, et quand ils grandiront,

vous les ferez voyager la nuit; pour cela, il faudra les ramener un peu tard de la promenade.

Si à sept ans, votre fils a l'habitude de se lever à six heures du matin, à dix ans il aura celle de se lever à quatre et cinq, suivant la saison; l'esprit est sain alors, on le cultive plus facilement à cette heure qu'à toute autre du jour; mais pour que votre fils trouve du plaisir et de la satisfaction à se lever du matin, il faut que le travail qui doit l'occuper lui soit agréable, ou au moins ne lui répugne pas; conséquemment ne le forcez jamais à un genre d'étude auquel il n'aura pas de goût, pas d'aptitude: n'oubliez pas qu'on n'apprend jamais bien ce qu'on étudie à regret; et qu'au contraire le goût pour une science fait la moitié du progrès qu'on peut y faire.

Il faudra aussi de temps à autre lui proposer une partie de plaisir pour le lendemain matin; qu'il fasse suivant son âge et ses forces un chemin d'une demi-heure, tantôt plus, tantôt moins: me-

nez-le voir une curiosité ; allez avec lui chercher une plante, un oiseau dans le nid. Si la veille il a eu quelque peine à comprendre une partie de sa leçon, amenez adroitement la conversation sur cet objet, vous lui trouverez à coup sûr plus de disposition, plus de facilité à vous comprendre que la veille.

Je suis bien de l'avis de LOCKE, qui croit que c'est la manière de s'y prendre, pour amener les enfans à l'étude, qui leur donne une si grande aversion pour le travail ; c'est l'espèce de pédantisme avec lequel on les gouverne, qui leur donne de la haine pour leurs maîtres ; et leur aversion pour l'étude vient de ce qu'elle est pour eux un sujet continuel de chagrin et de crainte.

Les maîtres ne font pas attention qu'ils dépouillent ces malheureux enfans de cette liberté naturelle, pour laquelle ils ont une souveraine passion, et pour laquelle enfin ils se croient nés (*a*). Il

(*a*) J'ai trouvé des jeunes gens de quinze à seize ans,

faudrait un peu adoucir cette privation par quelques propos consolans et encourageans au travail : puisqu'on les a amenés au jeu comme délassement du travail, il faut les mener à l'étude comme à un délassement du jeu.

Aimer l'enfance, favoriser ses jeux, ses plaisirs innocens, est le devoir de l'homme raisonnable; il ne cherchera jamais à priver ces jeunes créatures des jouissances d'autant plus précieuses,

---

qui, étant en disgrace avec leurs parens, disaient : « Qu'on nous laisse jouir de notre liberté jusqu'à vingt-cinq ans, car jusques-là c'est le véritable âge du plaisir, et après nous ferons tout ce que nos parens voudront, nous le promettons; *et que celui de nous qui y manquera soit déshonoré.* »

Ces jeunes infortunés croyaient de bonne foi qu'à vingt-cinq ans il leur serait facile de quitter cette vie licencieuse qu'ils réclamaient fortement; ils ne pouvaient pas concevoir que l'habitude de cette licence les eût rendus non-seulement incapables de rien apprendre; mais que pendant cette jouissance ils auraient même oublié ce qu'ils savaient. Combien l'âge de la puberté est difficile à passer pour le jeune homme qui a été mal élevé! De trois qu'ils étaient, une réclusion de huit jours n'en persuada qu'un.

qu'ils ne peuvent en abuser à cet âge ; ils ne rempliront pas d'amertume les premières années de la vie, qui passent si rapidement, et qui ne reviendront pas plus pour eux que pour nous.

CHAPITRE XII.

Du Déjeûner et Dîner.

HABITUEZ votre enfant à faire un déjeûner frugal, pour qu'il puisse facilement s'appliquer à l'étude. Trois ou quatre heures après ce déjeûner, faites-lui en faire un second pour attendre le dîner, s'il ne doit avoir lieu qu'à six heures du soir, comme l'usage s'en établit maintenant ; ce dîner sera alors son souper.

Souvenez-vous que la viande est la nourriture la moins saine dans le bas-âge, que les légumes sont préférables. Cependant comme tous les tempéramens ne sont pas les mêmes, on ne doit pas les gouverner tous de la même manière ;

vous trouverez des enfans qui resteraient très-long-temps faibles, si on leur continuait le régime végétal ; vous reconnaîtrez la nécessité de l'abandonner, à la nature des déjections de votre enfant : si ses garderobes sont molles et peu moulées, il a besoin d'une nourriture plus solide que la végétale ; mais tant qu'elles seront fermes et bien moulées, vous pourrez continuer de le nourrir avec les végétaux : sa vivacité, son activité et ses couleurs vermeilles, sont une preuve que le régime que vous lui faites tenir est bon et convient à son tempérament.

Lorsque vous donnerez de la viande à votre enfant, n'oubliez pas que cette substance a besoin d'être plus mâchée que les légumes, pour en rendre la digestion plus facile, et qu'en général les enfans ne savent pas mâcher : conséquemment il faut la leur couper bien menu.

Il faut aussi, pour que l'estomac acquière toute la force dont il est susceptible, ne le pas trop charger ; il faut régler la dose des alimens, excepté celle du pain ;

car on peut croire que l'enfant qui mange du pain seul, a encore besoin de manger.

La sobriété est une vertu précieuse à tous les âges; avec elle, on conserve une tête fraîche et une présence d'esprit, après le repas, comme avant; vous ne pouvez pas trop tôt y habituer vos enfans: qu'ils mangent pour vivre, et qu'ils ne vivent pas pour manger, si vous ne voulez pas qu'ils deviennent *lourds*, *stupides* et paresseux, et si vous voulez les conserver en bonne santé.

Pour que votre enfant digère bien ses deux déjeûners, il faut qu'aucun des deux ne soit trop solide; à cet effet, il ne faut rien qui puisse provoquer la gourmandise: du pain cuit de la veille, et une boisson appropriée à son âge et au climat qu'il habite, voilà le déjeûner le plus sain.

Dans une partie de la France, celle qui convient le mieux à cet âge, est le vin tempéré par trois quarts d'eau; encore faut-il se souvenir que l'eau pure, lorsqu'elle est bonne, est très-forti-

fiante, et convient mieux à un très-grand nombre d'enfans, que le vin et l'eau.

L'eau, pour être bonne, exige deux qualités, la limpidité et la légèreté : l'eau est la boisson par excellence pendant la jeunesse (*a*) ; c'est elle qui fournit le moins de particules massives ; c'est à sa faveur que les sucs nourriciers sont plus délayés, et que la partie terreuse surabondante est expulsée au dehors.

L'eau est le voiturier de la nature, c'est par lui qu'elle opère tous les phénomènes de la nutrition et de l'accroissement des animaux comme des plantes ; c'est l'eau qui charie les nouveaux matériaux pour l'accroissement et les réparations des déperditions qui s'opèrent continuellement chez eux ; et après les avoir portés dans les lieux où ils doivent être déposés, elle reprend et expulse du

(*a*) Quoique Bourguignon, conséquemment élevé à boire du vin dès mon enfance, j'en ai abandonné entièrement l'usage depuis dix-huit ans jusqu'à quarante-cinq, et je n'ai jamais mieux digéré que pendant cette époque de ma vie.

corps les matériaux dépravés, dont la présence pourrait nuire à l'économie animale. L'eau qui s'échappe par la périphérie du corps et par les voies urinaires, entraîne visiblement des sels et une terre animalisée et surabondante.

Quand la fermentation du raisin est parfaite, le vin qu'elle produit est aussi bon et aussi sain qu'il peut l'être; mais le vin et les liqueurs fortes ne peuvent être aussi utiles à la jeunesse, forte, vigoureuse et bien portante, que l'eau. Il faut, quand on le peut, réserver l'usage du vin pour la vieillesse : c'est alors que le vin nous rajeûnit pour quelque temps.

Les tempéramens phlegmatiques, ceux qui vivent dans un climat humide, qui se nourrissent d'alimens gras, huileux ou séreux, les gens faibles, et qui, par leurs courses, leurs travaux, dissipent beaucoup, feront bien de boire du vin. Dans les pays dont nous venons de parler, le vin mêlé avec trois fois autant d'eau, est la boisson préférable et même

nécessaire à l'enfance ; mais, s'il est possible, privez-en l'*adolescent* et le *pubere*.

La bierre, dont nous devons l'invention aux Egyptiens, quoique liqueur fermentée, n'est pas une boisson aussi saine que l'eau et le vin ; elle rend pesans, indolens et paresseux les enfans à qui on en donne fréquemment : elle est plus ou moins malfaisante, suivant sa composition, car elle n'est pas par-tout la même ; elle se fait différemment dans chaque pays, où il y en a même de différentes qualités.

Le cidre, qui est le suc fermenté des pommes, n'est pas meilleur pour l'enfance que la bierre; l'expérience prouve que son fréquent usage attaque le genre nerveux, et donne souvent la colique à ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Gardez-vous sur-tout, pères et mères, de laisser boire du vin pur à vos enfans, ou quelques liqueurs fortes (*a*), parce

(*a*) Certains parens trouvent agréable et plaisant de

qu'elles sont aussi très-souvent la source de l'*épilepsie*. Les fruits acides, mais parvenus à leur maturité, sont préférables, dans la belle saison, pour le second dé-

---

faire boire du vin pur à leurs enfans en bas-âge, et même de la liqueur; si on se permet quelques observations en faveur de ces victimes d'une funeste ignorance; ils répondent qu'il faudra bien un jour qu'ils fassent comme les autres, et qu'il faut les y habituer de bonne heure; ils ne savent pas que ces liqueurs crispent un jeune estomac, et que par là elles s'opposent à la distribution régulière des sucs nourriciers, tandis qu'avec l'âge, l'estomac devenant plus fort, ne sera pas blessé de ces mêmes doses, ni même de plus abondantes, pourvu qu'on en commence l'usage peu-à-peu.

Quand il n'y aurait, dans ce mauvais régime, que le danger d'habituer les enfans à en boire dans leur adolescence, autant que des hommes, et de leur ôter, par ce moyen habituel, la ressource d'en user comme d'un remède, d'un cordial dans des momens de faiblesse, ou d'épuisement, à la suite d'un exercice forcé, d'une maladie, ou dans la vieillesse : ce serait déja un grand mal.

Mais nous savons que qui a bu boira; conséquemment les petites doses de l'enfance conduisent à en boire de grandes dans l'adolescence, et à de plus grandes encore dans la puberté, que l'on hâte par cette conduite, ce qui est un double malheur; et à des doses effrayantes pour des hommes sages et sobres dans l'âge

jeûner ; pendant l'hiver, une pomme est préférable à tous les déjeûners chauds, auxquels il faut leur faire renoncer entre trois et quatre ans, s'ils en ont l'habi-

---

viril : delà, l'ivrognerie, vice qui conduit à bien d'autres, qui abrutit l'homme et le rend aussi dangereux qu'une bête féroce, car cette boisson *bienfaisante*, quand elle est prise modérement, nous rend *odieux et méprisables* quand elle est prise avec excès; tandis que la tempérance et la sobriété sont des vertus douces, précieuses et nécessaires à la santé, qui l'entretiennent, ainsi que la liberté et l'activité de l'esprit, et laissent le jugement sain en tout temps.

Encore un grand inconvénient qui résulte de l'usage du vin et des liqueurs fortes pendant l'enfance ; c'est la perte du goût, cet organe si fin et si délicat qui fait une des grandes jouissances de notre vie, quand nous sommes assez heureux pour le conserver : l'usage fréquent des liqueurs fortes dessèche les houpes nerveuses de la langue, et en resserre les papilles ; alors on ne trouve de goût que dans ce qui peut irriter le palais et la langue ; les fibres de l'estomac se racornissent, et les digestions deviennent plus lentes et plus laborieuses.

Quand nous mangeons d'un ragoût ou d'un fruit que nous ne connaissons pas encore ; si notre imagination n'est pas prévenue, et que notre goût soit encore dans sa perfection, le jugement que nous portons sur l'aliment que nous venons de goûter, est ordinairement conforme à sa nature ; car le goût n'est pas, comme la vue, un sens souvent illusoire : un enfant juge qu'un

tude à cet âge, parce qu'ils énervent l'estomac. Variez l'heure et les moyens de ces déjeûners, autant que vous le pourrez, et que l'estomac de vos enfans ne sache jamais l'heure positive; car lorsqu'on a contracté l'habitude d'une heure fixe, on la passe difficilement sans souffrir, et l'estomac, qui a souffert, digère mal les substances qu'on lui donne.

---

aliment lui est bon, quand il lui donne une sensation agréable à la langue, au palais et à l'ésophage, car ces trois parties concourent à former le goût; ce n'est que par là qu'on peut expliquer comment la fille (dont M. DE JUSSIEU a communiqué l'observation à l'Académie des Sciences) jouissait du goût et jugeait des saveurs, quoiqu'elle fût née sans langue. Si, au contraire, cet aliment fait éprouver une sensation désagréable à l'enfant, il le rejette comme mauvais et dangereux.

CHAPITRE XIII.

Du Coucher.

Pour faire parvenir vos enfans à la bonne, louable et nécessaire habitude de se lever de bon matin, ne perdez jamais celle de les faire coucher de bonne heure, jusqu'à leur puberté ; car il ne faut pas oublier que le sommeil est un des principaux agens de la nature, pour la conservation de la bonne santé et l'entretien de la vie ; qu'il est nécessaire pendant toute sa durée, pour le *moral*, comme pour le *physique*, avec des modifications en plus ou en moins, suivant les différentes périodes de la vie : conséquemment faites coucher vos enfans au plus tard à huit heures ; qu'ils soient couchés à plat, légèrement couverts, et dans un endroit spacieux, en proportion de l'âge.

Locke recommande bien particulièrement et spécialement de faire coucher

durement les jeunes gens, de ne composer leurs lits que d'une paillasse, d'un sommier de crin, et d'un matelas de laine. Ce philosophe dit expressément, qu'un lit dur fortifie le corps et l'esprit; tandis qu'un molet dissout les membres, énerve le corps et l'esprit.

D'ailleurs, comme tout est vicissitude dans ce bas monde, et qu'on ne sait jamais ce qu'on deviendra, chose qu'il est bien essentiel de ne pas oublier; il est très-à-propos de s'endurcir et de se faire à la fatigue dès le bas âge, pour ne pas trop souffrir, si on se trouve privé de l'aisance dans la suite : la nature nous donne déja assez de besoins sans les multiplier.

Je crois que si on calculait la somme des plaisirs qu'il y a dans les deux façons opposées de vivre, c'est-à-dire, entre une vie molle et une vie dure, on trouverait le même résultat de part et d'autre; parce que je crois que l'habitude constante d'une chose supportable en ôte la peine; et que ce n'est que la

privation d'une jouissance habituelle qui est une peine : je ne crois pas qu'on souffre beaucoup de la *non jouissance* d'une chose dont on ne connaît pas les agrémens.

En accoutumant donc vos enfans, dès le bas âge, à une vie dure, sobre, tempérante, vous ne les faites pas souffrir; vous leur préparez au contraire des jouissances; puisque la vie austère fortifie beaucoup le tempérament, et que le bon tempérament donne la bonne santé et la vigueur d'esprit.

Mens sana in sano corpore.

Le jugement sain ne se trouve que dans un corps sain.

CHAPITRE XIV.

Des Châtimens.

Il ne faudrait pas plus de mauvais traitemens, de châtimens, que de récom-

penses corporelles; mais il y a des enfans dont l'opiniâtreté ne peut être vaincue autrement: il n'y a, je pense, que deux circonstances où on doive user du fouet, encore faut-il en menacer long-temps avant que d'en venir à l'exécution, et avoir reconnu l'inutilité des autres punitions ; et quand on est forcé d'en venir là, il faut le faire de manière à n'y pas revenir.

L'une de ces circonstances, est la désobéissance opiniâtre et réfléchie ; l'autre est le mensonge soutenu ; cette persévérance à cacher, à vouloir cacher ses fautes, et à nier les faits ; qu'il faut vaincre, à quelque prix que ce soit, parce que cette habitude conduit nécessairement au vice.

Il faut faire connaître à l'enfant que vous voyez facilement, qu'il ne dit pas la vérité, le lui démontrer autant que son intelligence et sa raison peuvent le permettre ; s'il commence par s'excuser, écoutez son excuse ; si elle est franche et ingénue, point de punition ; applau-

dissez à sa sincérité ; faites-lui connaître que c'est une vertu qui ne doit jamais quitter l'honnête homme ; que le mensonge est une horreur qui ne sert à rien, parce qu'on reconnaît la vérité tôt ou tard : que celui qui ment se rend plus coupable par le mensonge, que par sa faute même ; et que s'il ne vous eût pas dit la vérité, il aurait été puni ; mais qu'en raison de sa franchise, vous lui pardonnez sa faute, à condition qu'il ne recommencera pas.

Il faut bien distinguer la désobéissance par étouderie ou légèreté, de la désobéissance réfléchie et opiniâtre. Un enfant qui peut être présumé avoir oublié de faire ce qu'on lui a dit, ne doit pas être puni ; il faut exiger qu'il le fasse tout de suite, pour qu'il ne l'oublie plus.

Locke cite l'exemple d'une petite fille, qui venant de chez sa nourrice, était si volontaire, que la mère fut obligée de la fouetter huit fois dans une matinée, pour vaincre son opiniâtreté, qui ne céda qu'après la huitième fois. Si,

comme il l'observe, la pitié se fut emparée de cette mère, à la septième fois, l'éducation était manquée.

J'ai été dans le cas d'employer la correction sur un enfant, qui comme celui que cite Locke, était nouvellement venu de chez sa nourrice ; vraisemblablement ma physionomie ou mon costume lui déplaisait ; car il levait la main sur moi, chaque fois que je m'approchais pour le caresser, et que je voulais l'embrasser : une tappe donnée sur la main battante ne le corrigea pas, je lui fis sentir la verge sur la main levée : enfin voyant que tous ces petits moyens ne rompaient pas sa volonté, et ne faisaient qu'exciter sa colère ; je pris la résolution de lui donner le fouet, de manière qu'il s'en souvînt ; après cela, je n'ai jamais été obligé de le toucher, quoique je l'aie gardé à la maison jusqu'à l'âge de six ans.

CHAPITRE XV.

De l'exercice dans un âge plus avancé.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de l'exercice qui convient à l'enfance ; mais en grandissant, il devient aussi nécessaire que le boire et le manger, et c'est par lui que ceux-ci leur profitent; mais pour le rendre parfaitement utile et bienfaisant, il faudrait qu'il précédât immédiatement un repas, parce que c'est au moyen de l'exercice, que le chyle produit par le repas précédent, se mêle bien avec le sang ; car il faut un grand nombre de tours de circulation pour que cette matière soit bien mêlée.

Je crois que l'exercice actif, tel que les jeunes gens le prennent ordinairement à dix oudouze ans, nuit à la bonne digestion, loin de la favoriser, lorsqu'il est pris immédiatement après le repas, comme c'est l'usage dans les pensions,

colléges et prytanées; tandis que quatre ou cinq heures après, il a le double avantage de la perfectionner et d'aiguiser l'appétit pour le repas suivant.

Laissez jouer vos enfans avant le dîner, laissez-les jouer au grand air, si cela se peut; il faut qu'ils apprennent à exercer leurs forces par gradation, et de toutes les manières possibles, sans jamais faire de grands efforts en débutant; il faut avoir grand soin pour eux, comme pour les chevaux, de les faire mettre en haleine. Tous les jeux ont le double avantage d'être utiles dans le cours de la vie, et de servir d'exercice à la jeunesse, exercice d'autant plus nécessaire, que sans lui les humeurs qui doivent sortir du corps, n'étant pas de la même ténuité, ne peuvent toutes sortir par la transpiration d'un exercice modéré, comme la promenade et les petits jeux de l'enfance.

Il faut donc que l'exercice soit forcé de temps en temps, suivant la force et l'embonpoint des jeunes gens, pour

déplacer et évacuer les parties les plus grossières, par un mouvement plus rapide et plus énergique de la circulation ; sans quoi ces parties resteraient dans les vaisseaux, dans les glandes, et par le grand calme, pourraient devenir le principe de quelque engorgement, et fourniraient la cause de quelque fièvre lente ou quarte : il faut donc les exercer à fouetter un *sabot*, à lancer un *ballon*, à *courir* et à jouer au *mail*, etc.

De tous les moyens propres à éviter, même à guérir les incommodités auxquelles la jeunesse est sujette, il n'en est pas de meilleur qu'un exercice journellement modéré, et poussé de temps en temps jusqu'à la forte sueur. Cet exercice réveille et augmente la chaleur naturelle, dissipe les superfluités du sang ; il donne de la souplesse aux muscles, les fortifie, ainsi que les nerfs ; par lui le fluide animal est poussé avec plus d'activité, il développe les facultés intellectuelles, comme les corporelles, tant qu'il

n'est pas porté à l'excès ; enfin c'est un des grands moyens de fortifiér la jeunesse, d'entretenir la libre respiration, d'aider la nature à animaliser les sucs qui proviennent des disgestions précédentes ; il faut donc les exercer autant que l'on pourra.

L'exercice est un secours toujours prêt ; ses salutaires effets s'étendent presque sur tout. La femme grosse, par un exercice modéré, en raison du terme de sa grossesse, favorise le développement de son fruit ; elle acquiert par lui les facultés de mieux digérer et de bien dormir. Il en est de même pour les enfans ; et en les provoquant au sommeil, il calme leur turbulence, donne par-là le temps aux sucs nourriciers de prendre de la consistance, qu'ils ne pourraient acquérir sans lui. Il est souvent bon à ceux même qui sont à la mamelle ; en les promenant dans un petit chariot, on dissipe les douleurs des tranchées, on fait diversion à celle des dents, on améliore par-là leur digestion, on leur procure de la gaîté,

chose si précieuse dans l'enfance et dans la jeunesse.

Les secours que l'exercice procure dans toutes les périodes de la vie, sont préférables à ceux que l'on obtient des médicamens, à moins que l'on ne soit dans un état morbifique complet. Par lui, l'homme trop gras et trop replet, dissipe une partie de ses humeurs, et les plus grossières deviennent faciles à expulser ensuite par des purgatifs.

Si vous voulez détruire le trop d'embonpoint d'un homme fait, envoyez-le à la chasse à pied, pendant la belle saison. Pendant l'hiver, faites-le jouer à la paume, au ballon; faites-le tirer au fleuret, tous ces exercices lui sont également salutaires. Si vous ne le maigrissez pas, vous n'aurez rien à craindre de son embonpoint, parce que les liqueurs seront broyées, et la souplesse et le jeu des muscles seront entretenus.

Il est bien fâcheux pour l'humanité que les hommes ne puissent pas plus voir moralement que physiquement le

même objet de la même manière, et que le proverbe qui dit, *tot capita tot sensus*, autant de têtes autant d'avis, soit si souvent vrai; car les différens avis sur le même objet laissent toujours de l'incertitude dans l'esprit.

D'après la manière dont nous avons prouvé l'utilité et l'avantage de l'exercice, pour fortifier l'hômme et lui procurer une bonne santé, on ne croirait pas pouvoir trouver de contradicteurs. Cependant Pisistrate, loin de regarder l'exercice comme utile et nécessaire à la santé, entreprit de prouver que le repos est un remède contre les maladies, et un moyen d'éviter, par exemple, la pleurésie et la fluxion de poitrine.

Ce docteur, si peu connu en médecine, que je n'ai pu me procurer une notice sur son compte, n'a pas fait attention que ces maladies qui effectivement surviennent après un grand exercice, une grande agitation, ne nous arrivent que pour avoir porté l'exercice à l'excès, et plus souvent encore par le

repos trop subit et par le rafraîchissement que l'on se procure beaucoup trop tôt.

Si l'homme qui est couvert de sueur par un travail forcé, avait la précaution de le modérer, de le ralentir au lieu de le cesser sur-le-champ et tout-à-coup, de se vêtir en quittant le travail, au lieu de s'exposer presque nud à un courant d'air; s'il prenait encore la précaution de boire chaud, ou quelque boisson qui pût entretenir sa sueur, au lieu de boire le plus fraîchement qu'il peut trouver; il éviterait ces maladies souvent mortelles, qui ne lui viennent ordinairement que par imprudence, et que pour avoir passé d'un excès à un autre.

D'ailleurs, quand nous recommandons l'exercice journellement modéré, et *forcé* de temps en temps pour entretenir la bonne santé, nous ne prétendons pas qu'on le pousse à l'excès, et qu'on s'épuise : bien loin delà, nous voulons un exercice par lequel on acquiert un bon appétit, s'il n'est pas continué trop long-temps.

Nous connaissons tous les avantages du repos, mais c'est après l'exercice. En délassant le corps, il donne à la nature le temps de réparer les pertes qu'il a faites ; les esprits vitaux, le fluide nerveux coulent avec plus de régularité pendant ce temps, et les idées qui s'ensuivent sont souvent plus nettes et plus lumineuses. La machine humaine demande à être secouée de temps en temps, pour ne pas s'engorger.

Asclépiade, médecin célèbre à *Rome* du temps de Pompée, au dire de Pline l'historien, faisait de l'exercice modéré un de ses plus grands moyens pour conserver la santé (*a*).

(*a*) Ce médecin, deuxième de nom, natif de *Pruze en Bithynie*, refusa les offres de Mithridate, qui l'appelait auprès de lui, et exerça son art à *Rome*. Il avait été rhéteur ; mais il trouva qu'on gagnait plus à guérir les hommes qu'à les instruire. Il n'employa presqu'aucun principe d'Hippocrate, dont la doctrine n'était, selon lui, que la méditation de la mort. Il proscrivit presque tous les remèdes, et n'en fut que plus à la mode, comme vous le croyez bien.

Asclépiade voulant prouver la bonté de sa théorie,

Pline dit qu'il employait cinq grands moyens, l'*abstinence des viandes, celle du vin* dans de certains cas, *les frictions, la promenade* et *la gestation,* qui consiste dans les différens moyens de se faire voiturer.

Sa maxime était, qu'un médecin devait guérir *sûrement, promptement* et *agréablement*. Cette pratique serait fort à desirer, dit Celse, autre médecin; mais le fâcheux est, qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à guérir trop vîte, et à n'ordonner rien que d'agréable.

L'abus du repos est plus nuisible à la santé, que celui de l'exercice; nous avons la preuve de la salubrité de l'exercice, par les cultivateurs qui, avec celui forcé que nécessitent les travaux de la terre, arrivent cependant à une grande vieillesse, presque sans infirmités. A quoi en sont-ils redevables, si ce n'est à leur

---

fit gageure de n'être jamais malade; il la gagna, car il mourut d'une chûte dans un âge avancé, 96 ans avant J. C.

vie laborieuse, sobre et frugale, qui leur évite les maladies et infirmités qui assiégent les gens opulens ?

Mais, encore une fois, ce n'est pas l'abus de l'exercice que nous recommandons ; et si vos enfans s'y laissent aller quelquefois, veillez à ce qu'ils n'aillent pas dormir sur terre à l'ombre, ou dans un endroit frais, parce que la fraîcheur peut produire des métastases, leur paralyser un membre ou tout un côté : quand ces accidens n'ont pas lieu, il s'ensuit toujours des douleurs qui deviennent considérables, et restent toute la vie.

Montagne dit dans ses *Essais, liv. Ier, chap. XXV* : Endurcissez vos enfans à la sueur et au froid ; mais il ne prétend pas pour cela que ces deux contrastes se succèdent immédiatement ; car si le froid survient promptement après le chaud, il devient mortel, nous en avons assez fréquemment des exemples involontaires. « Habituez-les au vent, au soleil, à la pluie et aux hasards qu'il faut leur apprendre à mépriser. Otez-

leur toute mollesse et délicatesse au vêtir, au manger et au boire. Accoutumez-les à tout, et que vos fils ne soient pas de beaux garçons et damerets, mais des garçons verts et vigoureux. » Pour cela faire, il est essentiel de leur conserver la santé, qui souvent se perd par une sueur, par une transpiration répercutée.

Sénèque a dit : « Si nous veillons avec soin à la conservation des facultés corporelles, propres aux usages de la nature; si nous ne les regardons que comme des avantages fugitifs et momentanés ; si nous ne nous y asservissons pas ; si les objets accidentels, agréables pour le corps, ne sont à nos yeux que comme les troupes auxiliaires et les soldats armés à la légère dans nos camps : en un mot, si le corps est l'esclave et non le maître, on aura trouvé le seul moyen de le rendre utile à l'ame. »

La bonne éducation physique devant naturellement nous conduire à

l'éducation morale, il faut la commencer le plus tôt possible. Néanmoins, suivant les facultés individuelles de chaque enfant; disons donc un mot de cette science sublime, qui peut, d'un homme, faire un être parfait.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES
Et principales matières du premier volume.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

De l'allaitement. pag. 131

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

FIN DE LA TABLE.

L'ART D'AMÉLIORER ET DE PERFECTIONNER LES HOMMES.

DEUXIÈME PARTIE.

Education physique et morale.

AVANT-PROPOS.

Si nous étions en droit de faire un reproche à la nature, je lui ferais celui d'avoir donné trop de force à l'affection maternelle; car si la raison ne la modère, elle dégénère en une passion aveugle, dangereuse et cou-

pable, puisque c'est d'elle que naît la difficulté de bien élever moralement ses enfans; parce que la plupart des parens, des mères spécialement, ont pour eux une tendresse excessive, qui fait qu'elles n'ont pas le courage de les contrarier.

Pour le bon ordre de la société, il faut autant modérer l'amour des parens pour leurs enfans, qu'il faut stimuler la reconnaissance et l'amitié des enfans pour leurs pères et mères; car les filles qui, par une sensibilité plus marquée, une amitié plus affectueuse, paraissent naturellement plus disposées à ces vertus, que les garçons; ne sentent cependant bien le prix d'une mère, que quelque temps après qu'elles le sont devenues.

Les Celtes *qui regardaient l'éducation comme une affaire très-importante, prétendaient que les enfans devaient être élevés hors la présence des parens, depuis l'âge de deux ans jusqu'à quinze.*

Les Romains *ont pensé bien différemment. On voit dans la vie d'Auguste, par Suétone, combien chez eux les parens se croyaient obligés de prendre soin eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans.*

Suétone (a) *nous dit que pour l'ordinaire Auguste enseignait lui-même à écrire à ses petits-fils ; qu'il leur apprenait à lire, à écrire en chiffres, et autres semblables choses ; qu'il les faisait souper avec lui ; et que lorsqu'il voyageait, il les faisait aller devant lui en litière, ou à cheval à ses côtés.*

Dans la vie de Caton le censeur,

(a) Suétone, l'historien, était fils d'un chevalier romain ; il fut fort estimé de l'empereur Adrien, qui en fit son secrétaire. Il perdit les bonnes graces de cet empereur, après quoi il vécut dans la retraite, et se consola de la disgrace de la cour, en cultivant les muses. Pline le jeune, avec qui il était fort lié, dit que c'était un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. Plusieurs ouvrages de ce philosophe sont perdus ; il ne nous reste plus que la vie des douze premiers empereurs de *Rome*.

PLUTARQUE (a) *nous apprend que ce sage et illustre Romain ne dédaignait pas de prendre lui-même les plus petits soins pour les enfans au berceau, au point qu'il quittait toutes sortes d'affaires, excepté celles qui intéressaient le public, pour se rendre chez lui lorsque sa femme qui allaitait son enfant, devait le remuer et le laver.*

Quand cet enfant fut parvenu à

(*a*) PLUTARQUE, né à *Chéronée*, petite ville de la *Béotie*, quarante-huit ou cinquante ans avant J. C., descendait d'une des plus honnêtes familles de cette ville. Il reçut à *Delphes* les premières leçons de philosophie à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, sous le philosophe AMMONIUS, pendant le voyage que NÉRON fit en Grèce; ses talens éclatèrent de bonne heure. Après avoir voyagé en Grèce et en Egypte, pour y acquérir les connaissances propres à former un homme de lettres et un sage, il se rendit à *Rome*, où il enseigna la philosophie.

Après la mort de TRAJAN, son protecteur et son ami, il revint se fixer dans son pays, en disant: « Je suis né dans une ville fort petite, et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à l'habiter. » Ses concitoyens l'élevèrent aux plus hautes dignités de *Chéronée*; il y vécut heureux. Son meilleur ouvrage est la vie des hommes illustres.

l'âge de raison, et qu'il commença à être capable d'apprendre ; Caton lui enseigna les lettres lui-même, quoiqu'il eût un esclave honnête homme et bon grammairien, qui les enseignait à beaucoup d'autres ; il ne voulait pas, comme il le dit lui-même, que son fils fût obligé à un esclave d'une chose aussi précieuse, ni qu'il fût repris et châtié par un esclave lorsqu'il manquerait à son devoir : c'est pourquoi il lui enseigna la grammaire et le droit.

Il lui apprit aussi toutes sortes d'exercices nécessaires à un homme de guerre, comme à lancer le javelot, à voltiger, à piquer un cheval, à manier l'épée, à combattre à coup de poing, à souffrir le chaud et le froid, et à traverser à la nage des rivières rapides.

On dit en outre qu'il composa des histoires, et les écrivit de sa main en gros caractères, afin que son fils connût, avant que d'être dans le monde, les grands hommes des siècles passés, et leurs belles actions, pour se former

sur ces grands modèles. Il se donnait autant de garde, ajoute PLUTARQUE, *de prononcer des paroles sales en la présence de son fils, que s'il eût été en la compagnie d'une vestale.*

CHAPITRE PREMIER.

Moyens d'élever moralement les enfans.

Si vous voulez moralement élever vos enfans, il ne faut pas en faire des *joujoux*, quoique leurs petites manières soient très-attrayantes et très-agréables; il faut aux parens qui veulent eux-mêmes élever leurs enfans, de la fermeté et de la persévérance dans les refus qu'ils sont obligés de leur faire; car s'ils cèdent une fois aux importunités ou aux cris, tout est perdu; il faudra céder dans beaucoup de circonstances.

La majorité des parens croit qu'il sera toujours assez tôt pour commencer

l'éducation morale de leurs enfans, et d'encore-en-encore ils attendent si tard, qu'il faut rendre l'enfant malheureux pour le faire renoncer à l'exécution de ses volontés, à laquelle il est habitué. Si on avait rompu plus tôt ces volontés, qui sont naturellement déraisonnables, l'enfant suivrait plus facilement les impulsions qu'on veut lui donner; il obéirait par l'habitude, et l'éducation serait alors plus facile.

La volonté d'un jeune enfant est toujours déraisonnable, parce qu'il ne connaît pas les loix de la sociabilité; il veut déranger tout ce qu'il voit; il brise tout ce qu'il peut atteindre; il fait le mal sans le connaître; il n'y a pas de moralité dans ses actions avant son éducation; il est alors l'enfant de la nature, il se croit libre, il ne connaît que lui, il ne veut que pour lui : c'est l'égoïsme en substance.

Sitôt que l'enfant a reconnu que vous obéissez à ses cris, il vous regarde comme l'instrument de l'exécution de sa vo-

lonté ; il ne se contente pas de crier pour obtenir ses besoins, il se sert de ce moyen pour satisfaire ses fantaisies, ses caprices. Si vous y acquiescez, s'il parvient une fois à vous occuper de sa volonté ; il deviendra votre maître, il deviendra impérieux ; puis méchant et indomptable, si vous ne réprimez de bonne heure sa volonté. Appliquez-vous à connaître les cris du besoin, pour les satisfaire le plus promptement possible ; mais n'obéissez qu'à ceux-là, et ne cédez jamais à ceux du caprice ; il apprendra bientôt à ne crier que pour le besoin.

Quand il sera plus grand, accordez à sa demande, sans sollicitations et sans prières, tout ce que vous pouvez accorder ; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle. Ne craignez pas de dire à un enfant, dès qu'il peut vous entendre : vous n'aurez pas cela, parce que je ne le veux pas ; et sitôt qu'il est dans l'âge d'obéir, dites-lui : faites cela parce que je le veux. Mais sitôt que vous aurez

dit, je le veux, ne vous désistez plus de votre volonté. Habituez-le à vous obéir sans réplique ; gardez vos raisons pour le moment où il sera en état de vous comprendre ; ayez le courage de l'entendre pleurer les premières fois que vous ne ferez pas sa volonté, il s'habituera bientôt à ne plus rien dire, quand vous aurez prononcé un *non*, et qu'il aura reconnu que vous ne cédez ni à ses tourmens, ni à ses caresses.

C'est ainsi que vous le rendrez patient et résigné. Il est bien essentiel de l'habituer à endurer la nécessité : au reste, il n'y a point ici de milieu ; ou il ne faut en rien exiger, ou il faut absolument le faire obéir : qu'il reconnaisse qu'il ne peut rien, et que vous pouvez tout, il reconnaîtra bientôt la nécessité d'obéir.

Pour vous débarrasser des cris et des importunités de vos enfans, et ne pas leur céder ; remettez-les entre les mains d'une personne qui, en les promenant ailleurs, leur fera oublier l'objet auquel ils mettaient tant d'importance : mais

ne leur accordez jamais après l'avoir refusé.

Persuadez-vous bien que vous faites votre bonheur et celui de vos enfans, en les habituant dès le bas âge à vous obéir. Quand leur raison sera développée, et que vous serez dans le cas de leur refuser quelque chose, mettez moins de sécheresse dans vos refus, motivez-les suivant l'intelligence d'alors; faites-leur comprendre que quand ils vous demanderont quelque chose que vous pourrez leur accorder, vous le ferez avec satisfaction; alors vous deviendrez l'ami de vos enfans, et peut-être qu'un jour vous gagnerez leur confiance.

Mais, je le répète, sans une obéissance aveugle et sans borne dans l'enfance, il n'y aura pas d'éducation facile et heureuse; et pour avoir évité à vos enfans quelques contrariétés qui passent si facilement à cet âge, vous vous exposez à les chagriner beaucoup par la suite, et à leur infliger des peines quand ils seront plus grands, ce qu'il faut éviter. Inspi-

rez-leur une soumission respectueuse dans le bas âge, pour ne pas être dans le cas de leur donner la crainte des châtimens quand ils seront plus âgés; car cette crainte ne marche pas de pair avec l'amitié que vous devez en attendre alors.

CHAPITRE II.

De l'âge où il faut au plus tard commencer l'éducation morale.

Si votre enfant approche de sa septième année, c'est le moment de s'adresser à son moral, d'éveiller son amour-propre; vous y parviendrez en lui faisant des comparaisons. Dites-lui que si un tel est tant aimé de ses parens, de ses maîtres, de ses amis, c'est qu'il a été obéissant et respectueux; qu'il a bien appris dans son enfance à devenir raisonnable; qu'il est complaisant pour ses camarades: faites-lui connaître qu'il y a de la gloire

et de l'avantage à obéir aux gens qui en savent plus que lui, parce qu'ils lui apprendront tout ce qu'ils savent, et qu'alors il deviendra un grand garçon.

Ayez des jeunes gens à qui vous ferez des caresses extraordinaires devant lui, et cela parce qu'ils ont été dociles, obéissans, et qu'ils ont bien appris dans leur enfance ; ne caressez jamais le vôtre que quand il vous aura obéi : en un mot, employez suivant son âge, son caractère et la sensibilité que vous lui connaîtrez, tout ce qui peut stimuler son amour-propre. Voici un exemple de ce qu'il peut produire dans l'enfance même.

Un enfant extrêmement vif et dissipé, à l'âge de cinq ans, avait beaucoup de peine à s'appliquer et à apprendre à lire; un jour qu'on lui faisait de grands reproches à ce sujet, il demanda d'un ton grave et sérieux pour son âge, si quand il saurait bien lire et bien écrire, il serait *maître*, *maître* comme son papa : on lui assura qú'il n'y avait pas d'autre moyen de devenir maître, parceque celui

qui sait lire et écrire fait tout ce qu'il veut et commande aux autres ; tandis que celui qui ne sait rien, est obligé de servir les autres pour avoir à déjeûner et à dîner : et sur-le-champ on lui fit comprendre que *Bernard* qui le servait, ne serait pas dans ce cas-là, s'il eût appris à lire et écrire dans sa jeunesse, et que n'ayant pas voulu apprendre, ses père et mère l'avaient chassé de chez eux, dès qu'il avait été assez grand pour faire des commissions ; que maintenant il était trop âgé pour apprendre, et qu'il serait toujours obligé de servir et faire des commissions, pour avoir de quoi dîner : cette réponse lui fit impression, et dès ce moment, tout joueur qu'il était, il s'appliqua cependant, de manière que son maître eut lieu d'être content de lui.

Pères et mères, n'oubliez pas que vos enfans doivent un jour arriver à l'âge où ils discerneront le bien d'avec le mal, et que s'ils se sentent plus de dispositions à exécuter le mal que le bien, ils s'en prendront à ceux qui les auront élevés,

et qu'ils vous aimeront ou vous haïront en proportion de l'éducation que vous leur aurez donnée. Souvenez-vous aussi qu'il faut leur apprendre à vous reconnaître pour leurs supérieurs et leurs maîtres suprêmes : habituez-les au respect et à l'obéissance ; l'autorité paternelle et maternelle est la première et la plus sainte, elle est émanée du Tout-puissant ; vous les représentez sur la terre ; il vous a faits les ministres de l'éducation ; c'est un des grands devoirs qu'impose le mariage : aussi rien ne peut suppléer l'éducation domestique, et elle doit précéder la publique.

Ne craignez pas d'être sévères envers vos enfans pendant le bas âge ; il ne faudra pas que vous gardiez ce caractère pendant l'adolescence, et vous finirez par devenir un peu familiers dans la puberté, pour l'être tout-à-fait dans l'âge viril : il vaut mieux suivre cette marche, que de prendre l'inverse qui vous prive entièrement de l'amitié de vos enfans.

Mères tendres, sur toutes choses, sou-




3.e Plan.

je lui dois mes forces, et mes vertus...

venez-vous que pendant l'enfance il faut les avoir habitués à vous obéir parce que vous le voulez ; que dans l'adolescence vous devez commencer à raisonner avec eux et leur expliquer le *pourquoi ;* à régler leurs ames, les habituer à leurs devoirs par la raison, et perfectionner cette raison pendant la puberté, pour jouir, dans l'âge viril, du bonheur de les avoir bien élevés ; et pour que votre fils puisse dire un jour, en parlant de vous, *je lui dois mes forces et mes vertus.* Mais ne cherchez pas à leur plaire plus tôt, si vous ne voulez pas vous exposer à manquer leur éducation.

Il ne faut pas attendre, comme le croit une partie des parens, que l'enfant soit en état d'entendre raison, pour le convaincre de la nécessité d'obéir ; l'éducacation sera toujours manquée alors : 1.° parce que de toutes les facultés morales, la raison qui n'est qu'un composé, que le résultat de toutes les autres, est celle qui se développe le plus tard ; et que le chef-d'œuvre d'une bonne éduca-

tion consiste à faire un homme raisonnable : il ne faut donc pas croire, que ce sera par la raison de l'enfant qu'on fera l'éducation ; c'est une chimère que d'avoir cette prétention, on ne peut y parvenir que par l'obéissance, qui démontrera un jour à la raison, que telle chose est meilleure que telle autre ; car la morale est fondée sur la nécessité de faire le bien et d'éviter le mal.

2.° Parce que l'enfant, l'adolescent, le pubère même, ne peut comprendre, qu'il faut, pour *vivre heureux dans la société des hommes policés, faire le sacrifice d'une portion de sa liberté, pour jouir sûrement de l'autre*, ce qui est la première loi de la sociabilité.

Je laisse maintenant à ces parens à juger à quel âge un enfant peut sentir la force de cette obligation, qui quoique tacite pour nous, n'en a pas moins été stipulée par les auteurs des sociétés policées, sans quoi elles n'auraient jamais pu s'établir.

Vous trouverez à la suite de cet ouvrage ce qu'il y a de plus vraisemblable sur l'origine et la formation des sociétés policées, et tout ce qui en est dérivé, afin que vous puissiez le faire connaître à vos enfans en temps et lieu.

CHAPITRE III.

Ce que c'est que l'Education morale.

MAINTENANT que nous ne pouvons plus douter que l'éducation a un grand pouvoir sur le physique et le moral des hommes, puisqu'elle met une différence extrême entre ceux qui ont reçu sa bénigne influence, et ceux qui ne l'ont pas reçue, au point que l'on ne peut reconnaître les membres d'une même famille; que le frère qui a reçu une bonne éducation, ne ressemble pas plus par le physique que par le moral à celui qui en a été privé; que les diamans bruts

ne ressemblent à ceux qui ont été taillés et polis ; maintenant, dis-je, que cette vérité ne peut être contestée, donnons donc tous nos soins à faire fleurir l'éducation. Cette science, tant *rebattue*, veut *l'être encore*, et on ne peut trop la *rebattre* pour l'amener à sa perfection.

C'est l'éducation qui, modifiant le sens intellectuel (*ce sixième sens*, sans lequel les cinq autres ne seraient pas plus pour nous qu'ils ne le sont pour les animaux), par les impressions qu'il reçoit des autres sens ; varie dans le cerveau la marche des fluides spiritueux, des sucs nerveux ; les détermine ; les fait couler d'une manière et dans une partie plutôt que dans une autre ; et donnant ainsi la perfection à tous nos organes, forme notre jugement et notre raison.

L'éducation première doit avoir ensemencé les ames, et la seconde doit cultiver les germes que la première y aura fait naître ; mettre à profit les dispositions et les facultés individuelles qui dé-

pendent des différentes organisations, ainsi que des différens sexes.

Qu'est-ce que l'éducation morale ?

L'éducation morale est l'art de parler à l'ame, de la déterminer à une opération plutôt qu'à une autre, de la rendre maîtresse des passions; elle consiste dans la méthode de faire contracter de bonne heure aux enfans des habitudes honnêtes, comme *l'obéissance à leurs parens, l'exactitude à leurs devoirs, le respect et la soumission aux loix, aux magistrats, l'amour de la patrie et de ses concitoyens, la bienfaisance et toutes les vertus sociales et morales,* comme la *justice*, la *charité*, la *tempérance* : en un mot, à rendre bonnes et utiles les actions des hommes, et à les faire tourner au bonheur et à l'utilité générale.

La morale est fondée sur la nature humaine; elle est d'absolue nécessité pour son bonheur; elle seule peut rendre l'homme heureux. Elle lui est nécessaire pour son existence individuelle

et pour celle des grandes sociétés qui ne peuvent se soutenir que par elle : il est donc bien essentiel de l'inculquer de bonne heure aux enfans. La *morale, qui est le système* des *devoirs* et du *bonheur,* n'est pas arbitraire ; ses maximes sont vraies, puisqu'elles découlent de principes certains ; elles sont utiles, puisqu'elles conduisent au bonheur.

Cette science, très-étendue et vaste dans ses détails, ne peut s'apprendre que graduellement en suivant le développement et le progrès des sensations et des connaissances individuelles; *elle tend spécialement à donner des préceptes pour régler les passions, à dégager la raison* des erreurs de l'imagination et des sens.

C'est l'éducation seconde qui doit entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour de certains objets, le ralentir et même l'étouffer pour d'autres ; enfin, c'est elle qui doit faire contracter aux ames des habitudes avantageuses pour les individus eux-mêmes et pour la société : conséquemment cette société a

un très-grand intérêt à ce qu'on ne développe dans les jeunes citoyens que les germes des passions qui lui sont les plus avantageuses; donc elle doit veiller à l'éducation générale, et établir des loix suivant lesquelles le gouvernement fondera les écoles publiques, et que les particulières seront obligées de suivre (*a*).

CHAPITRE IV.

Education morale de l'enfance, en général.

Nous ne pouvons nous dissimuler qu'une religion quelconque est d'absolue

---

(*a*) Gardons-nous de confondre les plans publics d'éducation, avec l'éducation publique. A *Athènes*, l'éducation était toujours publique; le plan était toujours particulier, puisqu'il était subordonné aux forces physiques, aux facultés organiques et intellectuelles des individus.

Le *Gymnasiarque* n'ordonnait certains exercices corporels, qu'à ceux qui annonçaient assez de force pour les exécuter. Le *Cesmète* se comportait de même pour les études.

nécessité à l'homme vivant en société ; qu'elle est *naturelle* à son cœur, et qu'elle est un des plus puissans moyens pour le déterminer dans ses actions, pour donner à ses vertus la constance et la solidité nécessaires qui les rend utiles à leurs concitoyens : mais on ne peut en prescrire une particulière dans un gouvernement où chaque citoyen a la liberté de professer le culte qui lui paraît préférable ; pourvu qu'il n'ait rien de contradictoire aux loix du gouvernement.

Les parens étant les ministres nés de leurs enfans, doivent leur enseigner ou leur faire enseigner les principes fondamentaux de leur religion, en y joignant l'amour de la patrie, du gouvernement, l'observance de ses loix et le respect pour ses chefs ; car il importe peu à ce gouvernement que tel citoyen adopte telle ou telle pratique de religion, pourvu qu'il se conforme aux loix établies là-dessus : mais ce qui lui importe beaucoup, c'est que la religion de chaque citoyen lui fasse

aimer la patrie et les devoirs qu'elle impose à tous.

Ainsi donc, dès trois à quatre ans, au plus tard, vous ferez connaître à vos enfans des deux sexes, la religion dans laquelle ils doivent vivre : on ne peut trop tôt s'y prendre pour jeter dans ces jeunes ames le germe de la reconnaissance envers le Créateur ; vous leur donnerez une idée de l'*Etre suprême*, maître absolu de tout ; parce que c'est lui qui a tout fait, tout créé par sa volonté : vous les habituerez à une courte prière qu'ils adresseront à cet Etre suprême en action de graces de les avoir créés, et parce qu'il aime les enfans, puisqu'il leur a donné une mère pour les nourrir, les vêtir, les soigner et les empêcher de tomber au feu, etc. etc.

Vous leur ferez entendre que l'Etre suprême voit tout, entend tout ; qu'il fait du bien à ceux qui l'aiment et lui obéissent ; qu'il manifeste sa volonté par la bouche des mères, et que leur désobéir, c'est désobéir à Dieu, qui pardonne

les fautes, pourvu que l'on se corrige.

Selon Fénélon, un philosophe payen a pensé fort juste quand il a dit : « Que les mères sont les génies tutélaires et comme les dieux visibles de leurs enfans ; parce qu'elles sont comme les lieutenans de sa puissance pour les produire, et de sa providence pour les élever dans la vertu. Il dit encore que Dieu leur a imprimé l'autorité nécessaire pour y réussir : (par ces paroles de l'Exode)

» *Quiconque maudira son père ou sa mère, soit puni de mort.* »

Considérez de quelle terreur il frappe les enfans pour les obliger à respecter leurs parens, et combien il a voulu que la puissance qu'il leur a donnée sur eux fût formidable. Vous devez donc user d'autant mieux de cette puissance pour les bien élever, que le gouvernement d'aujourd'hui est dans des sentimens favorables à la puissance paternelle : en voici la preuve.

Le cit. Chaptal dit dans son rapport sur l'instruction publique : « Un gouvernement sage doit resserrer de tout son pouvoir le nœud des familles, bien loin de le briser; il doit les considérer comme les premiers élémens du bonheur social, et ne pas perdre de vue que là où il n'y a pas de famille, il n'y a pas de cité; et que là où il n'y a pas de cité, il ne peut exister ni république, ni esprit public.

» Ainsi, respecter le pouvoir des pères et mères, entourer d'une protection presqu'illimitée cette première magistrature posée sur les bases du gouvernement paternel dans le sein même des familles; voilà, je pense, les vrais principes d'une bonne et sage administration. »

Lorsque votre enfant ne vous obéira pas à la troisième fois que vous serez obligé de lui répéter l'ordre, servez-vous de la formule suivante : *Au nom de Dieu, au nom de l'Etre suprême qui vous nourrit*, faites, etc. S'il résiste à cet ordre, il faut ne lui donner que du

pain et de l'eau pour le repas qui suivra cette désobéissance, et encore faut-il les lui faire attendre, et prier devant lui l'Etre suprême de ne pas abandonner votre enfant à sa méchanceté.

Par ces moyens, vous parviendrez à vous faire obéir par vertu (*a*); par-là, vous les entretiendrez dans la dépendance de cet Etre suprême, vous les forcerez à le reconnaître pour leur conservateur et leur bienfaiteur.

CHAPITRE V.

De l'éducation des Filles.

L'ÉDUCATION, en formant des citoyens vertueux à l'Etat, manquerait son but, si elle négligeait celle de cette précieuse moitié du genre humain.

L'empire de l'homme sur ce sexe ai-

(*a*) J'entends par vertu, l'exécution facile et volontaire de leurs devoirs.

mable, n'est généralement rien en comparaison de celui de la femme sur l'homme; elle influe sur ses opinions, sur ses passions, conséquemment elle est le mobile de sa conduite. Cet empire de la femme sur l'homme, qui n'est pas dans la nature, est cependant si fort, que l'homme policé ne peut s'y soustraire : les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes qu'ils soient; ainsi, si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux filles ce que c'est que grandeur et vertu.

Dans tous les siècles et chez tous les peuples de la terre, la conduite des femmes a fait le bonheur ou le malheur, la honte ou la gloire des nations; il est donc du bon ordre d'une nation, et du devoir d'une bonne constitution, de soigner l'éducation du sexe; puisque son influence sur la société est de la plus haute importance pour la prospérité des Empires et le bonheur de tous leurs membres.

« Un anonyme a dit, en parlant de

l'éducation des différens peuples, qu'en Angleterre il n'y a presque pas d'éducation publique pour les garçons; que la plupart sont élevés dans la maison paternelle, où ils sont traités avec beaucoup de douceur; qu'en général la jeunesse est assez ignorante, débauchée et bouffie d'orgueil national : cependant cette jeunesse donne par la suite des hommes estimables, et il y a d'assez bonnes mœurs parmi les gens mariés. »

Les qualités dominantes de la nation sont un bon sens admirable, une certaine énergie de caractère, beaucoup d'esprit public; et l'on rencontre chez eux des hommes du premier mérite, qui font autant d'honneur à l'humanité qu'aux sciences et à leur patrie. *Voici, dit-il, l'explication du phénomène.*

L'Anglais n'est point élevé, mais les femmes le sont très-bien; et ce sont elles qui, sans en afficher la prétention, servent d'instituteurs à leurs maris. Non-seulement l'éducation domestique des femmes est très-soignée, mais il y a un

grand nombre d'éducations publiques ou de pensionnats de jeunes personnes, dirigés par des femmes d'un mérite distingué, dont on honore et récompense dignement les talens : enfin, les femmes d'*Angleterre* et d'*Ecosse*, sur-tout, sont, sans contredit, les femmes les mieux élevées que j'aie vues ; celles qui savent le mieux garder le ton de leur sexe, en honorer les vertus, en pratiquer les devoirs, et en faire respecter les droits.

Les hommes qu'elles s'associent, malgré la nullité de l'éducation de la jeunesse, sont les hommes les plus sensés, les plus solides de l'Europe. En général, il est si vrai que le sort, et les mœurs des hommes dépendent en grande partie de l'éducation des femmes, que par-tout où j'ai vu les femmes les mieux élevées, là aussi j'ai vu les meilleurs hommes.

Malgré cet exemple, je ne suis pas d'avis que l'homme reçoive de la femme, le perfectionnement de son éducation ; car ce serait encore un moyen de séduction de

plus ; elle en a tant d'autres, qu'il faut bien se garder d'y ajouter celui-là.

Elevons donc nos filles pour en faire des femmes vertueuses et estimables ; elles trouveront bien à elles seules les moyens de se rendre aimables et de diriger leurs maris.

Développons en elles les agrémens du corps, les grâces et l'adresse, les charmes de l'aménité des mœurs ; la pudeur, et cette conscience qui font la base de la morale, de la piété ; cette compassion active, cette douce bienfaisance : les plus belles vertus de ce sexe.

Donnons-leur la douceur, qui produira la patience et le courage dont elles ont tant besoin dans tous les détails domestiques ; entretenons leur sensibilité qui produira l'amour conjugal et maternel, et qui les conduira à la bonne éducation de leurs enfans. Cultivons le talent qu'elles ont d'analyser ; talent qui produit cette finesse d'esprit, cette sagacité, ce sens exquis du beau et du bon, cette facilité à discerner les convenances qui

nous échappent souvent : nous aurons rempli une des grandes tâches que l'amour de la patrie nous impose.

CHAPITRE VI.

Nécessité d'une différence dans l'éducation des Filles.

Que pourrais-je dire de mieux, que ce qu'a dit le citoyen Talleyrand-Périgord dans son rapport sur l'instruction publique, pour prouver que nous devons donner aux femmes une éducation différente de celle des hommes ? *Rien*. Conséquemment, on ne sera pas surpris que je répète mot-à-mot ce qu'il dit sur ce sujet.

« Le but de toutes les institutions doit être le bonheur du plus grand nombre ; tout ce qui s'en écarte est une erreur, tout ce qui y conduit, une vérité. Si l'exclusion des emplois publics, prononcée contre les femmes, est pour les deux

sexes un moyen d'augmenter la somme de leur bonheur mutuel; c'est dès-lors une loi que toutes les sociétés ont dû reconnaître et consacrer (*a*).

» Toute autre ambition serait un renversement des destinations premières, et les femmes n'auront jamais intérêt à

(*a*) Fénélon dit à ce sujet : « Le monde n'est pas gouverné au hasard, les différens états qui le partagent ne sont pas abandonnés à notre caprice; il y a une Providence qui règle les conditions et qui assigne à chacune ses devoirs. Les femmes ne sont pas destinées à instruire les peuples, à gouverner les Etats, etc. Leur partage est renfermé dans l'intérieur de la maison, et se borne à des fonctions non moins utiles, mais moins laborieuses, et plus conformes à la douceur de leur caractère, à la délicatesse de leur complexion, et à leur inclination naturelle. »

Il faut bien que ce partage de fonctions entre les hommes et les femmes, soit fondé dans la nature, puisqu'il est le même dans tous les temps et dans tous les pays; il est vrai que l'histoire nous montre des femmes qui ont excellé dans le métier de la guerre, dans le gouvernement des Etats, et dans l'étude des sciences : nous en avons encore sous nos yeux. Ces exemples sont rares, et ne doivent être regardés que comme des phénomènes.

Sénèque a dit : L'un est fait pour obéir, et l'autre pour commander.

changer la délégation qu'elles ont reçue.

» Or, il nous semble incontestable que le bonheur commun, sur-tout celui des femmes, demande qu'elles n'aspirent point à l'exercice des droits et des fonctions politiques : qu'on cherche ici leur intérêt dans le vœu de la nature.

» N'est-il pas sensible, que leur constitution délicate, leurs inclinations paisibles, les devoirs nombreux de la maternité, les éloignent constamment des habitudes fortes, des devoirs pénibles, et les appellent à des occupations douces, à des soins intérieurs ? Et comment ne pas voir, que le principe conservateur des sociétés, qui a placé l'harmonie dans la division des pouvoirs, a été exprimé et comme révélé par la nature, lorsqu'elle a ainsi distribué aux deux sexes des fonctions si évidemment distinctes ? Tenons-nous-en là, et n'invoquons pas des principes inapplicables à cette question. Ne faites pas des rivaux des compagnes de votre vie ; laissez, laissez, dans ce monde, subsister une union qu'aucun

intérêt, qu'aucune rivalité puisse rompre : croyez que le bien de tous vous le demande.

» On dit que dans de grandes circonstances, les femmes ont fortifié le caractère des hommes ; mais c'est qu'alors elles étaient loin de la carrière : si elles avaient poursuivi la même gloire, elles auraient perdu le droit d'en distribuer les couronnes.

» On a dit aussi que quelques-unes avaient porté le sceptre avec gloire ; mais que sont un petit nombre d'exceptions brillantes ? Autorisent-elles à déranger le plan général de la nature ? S'il était encore quelques femmes que le hasard de leur éducation ou de leurs talens, parût appeler à l'existence d'un homme, elles doivent en faire le sacrifice au bonheur du grand nombre, se montrer au-dessus de leur sexe en lui montrant sa véritable place, et ne pas demander qu'en livrant les femmes aux mêmes études que nous ; on les sacrifie toutes, pour avoir peut-être dans

un siècle quelques hommes de plus. »

Qu'on ne cherche donc plus la solution d'un problême suffisamment résolu. Elevons les femmes, non pour aspirer à des avantages que la constitution leur refuse, mais pour connaître et apprécier ceux qu'elle leur garantit. Au lieu de leur faire dédaigner la portion de bien-être que la société leur réserve, en échange des services importans qu'elle leur demande ; apprenons-leur quelle est la véritable mesure de leurs devoirs et de leurs droits.

Qu'elles trouvent, non de chimériques espérances, mais des biens réels sous l'empire de la liberté et de l'égalité; que moins elles concourent à la formation de la loi ; plus aussi elles en reçoivent de protection et de force : et sur-tout qu'au moment où elles renoncent à tous droits politiques, elles acquièrent la certitude de voir leurs droits civils s'affermir et même s'accroître.

Assurées d'une telle existence par le système des loix, il faut les y préparer par l'éducation; mais développons leurs

facultés sans les dénaturer, et que l'apprentissage de la vie soit à-la-fois, pour elles, une école de bonheur et de vertu.

Les hommes sont destinés à vivre sur le théâtre du monde : l'éducation forte et publique leur convient, mais elle ne convient qu'à eux; elle place de bonne heure sous leurs yeux toutes les scènes de la vie : les proportions seules sont différentes.

La maison paternelle convient mieux, que toute autre, à l'éducation des femmes; elles ont besoin de s'accoutumer à la vie calme et retirée. Destinées aux soins intérieurs, c'est au sein de leur famille qu'elles doivent en recevoir les premières leçons et les premiers exemples. Les pères et mères, avertis de ce devoir sacré, sentiront l'étendue des obligations qu'il impose : la présence d'une jeune fille doit purifier le lieu qu'elle habite, et l'innocence commande, à ce qui l'entoure, la vertu ou le repentir. Mais enfin il en est de l'éducation des filles comme de celle des garçons : tous les

parens ne peuvent pas faire élever leurs filles chez eux, non plus que leurs garçons. Nous sommes pour le moins aussi bien pourvus de bonnes maisons d'éducation pour le sexe que les Anglais ; il est à Paris des pensionnats de jeunes personnes, dont les directrices, mères de famille, sont d'un mérite généralement reconnu, même avant qu'elles se soient livrées à cette précieuse fonction.

Mères tendres, depuis l'âge de quatre à cinq ans jusqu'à sept, vous cultiverez la mémoire de vos filles par les principes de leur religion, et quelques fables de la Fontaine avec gravures, que vous leur expliquerez ; le reste du temps elles joueront à la poupée, avec laquelle elles apprendront à exercer leurs doigts, à manier adroitement une épingle, une aiguille : en un mot, à développer leurs graces naturelles et leur petit caractère.

Il ne faut pas qu'elles apprennent à lire de sitôt ; car le célèbre Tissot trouve qu'il y a un grand inconvénient à ce que les filles sachent lire dans leur première

jeunesse ; parce que, dit-il, de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes depuis un siècle, la principale est l'application à la lecture des romans : les jeunes filles, au lieu de faire de l'exercice, lisent ; elles refusent l'occasion de se promener, pour avoir plus le loisir de se livrer à la lecture : souvent même elles prennent sur leurs nuits pour satisfaire cette passion ; elles s'échauffent la tête et le cœur.

L'impression trop forte que font sur certaines d'entr'elles, ces lectures passionnées, mine à la longue le corps et l'ame, et les jettent dans une langueur que les parens prennent quelquefois pour un besoin du mariage ; tandis qu'elles sont moralement et physiquement dans un état opposé ; puisque plusieurs d'entr'elles sont devenues amoureuses du héros d'un roman : que de jeunes filles, par exemple, en lisant l'Héloïse, ont desiré jouer son rôle !

Tissot dit encore que toute fille de dix ans qui lit au lieu de se promener et

faire de l'exercice, doit être une vaporeuse à vingt ans, et ne pourra faire une bonne nourrice.

Je vois un moyen de remédier à ces malheurs, et de forcer ces intéressantes créatures à un exercice très-nécessaire pour leur moral comme pour leur physique, mais très-essentiel à leurs concitoyens; puisque sans une bonne santé, elles ne pourront donner à l'Etat des enfans sains et vigoureux : *c'est de ne leur apprendre à lire que le plus tard possible.*

Je ne desire pas qu'il soit défendu aux femmes de savoir lire et écrire, car je ne veux pas qu'elles soient des ignorantes toute leur vie; mais je voudrais qu'on ne communiquât ces sciences aux filles, qu'au moment de les marier; en sorte qu'elles ne sussent alors que signer l'engagement qu'elles contracteront; et que ce ne fût qu'après le mariage qu'on leur fît apprendre à lire; car la jeune fille qui aura lu des romans, est à moitié perdue : il lui sera difficile, pour ne pas dire

impossible de bien remplir les devoirs d'épouse et de mère (*a*).

Pères et mères, ne vaut-il pas mieux que vos filles apprennent à lire plus tard, que de courir le hasard de perdre, par cette connaissance, une bonne constitution physique et une moralité qui serait bonne, si elle n'était corrompue par les chimères, que de pareilles lectures impriment au cerveau; et qui corrompent toujours le jugement, si elles ne font pas un plus grand mal?

Mais, *mais*, *mais*. . . . j'entends ce que signifient ces récriminations; accordons-leur donc l'écriture et l'arithmétique dès l'adolescence, parce qu'il faut de la souplesse dans les doigts, et une longue habitude pour bien écrire; mais aussi prenez bien garde qu'elles ne lisent que ce qu'elles écriront.

Qu'à sept ans elles apprennent donc, avec l'écriture, la géographie, la chro-

(*a*) Il vaudrait mieux épouser une coquette spirituelle, qu'une prude qui aurait lu l'*Héloïse* de J. J. ROUSSEAU. (Voyez son avertissement à ce sujet.)

nologie et l'histoire ; par mémoire seulement ; par le récit que les mères ou les gouvernantes leur feront des abrégés de ces sciences.

L'ordre des temps, dit ROLLIN, dans son étude des filles (*a*), demande pour les catholiques, que l'on commence par l'histoire sainte, dont on trouvera un abrégé dans le catéchisme historique et dans le livre qui a pour titre, abrégé de l'histoire de la morale de l'Ancien Testament : ces livres sont le fond de l'instruction chrétienne.

Quant à la géographie, les cartes valent mieux que les livres ; parce que, comme je l'ai dit ailleurs, l'œil est le burin de la mémoire ; et qu'en leur disant et leur montrant, que de tel pays on va à tel autre, elles apprendront mieux qu'en lisant.

Je veux qu'elles lisent un jour tout ce qu'elles voudront lire, car l'instruction est toujours nécessaire ; c'est elle qui

(*a*) Livre précieux pour la manière de conduire à la sainteté les demoiselles catholiques.

nous fait ce que nous sommes ; je veux qu'elles lisent des romans même, mais quand elles seront parvenues à un âge où la lecture n'en sera plus dangereuse ; je veux qu'elles charment par-là les ennuis de la vieillesse : ainsi remettons aux maris le soin de leur faire apprendre à lire, et lorsqu'elles s'y adonneront, je vous assure qu'elles y feront des progrès rapides.

Les peuples qui suivront ce plan d'éducation pour leurs filles, rectifieront promptement leurs mœurs, et parviendront plus tôt à la perfection et au bonheur que ceux qui s'en éloigneront (*a*).

Depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix,

(*a*) Un grand homme a dit : « Tout homme qui écrit ne doit pas envisager seulement le temps où il vit, ni ses concitoyens du moment, ni la contrée qu'il habite ; il doit parler au genre humain ; il doit prévoir les races futures : en vain se flatterait-il de voir ses principes reçus avec la bienveillance, par des esprits prévenus, ou contre ce qu'il écrit, ou contre lui-même : c'est après sa mort, que l'écrivain véridique triomphe ; c'est alors que les aiguillons de la jalousie et les traits de l'envie émoussés, font place à la vérité. »

L'ab. MIRABEAU.

vous leur ferez apprendre tous les différens ouvrages de femme : elles auront pour exercice habituel, la promenade, le jeu du volant et la danse, pour forcer de temps en temps la circulation et les sécrétions humorales : dans tous ces exercices, vous leur laisserez prendre beaucoup de gaîté.

De dix à douze ans vous leur donnerez la connaissance du ciel par un cours de cosmographie ; vous leur ferez mettre l'œil au télescope pour leur donner une idée de la marche de ces corps célestes, dont l'aspect seul pénètre l'ame d'admiration pour leur Créateur ; il faut qu'elles aient connaissance d'un être, d'un agent tout-puissant qui gouverne tout : l'existence de cet univers est la plus grande preuve de l'existence d'un Dieu qui le régit et le gouverne. Après quoi vous leur ferez connaître le globe terrestre, ses divisions et les différens peuples qui l'habitent ; pour ensuite leur donner connaissance du pacte social, qui fut l'origine des premières sociétés policées,

Suivant leur intelligence d'alors, il faudra leur faire connaître les différens gouvernemens, et spécialement celui sous lequel elles vivent; qui les protège et les défend contre les ennemis du dedans, aussi bien que ceux du dehors.

Dès l'âge de douze ans, on ajoutera à toutes ces connaissances celles des talens agréables, comme la musique (*a*), le dessin, la peinture; chacune d'elles choisira celui pour lequel elle se trouvera du goût, et se sentira des dispositions organiques et intellectuelles.

Vous leur aurez déja appris, par l'exemple, à donner des soins aux domestiques malades, à veiller à ce que rien ne leur manque; elles sauront qu'il faut qu'elles soient douces et honnêtes avec eux, mais

---

(*a*) Quand la musique vocale n'est pas forcée, elle achève de développer la poitrine; l'action de chanter la fortifie, ainsi que l'organe de la voix; elle atténue les fluides, augmente la chaleur à cause de l'action continuelle des muscles et du choc de l'air, qui entre et sort des poumons, plus fréquemment qu'en tout autre temps, et revivifie le sang : conséquemment il serait bon de la commencer dès le bas-âge.

sans familiarité : vous n'oublierez pas de les mettre au fait de tout ce qui regarde l'ordre et la dépense d'un ménage. Faites-leur bien connaître que le défaut d'ordre dans les détails domestiques, entraîne la ruine des maisons les mieux fondées, et qu'il n'y a rien à négliger pour une mère de famille. Vous leur apprendrez l'économie sans avarice, et vous les empêcherez d'être prodigues ; vous les habituerez à se faire des privations, pour soulager quelques malheureux, jouets du sort et du caprice de la fortune, et vous les préparerez à supporter avec résignation toutes les adversités qui pourraient leur survenir. Elles sauront aussi qu'on ne doit rien prendre à crédit sans une nécessité absolue, et sans la certitude de payer. Toutes ces connaissances nécessaires pour les rendre vraiment estimables et précieuses dans l'état de mariage auquel elles sont destinées, emploieront suffisamment leur jeunesse, sans l'occuper à la lecture des romans, ou même de meilleurs ouvrages qu'il

faut leur réserver pour le temps où elles seront débarrassées des soins du ménage et de l'éducation de leurs enfans.

Mères tendres et vertueuses, élevez bien vos filles, elles élèveront bien les leurs; et ces dernières en feront de même : ainsi se formeront les générations vertueuses.

CHAPITRE VII.

De la Nubilité.

La nubilité est une opération de la nature, qui dégénère souvent en une crise dangereuse, et quelquefois mortelle, lorsqu'on la contrarie. C'est la période la plus intéressante de la vie des femmes; puisque c'est par elle que la jeune fille parvient à son complément physique; c'est le moment où la nature, plus abondante en sucs nourriciers, en porte une plus grande portion à la matrice et à toutes ses dépendances; pour faire éla-

borer par les ovaires, et déposer dans leurs œufs, les matériaux propres à la réproduction de la créature.

Cet état exige un régime sain, plus succulent que celui d'un garçon du même âge, parce qu'il n'a pas le même inconvénient; et que souvent les sucs de la jeune fille sont encore trop séreux, la fibre trop molle et trop relâchée; delà, le défaut de secrétion; delà, cette pâleur et couleur verdâtre sur toute l'habitude du corps; cette langueur que l'on observe dans ses yeux, cet état pathologique, ce *chlorosis*, en un mot, que vous ne dissiperez qu'avec un régime actif, aidé par le sirop, ou le vin anti-scorbutique, ou l'eau de boule de mars; suivant les différens degrés de ce que l'on appelle *pâles-couleurs*.

Il est nécessaire que les jeunes filles ainsi languissantes, aient moins de contention d'esprit; donnez-leur alors des connaissances agréables à acquérir; développez leurs talens pour les arts agréables, comme la musique, la danse, la

peinture ; ne les tenez pas long-temps de suite à l'étude ; au contraire, faites-les jouer souvent, car la langueur qu'elles éprouvent leur ôte souvent le courage et l'envie de jouer. Je vous ai dit que la promenade à pied était d'une nécessité absolue pour les enfans du sexe, et que pour rompre cette uniformité d'exercice aux jeunes filles, lorsqu'elles grandissent, il faut les faire jouer au volant, et danser toutes les fois que vous en trouverez l'occasion.

Je vous recommande maintenant cet exercice aussi fréquemment qu'il se pourra. Il ne suffit pas de la danse devant le maître, ces leçons sont souvent pénibles et ennuyeuses, tandis que celles des assemblées des jeunes gens de leur âge, outre l'exercice, produit le salutaire effet de la gaîté, de la bonne grâce et de la bonne tenue.

Par ces exercices bien entendus, vous leur procurerez de bonnes digestions ; conséquemment perfection dans les sucs nourriciers ; un bon sommeil, par ce

moyen distribution régulière dans ces mêmes sucs : vous les conduirez par ce régime à la nubilité que vous n'obtiendrez pas si facilement par la vie sédentaire et tranquille.

Le repos trop long - temps gardé ralentit le mouvement du sang et toutes les sécrétions ; il suspend l'action des esprits vitaux, nuit au moral comme au physique ; il produit la tristesse qui rend irascible et brusque, conséquemment il ôte à la femme un de ses plus beaux appanages, la *douceur*.

Quand les filles se portent bien à cet âge, une mouche les fait rire ; il ne faut pas en empêcher, sous prétexte que cela est *bête*, comme je l'ai souvent ouï dire ; ce n'est pas encore le moment d'avoir de l'esprit. Laissez-les fortifier et perfectionner leur physique ; donnez-leur pendant ce temps des connaissances utiles, comme l'histoire naturelle, le dessin, la musique vocale et instrumentale, l'esprit leur viendra naturellement ; et lorsqu'il sera arrivé, vous les habituerez à se maîtriser

et à se recueillir, même à réfléchir et méditer sur une histoire, sur un conte, sur un problême ; ce dont vous exempterez celles qui sont languissantes.

Qui de vous, Mesdames, n'a pas regretté mille fois cet âge où la paix de l'ame laisse toujours le rire sur les lèvres? Ne troublez donc pas ces innocentes créatures dans leur joie, ne leur ôtez pas la jouissance d'un temps si court et si précieux : aimez la jeunesse, favorisez ses jeux, ses plaisirs et son innocence ; c'est le devoir de tout être raisonnable. La gaîté est le baume le plus salutaire ; il ne faut donc jamais l'empêcher ; on doit seulement s'appliquer à ce qu'elle ne dégénère en folie.

Les détails dans lesquels je suis entré, paraîtront peut-être minutieux à quelques personnes, mais j'espère que ce ne sera à aucune mère ; car il n'y a rien d'indifférent dans les soins à donner et dans la manière d'élever des êtres aussi faibles et aussi susceptibles de modification que des enfans.

CHAPITRE VIII.

De l'Education des Garçons.

De cinq à sept ans, les garçons, indépendamment des principes de leur religion ci-dessus énoncés, apprendront à lire et à écrire, puis les principes de la grammaire française, et l'arithmétique; on exercera leur mémoire par l'abrégé de l'histoire naturelle, avec les gravures; on fortifiera leur physique par la promenade au grand air, et de petites courses de temps à autre.

On ne devrait enseigner à lire et écrire aux enfans, qu'en jouant avec eux; la manière de faire connaître les lettres aujourd'hui est bonne; il faudrait en trouver une agréable pour leur apprendre à les former : par exemple, à qui fera mieux cette figure, A, etc.

Il faut chercher l'occasion de les faire rire en les instruisant; la leçon où on

a ri s'imprime mieux dans la mémoire que celle où on a pleuré ; d'ailleurs, les ris et les jeux sont si nécessaires à cet âge, pour la santé, qu'il faut les préférer à l'avancement du moment. N'oubliez jamais que pour avoir du succès dans cette entreprise, il faut sans cesse imiter et suivre la marche de la nature, qui emploie la plus grande partie de l'enfance à développer les forces et les facultés physiques ; une partie de l'adolescence à développer les facultés intellectuelles et morales ; et que si vous voulez aller plus vîte qu'elle, vous n'aurez que des fruits précoces qui ne parviendront pas à maturité.

Etudiez donc les dispositions de vos enfans, et leurs facultés ; écartez le dégoût qui est toujours suivi de la paresse, si vous voulez entretenir les ressorts de l'ame, car la paresse éteint toutes les facultés : encore une fois, imitez la nature ; elle a attaché la conservation des espèces à des sensations très-agréables. Conduisez les individus à la per-

fection par la voie du plaisir, et toutes les fois que vous gouvernerez l'ame par le plaisir et le bonheur, vous en ferez ce que vous voudrez.

Presque tous les mauvais succès de l'éducation proviennent de ce que les instituteurs ne sont pas d'accord avec la nature ; ils veulent étendre ce qu'elle n'a pas encore ébauché ; ils veulent cultiver ce qu'elle n'a pas encore développé. Il faut bien se persuader qu'il en est des facultés intellectuelles et morales comme des physiques ; qu'elles ne se développent que les unes après les autres, et beaucoup plus tard chez certains individus, que chez d'autres : la réflexion et l'imagination ne nous arrivent que long-temps après la mémoire.

L'instituteur doit dresser son plan d'instruction sur la succession la plus naturelle des idées, lorsqu'elles naissent les unes des autres ; que les transitions ne servent qu'à y répandre plus de clarté, et à les lier ensemble ; la mémoire retient mieux ce que l'on veut qu'elle sache, et

l'ame exerce toutes ses facultés avec une aisance qui en assure la certitude et les progrès ; la curiosité, si naturelle à l'homme, y trouve sans peine de la pâture qui aiguise son desir : c'est ainsi que l'agréable conduit à l'utile.

L'enfant, dans le sein de sa mère, n'est qu'une plante dont la nature déroule les vaisseaux et étend les branches ; arrivé dans ce monde, c'est un animal sensible, qui devient, avec le temps, actif et intelligent. On sent aisément que ses facultés morales, actives, ou pour bien dire, que la réflexion et le jugement ne peuvent arriver que longtemps après toutes les facultés sensitives : ménagez donc ces premières facultés, n'en abusez pas, et gardez-vous de les forcer, si vous voulez faire de bons élèves. Commencez dans l'éducation, comme la nature elle-même, par exercer les facultés physiques, puis le bon sens, et ensuite la morale pratique ; n'oubliez pas que l'instruction doit être subordonnée aux institutions qui développent les for-

ces et les facultés physiques. La joie et la gaîté sont d'excellens moyens pour cela; ce sont des désopilatifs qu'il ne faut pas mépriser; ce sont d'excellens remèdes contre les engorgemens du *mésentère*, auxquels les enfans sont assez sujets.

Pères et mères, instituteurs ou institutrices, ne grondez jamais vos enfans quand ils rient de bon cœur dans leurs jeux ; s'ils vous font trop de bruit, envoyez-les s'amuser ailleurs : si vous n'avez pas d'autre local, et que vous soyez obligés de ralentir leur joie, faites-le si doucement, que la surprise et la peur n'y soient pour rien.

De sept jusqu'à neuf ans, il faut leur apprendre les principes de mathématique, l'abrégé de l'histoire générale.

De neuf jusqu'à treize, il faut leur donner connaissance de la géographie, les élémens de la langue latine, l'histoire grecque.

De treize à quatorze, l'histoire romaine, la française, le complément des mathématiques, et l'histoire naturelle.

Quoique j'aie l'air de vous prescrire le genre d'études et de livres qu'il faut donner à vos enfans, à vos élèves; j'adopte cependant bien volontiers l'opinion du cit. Chaptal sur cet objet, parce que ses raisons sont sans réplique : voici ce qu'il dit.

« Désigner à chaque instituteur le genre de science qu'il doit enseigner, lui marquer le temps qu'il doit donner à l'instruction, c'est le devoir du Gouvernement: mais tracer la marche des idées, donner des bornes à la pensée et aux moyens de la développer, c'est le genre de tyrannie le plus insupportable, par cela seul qu'il s'attache à ce que l'homme a de plus indépendant. »

« On n'a peut-être pas assez réfléchi sur ces principes, lorsqu'on a proposé de composer des livres élémentaires pour l'instruction, à l'enseignement desquels tous les professeurs seraient astreints; c'est, sans y songer, tracer un cercle vicieux, et arrêter la marche de l'instruction, sous le prétexte de la régulariser. Sans doute

il faut composer des livres élémentaires, mais il faut se garder de faire une loi de leur enseignement exclusif ; l'élève et le professeur ne tarderaient pas à tourner autour de quelques idées triviales, sans se douter que les bornes de la science sont indéfinies, et que sa carrière est sans limites. »

Pendant le temps de ces études, on fortifiera leur physique par les différens exercices gymnastiques, comme la course à pied, les jeux de souplesse, le ballon, le volant, etc. et ceux d'adresse et combinaison, comme le billard.

CHAPITRE IX.

De l'Education publique.

Pères et mères, si vous ne pouvez vous-mêmes pousser plus loin l'éducation de vos enfans, vous demanderez quelle est la meilleure de l'éducation publique ou de la domestique ? L'une et

l'autre ont leurs inconvéniens, comme leurs avantages ; mais tous les hommes ne pouvant élever, ni faire élever leurs enfans chez eux, il faut nécessairement des écoles publiques.

L'éducation publique a un grand avantage sur la domestique ou privée, pour de certains individus ; car l'exemple détermine plus souvent qu'on ne pense, et fait sortir de l'apathie naturelle, certains écoliers, par l'émulation qu'ils excitent entr'eux ; et on ne peut se dissimuler que des jeunes gens qui sont devenus des hommes savans, ne seraient restés que des idiots, s'ils avaient eu une éducation privée. Avec un grain d'amour-propre, l'éducation publique fait des hommes, parce que les actions des uns influent sur celles des autres.

Mais quand je réfléchis, je vois que chaque individu porte dans l'ame une marque aussi distinctive pour son moral, que sa physionomie l'est pour son physique ; et que sur cent jeunes gens, il n'y en a pas dix qui doivent être gou-

vernés de la même manière : je donne la préférence à l'éducation domestique pour commencer, et je reste dans l'étonnement, la surprise et l'admiration, en voyant ce qu'a produit l'éducation publique en France, même aussi mal organisée qu'elle était.

Helvétius trouve dans l'éducation publique cinq avantages sur la domestique.

1.° Un emplacement vaste, qui permet à la jeunesse des exercices propres à fortifier le corps et la santé.

2.° La rigidité de la règle, qui ne peut jamais être aussi exactement observée dans la maison paternelle, que dans une maison publique d'instruction, où l'horloge commande aux maîtres comme aux étudians.

3.° L'émulation qui est produite par la comparaison qu'on fait de soi avec un grand nombre d'autres.

De tous les moyens d'exciter les talens et les vertus, ce dernier est le plus sûr. Or l'enfant n'est pas dans la maison pa-

ternelle à portée de faire cette comparaison, et son instruction est d'autant moins bonne. L'émulation est une passion utile, c'est le desir de s'illustrer qui produit les talens; par-tout où l'émulation n'existe pas, l'ame reste vide d'idées et absorbée dans son peu de connaissance.

4.° L'intelligence des instituteurs.

Parmi les hommes, par conséquent parmi les pères, il en est d'ignorans et d'éclairés; les premiers ne savent quelle instruction donner à leurs enfans; les seconds le savent, mais ils ignorent la manière dont ils doivent leur présenter leurs idées, pour leur en faciliter la conception; c'est une connaissance pratique, qui bientôt acquise dans les colléges, soit par sa propre expérience, soit par une expérience de tradition, manque souvent aux pères les plus instruits.

5.° La fermeté de cette éducation.

L'instruction domestique est rarement mâle et courageuse : les parens, uniquement occupés de la conservation physique de leurs enfans, craignent de les

chagriner ; ils cèdent à toutes leurs fantaisies, et donnent à cette coupable complaisance le titre d'amour paternel.

Moyen d'améliorer l'éducation publique.

J'ai toujours desiré, et je souhaite encore, que pour éviter le vice destructeur des sociétés, on ne rassemble dans la même maison, qu'à-peu-près le même degré d'étude, parce qu'alors on n'aurait qu'à-peu-près les mêmes âges. Si, par exemple, on eût reçu dans le même collége, tous les sixièmes, les cinquièmes dans un autre, les quatrièmes encore séparément, ainsi des autres, au lieu d'y rassembler tous les différens degrés d'étude, on aurait évité les liaisons particulières et accointances pernicieuses du jeune homme de quatorze ans, avec celui de huit à neuf, qui cède facilement aux desirs du grand ; car tout enfant est le tyran d'un autre moins fort et moins âgé, ou par force ou par séduction, suivant les circonstances ; et celui-ci s'habitue à la pusillanimité et à une sorte de dépendance.

Je voudrais aussi que le dîner des maîtres précédât celui des écoliers, et que ce fût pendant ce dîner qu'on fît jouer ceux-ci, parce que l'exercice très-actif doit précéder le repas, comme le modéré doit le suivre ; et aussi parce que j'ai toujours vu qu'il est d'une mauvaise politique de faire manger les maîtres avec les étudians : et quoique notre système d'égalité paraisse le demander, je ne peux encore approuver cet usage pour les raisons ci-après.

Cet usage est physiologiquement et moralement impolitique : les maîtres, les instituteurs ont besoin d'une nourriture meilleure que les étudians ; car plus on avance en âge passé vingt-cinq ans, plus on a besoin d'une bonne subsistance : les jeunes gens, au contraire, depuis dix à douze ans jusqu'à vingt, s'éleveraient avec du pain et de l'eau, pourvu qu'ils en eussent abondamment.

Si vous nourrissez succulemment vos élèves comme les instituteurs, vous procurez à ces jeunes gens une abondance

superflue de molécules organiques ; vous développez et faites naître plus tôt qu'il ne faut la puberté, ce qui est un grand mal moral, comme physique ; car tout ce qui peut provoquer aux actes de l'exercice vénérien, est très-nuisible à cet âge, où le corps a besoin de toute sa chaleur naturelle pour se fortifier et donner aux sucs nourriciers les qualités requises pour former un bon tempérament.

Il faudrait, au contraire, retarder ce moment par des moyens qui ne fussent pas destructeurs de la santé ; je ne connais que la sobriété avec l'exercice corporel et celui de l'ame ; c'est-à-dire, l'étude et le jeu, alternativement l'un et l'autre, car l'oisiveté est perfide à la jeunesse. Souvenez-vous qu'un jeune homme n'est jamais en plus mauvaise compagnie, que quand il est seul ; la solitude, comme l'oisiveté, le provoque à la masturbation.

Ce ne sont pas les reproches ni les sermons sur la pudeur qui retiennent le jeune homme fort et vigoureux (*a*), mais

(*a*) Un jeune homme de quatorze ans que je sermo-

l'évaporation de ses sucs nourriciers, le superflu de son fluide animal ; vous ne pouvez amortir la fougue du jeune homme qui arrive à sa puberté, que par la sobriété, une nourriture douce et un exercice un peu forcé : c'est à ce moment qu'il faut joindre à ses exercices ordinaires, le jeu de la paume, du ballon et de la natation, suivant la saison.

---

nais sur cet article, et à qui je voulais persuader qu'il offensait Dieu, me répondit : « Si cela l'offensait autant que vous le dites, il n'en enverrait pas si souvent la possibilité. » Je lui prouvai que Dieu, tout en lui laissant et lui envoyant cette possibilité, le laissait maître de son sort ; mais qu'il le punissait de l'abus qu'il faisait de cette liberté et de cette possibilité, en lui retirant la mémoire qu'il lui avait donnée si belle et si bonne, et qu'il le ferait tomber insensiblement dans l'imbécillité et la stupidité, comme *tel* de sa connaissance.

Il convint que ces jours-là il ne pouvait pas étudier, qu'il ne pouvait rien retenir de ce qu'il lisait : je stimulai son amour-propre pour le moment et pour l'avenir ; ce qui me réussit beaucoup mieux que le sermon sur l'offense de Dieu et la chasteté : il est certain qu'il se modéra par la suite ; je le fatiguai par de grands exercices : il continua ses études, et s'en est assez bien tiré. Depuis ce temps il s'est appliqué à la littérature, et certainement il passe aujourd'hui plutôt pour un homme d'esprit que pour un sot.

Si, au contraire, vous nourrissez mal les uns et les autres, vous appauvrissez les sucs nourriciers des maîtres, vous les privez de molécules organiques dont ils ont besoin, vous les mécontentez; ils se plaignent hautement devant leurs élèves; ils les engagent même à se plaindre, et font naître, par cette conduite, le germe de la gourmandise chez des jeunes gens à qui tout est bon ordinairement, et qui sont contens quand il y en a suffisamment : voilà ce que j'ai vu dans différens collèges. Il est évident que, par l'usage que je blâme, on fait tort physiologiquement aux maîtres, et moralement aux étudians.

Quoique notre système d'égalité paraisse exiger que l'on mette peu de différence entre les maîtres et les écoliers, je suis bien-aise de vous faire connaître la réflexion du citoyen TALLEYRAND-PÉRIGORD, à ce sujet.

« Toute association, a dit un philosophe, dont les membres ne peuvent vaquer tous à toute l'administration

commune, est obligée de choisir entre des représentans et des maîtres, entre le despotisme et un gouvernement légitime. Cette idée simple et féconde trouve ici une application directe.

» Mais une observation se présente tout-à-coup, pour suspendre la rapidité de la conséquence qu'on pourrait en déduire. Le principe n'est complètement vrai, que lorsque l'association est formée d'hommes parfaitement égaux, et qui arrivent là avec la plénitude de leurs droits.

» Or, une maison d'instruction étant composée d'instituteurs et d'élèves, d'hommes dont la volonté et la raison sont formées, et de jeunes gens en qui l'une et l'autre sont incomplètes; enfin, d'individus revêtus d'une autorité, et d'individus qui doivent s'y soumettre, il est clair qu'on ne peut appliquer ici le principe de l'égalité.

» Et pourtant si la raison, si la nature des choses demandent que celui qui instruit, soit constamment au-dessus de

celui qui est instruit ; si, sous ce rapport, son autorité doit être pleine et indépendante ; il est également vrai que hors de là et en ce qui concerne sur-tout le régime des écoles, cette autorité ne doit pas être également illimitée, ou plutôt qu'il faut la placer en d'autres mains, pour qu'ici, comme dans le corps social, la séparation des pouvoirs garantisse de tout despotisme. Vous apprendrez aux jeunes gens ce qu'on ne peut trop tôt savoir : *que l'homme, à quelque âge que ce soit, doit plier sous la loi, sous la nécessité et sous la raison.* »

CHAPITRE X.

De l'Education domestique ou privée.

Les parens qui pourront subvenir aux frais d'une éducation privée, feront bien d'en essayer : il y a de grands inconvéniens dans les deux, comme je l'ai dit ; mais on évitera plutôt ceux de l'éduca-

tion particulière, que de la publique ; parce que l'un des plus grands inconvéniens de l'éducation privée, est dans le domestique avec lequel il est à craindre que votre fils ne contracte quelque familiarité, et qu'en conséquence il ne gagne quelques-uns de ses défauts : c'est alors l'œil du père ou de la mère, qui doit sans cesse voir ce qui se passe, et comment les choses se passent.

J'aimerais mieux entendre mon enfant se plaindre quelquefois du domestique, et le domestique se plaindre de l'enfant, que de les savoir vivre en bonne intelligence. Si, pendant long-temps, il y a une grande harmonie entre votre enfant et le domestique, redoublez de vigilance ; méfiez-vous d'une intelligence qui couvre le vice d'un côté ou d'un autre, quand il n'existe pas de part et d'autre : gardez-vous de laisser vos enfans avec des domestiques, passé l'âge de trois ans, car ils sont en général mal élevés, et ne se servent que de mauvaises expressions.

L'autre danger de l'éducation privée, indépendamment de ceux qui tiennent au caractère de l'enfant, consiste dans le choix d'un instituteur. Si cet homme est immoral, qu'il ne soit qu'un hypocrite qui aît eu le talent d'en imposer aux personnes qui vous l'ont procuré, votre enfant sera perdu, si vous abandonnez cet homme à sa réputation, parce qu'il n'aura de surveillant dans votre maison, que son élève, qui, tôt ou tard, le surprendra en faute, et lui répliquera à la suite d'une réprimande : *Si vous vous plaignez à papa, je dirai telle chose.* Voilà mon homme arrêté et dans l'impossibilité de faire de votre fils un homme savant et vertueux ; ils feront ensemble des conventions, et tout se passera dans la suite, comme votre fils le voudra.

Mais enfin il faut croîre à la vertu des instituteurs, car il y en a de parfaitement honnêtes. Si vous vous décidez à en prendre un chez vous, comme vous ne le prendrez pas sans choix et sans

répondans, ayez pour lui de la considération, et faites que tout ce qui dépend de vous en ait aussi; traitez-le comme votre égal, et non comme un commis aux écritures, qu'on peut remplacer d'un moment à l'autre.

Dans le fait, il est un autre vous-même pour cet objet; puisque vous lui confiez une fonction dont vous devriez vous acquitter. La considération que je vous conseille d'accorder à cet homme, stimulera nécessairement son amour-propre, éveillera sa vigilance sur lui-même; car quel est l'homme sans défaut? Elle le forcera à devenir meilleur, pour justifier votre opinion.

Surveillez-le cependant, et quand vous serez assuré de sa conduite et de la réalité de tout le bien qu'on vous en aura dit, ajoutez aux égards que vous avez pour lui, une preuve d'estime que vous ferez connaître à votre famille, à vos amis et connaissances; alors vous aurez fait pour son moral tout ce qu'un honnête homme peut desirer; conséquemment il

vous en témoignera sa reconnaissance par les soins d'amitié sincère qu'il donnera à votre enfant.

Les anciens ne confiaient l'éducation de leurs enfans qu'à des hommes dont ils avaient la plus haute opinion, qu'à des hommes d'un mérite reconnu. On peut en juger par la lettre que PHILIPPE, *roi de Macédoine*, écrivit au philosophe ARISTOTE, lorsqu'il l'eut choisi pour gouverneur de son fils ; cette lettre mérite de passer à la postérité la plus reculée; je suis persuadé qu'elle contribuera à former de grands hommes dans ce genre.

« Je vous apprends, disait ce roi au philosophe, que j'ai un fils; je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'*Aristote* ; j'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, et un *roi* digne de la *Macédoine*. »

Je conviens qu'il y a, aujourd'hui, peu de gouverneurs à comparer à *Aristote*. Si on n'avait pas avili cet état par le peu de considération qu'on lui accordait dans

le siècle dernier, et par le mauvais choix que l'on faisait généralement, on en trouverait beaucoup qui mériteraient la même considération; mais loin de choisir des hommes faits, des hommes d'un mérite reconnu, des hommes maîtres de leurs passions; nous avons vu qu'on ne prenait que des écoliers, pour ainsi dire, que des jeunes gens encore sur les bancs des colléges, et sous le joug de toutes les passions les plus dangereuses et les plus difficiles à dompter. Ces jeunes gens n'étaient occupés qu'à se masquer aux yeux de leurs disciples et de leurs surveillans; encore trop heureux les parens, quand ils le faisaient assez adroitement pour n'être pas découverts par leurs élèves.

Il était impossible alors, que l'un des plus beaux états; que l'une des plus précieuses fonctions de l'esprit humain; une de celles qui commandent vraiment *l'admiration* et le *respect*, quand elle est exercée par un homme *sage, prudent, tempérant* et *vertueux*, ne tombât pas

dans le mépris où nous l'avons vue : tant il est vrai que les hommes pervertissent les plus belles fonctions comme les plus belles institutions.

Si après avoir essayé de l'éducation privée, votre fils ne fait pas des progrès sous un instituteur instruit, sage et vertueux, ne balancez pas, envoyez-le à l'éducation publique ; c'est un caractère qui a besoin de voir faire pour faire ; c'est un jeune homme dont l'amour-propre a besoin d'être stimulé par l'exemple.

L'exemple, soit en bien, soit en mal, est la leçon la plus frappante pour la jeunesse, non-seulement au moral, mais encore au physique ; c'est une éloquence muette, un discours d'actions, qui s'insinuant dans l'entendement, gagne peu-à-peu l'ame ; et par une douce et agréable persuasion, se rend enfin la maîtresse de la volonté. Les enfans, sont par nature, portés à l'imitation, et font volontiers ce qu'ils voient faire ; gardez-vous donc bien de faire quelque chose d'indécent, de mal-honnête devant un jeune homme ;

ne faites rien de ce qui pourrait nuire à sa santé ; point de gourmandise, point de témérité, point de paresse, point de colère, point de juremens, et encore moins de termes obscènes.

Nous pouvons raisonnablement conclure, que l'éducation de l'homme ne peut être bonne et aussi parfaite que possible, sans la composer, 1.° de l'éducation domestique, ensuite de la publique, et en dernier lieu de l'éducation privée ou particulière.

CHAPITRE XI.

De l'influence des Gouvernemens sur l'Education morale.

Le Gouvernement, dispensateur des dignités, des richesses et des récompenses ; en un mot, maître des objets dans lesquels nous avons appris dès l'enfance, à placer notre bonheur, acquiert nécessairement par la distribution qu'il en fait,

une influence sur notre conduite ; il allume nos desirs et nos passions, il les tourne du côté qui lui plaît; il les modifie : et enfin détermine nos mœurs, qui dérivent nécessairement de notre éducation, de nos loix, de nos opinions, des institutions bonnes ou mauvaises de la nation.

Le cit. CHAPTAL donne à ce sujet quelques articles trop précieux pour ne pas les transcrire mot à mot; il dit, p. 42, de son rapport sur l'instruction publique.

« Le Gouvernement peut exiger que nul ne puisse exercer la profession d'instituteur, *s'il n'est citoyen Français ; s'il n'a prêté serment de fidélité à la constitution ;* s'il n'a déclaré à l'autorité locale qu'il ouvre une école d'instruction ou d'éducation; mais cela fait, il n'a plus qu'une surveillance de police à exercer : la nature, le mode d'instruction sont au choix de l'instituteur ; et s'il en était autrement, quelles affreuses conséquences ne verrions-nous pas en découler !

» Le Gouvernement, maître absolu

de l'instruction, pourrait, tôt ou tard, la diriger au gré de son ambition : ce levier, le plus puissant de tous, deviendrait peut-être dans ses mains le premier mobile de la servitude ; toute émulation serait éteinte ; toute pensée libre serait un crime ; et peu-à-peu l'instruction, qui par sa nature doit éclairer, bientôt dégénérée dans la main de quelques instituteurs timides, façonnerait toute une génération à l'esclavage.

» On ne doit pas perdre de vue (et le plus grand éloge qu'on puisse faire du Gouvernement actuel, c'est de pouvoir énoncer cette vérité), que tout Gouvernement tend à une domination arbitraire : l'instruction seule remet continuellement sous les yeux du peuple ses droits et ses devoirs ; elle est donc le vrai, le seul correctif ou régulateur de la tendance naturelle des Gouvernemens vers le pouvoir absolu : mais le jour où le Gouvernement pourra la diriger, elle perd son principal caractère ; elle devient dans ses mains un moyen puissant de

servitude ; et loin de balancer la propension trop prononcée d'un Gouvernement vers la tyrannie, elle l'y précipite.

» Conservons donc l'indépendance de l'instruction, elle sera la sauve-garde de la liberté ; et avec les dispositions et les intentions dont le Gouvernement actuel est animé, elle fera toute sa force. »

Je dis de plus que le cit. CHAPTAL, que le Gouvernement doit pour assurer l'empire de la morale, rassembler et fortifier les motifs qui peuvent porter l'homme à faire le bien dans les différens âges de la vie ; il doit même l'exciter à faire le bien par intérêt, en lui montrant dans le bien qu'il fait lui-même, celui qu'il a le droit d'en attendre.

Le Gouvernement influe nécessairement sur le physique et sur le moral d'une nation ; car ses soins produisent la *salubrité ;* la *sûreté,* l'*abondance* et l'*activité,* sa négligence nous prive de ces avantages et occasionne la paresse, les vols, la disette et la contagion. Les injustices d'un Gouvernement produi-

sent le *découragement*, le découragement produit *les vices et les crimes* : il dépend donc d'un Gouvernement de faire éclore ou d'étouffer *les talens*, l'*industrie* et *la vertu*.

Un Gouvernement juste, éclairé et vigilant, qui par conséquent se propose le bonheur de ses gouvernés, trouve facilement les moyens de diriger des citoyens raisonnables, instruits de leurs devoirs, soumis à de bonnes loix (*a*), et capables de sentir le bien qu'on veut leur faire : il sait que l'estime publique a plus de force, plus de prise sur l'ame des hommes bien élevés, que la terreur des loix ; il sait, en même temps, que les châtimens de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers et sans éducation, que ceux d'un avenir éloigné.

(*a*) Les bonnes loix font tout. « Si quelque Dieu, disent à ce sujet les philosophes Chinois, fût descendu du ciel pour instruire les hommes dans la science de la morale, il leur eût donné une bonne législation, et cette législation les eût nécessités à la vertu : en morale comme en physique, c'est toujours en grand et par des moyens simples, que la Divinité opère. »

La discipline, dans une armée, contient dans le devoir des jeunes gens ardens et fougueux, accoutumés à braver la mort dans les rangs ; mais qui la regardent comme avilissante lorsqu'elle est méritée par la licence et l'insubordination. Que ne peut la crainte des supplices sur les habitans des villes ? C'est le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du supplice peut tout dans un camp, à plus forte raison dans un état bien constitué.

Helvétius dit : « Ce sont les chaussées qui contiennent les torrens ; c'est la digue du supplice qui contient le crime ; c'est aux magistrats à élever cette digue. »

Ainsi les loix pénales, en montrant des objets effrayans à des hommes présumés susceptibles de crainte, leur présentent des motifs propres à les détourner des actions malhonnêtes et nuisibles à leurs concitoyens.

L'idée de la privation de sa liberté, l'idée de la douleur et de la mort, sont,

pour des êtres bien organisés, des obstacles puissans qui doivent fortement s'opposer aux impulsions de leurs desirs déréglés : ceux qui n'en sont pas détournés, sont des insensés, des frénétiques, des êtres, contre lesquels tout Gouvernement est en droit de sévir. Pour son propre bien et la sûreté générale, il est forcé de leur ôter le pouvoir de nuire; il fait voir, par là, aux citoyens, que les promesses que l'éducation leur fait, ne sont point vaines; *et que dans un état bien constitué, la vertu et les talens sont le chemin du bonheur; que le crime conduit à l'infortune et à la mort, et l'inutilité au mépris.*

Enfin, un Gouvernement sait que l'intérêt de la société qui lui est soumise, est que les hommes qui la composent soient *bons, justes* et *vertueux :* c'est d'après ces connaissances, qu'il doit former son plan d'éducation, et en choisir les instituteurs.

CHAPITRE XII.

Aux Instituteurs.

INSTITUTEURS, renoncez au vain projet de détruire les passions dans le cœur de l'homme (*a*), car elles sont innées chez lui ; elles tiennent à son essence : il n'y a pas d'hommes sans passions, plus ou moins fortes. Un homme qui serait sans passions, ne serait plus un homme ; aucune raison, aucun motif ne le déterminerait à une action plutôt qu'à une

(*a*) « Vouloir détruire les passions dans l'homme, dit HELVÉTIUS, c'est vouloir détruire l'action ; en anéantissant les desirs, on anéantit l'ame : les passions sont le principe de vie d'un état. »

Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans passions il n'est ni grand artiste, ni grand général, ni grand médecin, ni grand philosophe, puisque la philosophie, comme le prouve l'étymologie du mot, consiste dans la recherche de la vérité et de la sagesse, c'est-à-dire, dans l'amour de ces vertus. Or, tout amour est passion ; ce sont donc les passions qui ont formé et soutenu les grands hommes dans leurs recherches et découvertes.

autre ; ce serait l'automate vivant, s'il est possible de s'exprimer ainsi. Les passions qui ont leur source dans le tempérament, ne sont si difficiles à maîtriser, que parce qu'elles tiennent à l'*ame*, comme l'*ame* tient à la machine humaine ; ces passions s'accroissent et se nourrissent avec le corps, comme les plantes croissent et multiplient dans leur terre natale, dans leur climat naturel. Le silence des passions, tant préconisé par les anciens philosophes, est aussi étranger à l'homme, que le repos et l'inertie l'est à la nature ; delà vous devez renoncer à l'espoir de les détruire, mais vous appliquer à les ralentir et à les modifier, quand elles ne sont pas avantageuses à la société.

Il y a des passions légitimes, mais beaucoup d'illégitimes, que nous devons réprimer. Quand nous nous renfermons dans les bornes que la raison nous prescrit, nos passions ne sont dangereuses ni pour nous, ni pour les autres ; quand elles passent la mesure nécessaire à

notre bonheur ou à notre bien-être, ou quand nous abusons de ce bonheur ou de ce bien-être, nos passions deviennent illégitimes et nuisibles : par exemple, le boire et le manger portés à l'excès, nuisent à notre santé, obscurcissent la raison, abrutissent l'*ame* et rendent méprisables les individus qui s'y livrent ; l'exercice fréquent des passions amoureuses, fait que l'ame n'est occupée que de cet objet, et qu'elle veut sans cesse en jouir ; elle y tend par tous les moyens possibles : ce qui fait que la mémoire se dissipe, et que le jugement se dérange.

Instituteurs, cessez de dire aux jeunes gens d'étouffer leurs desirs, de combattre leurs penchans, d'anéantir leurs passions ; c'est leur conseiller l'impossible, c'est leur donner des préceptes impraticables ; mais apprenez à les rectifier, à les diriger, vous leur rendrez le plus grand service possible, puisque vous les conduirez par-là à la perfection et à la félicité humaines.

Jusqu'à présent peu d'instituteurs ont pris la peine d'observer que l'homme de tout âge, à plus forte raison le jeune homme, a besoin de *sentir*, de *desirer* et de *craindre*, conséquemment d'avoir des passions ; qu'il est, dans sa nature, dans sa constitution, d'employer toute son énergie à les satisfaire, en raison de son organisation; que l'éducation propage et augmente le nombre des passions, au lieu de le diminuer ; que l'opinion publique en approuve et consacre le plus grand nombre, puisqu'elles font le bonheur général et la félicité publique, lorsqu'elles sont bien dirigées ; qu'une des grandes qualités, qu'un des grands mérites de la bonne éducation consiste à multiplier les idées et les mouvemens dans le *sensorium commune*, dans ce sixième sens, qui ne se développe bien que par l'éducation. Le sage instituteur doit étudier les dispositions naturelles de son élève, et agir d'après ces connaissances.

Dans l'état où sont nos sociétés ; dire

à un jeune homme pauvre : gardez-vous bien de desirer des richesses, et encore plus de ne rien faire qui puisse vous les procurer, elles feront votre malheur; c'est dire à un malade qui a la fièvre chaude, qu'il ne doit pas boire. Le jeune homme voit et apprend par son expérience, que ce n'est qu'avec les richesses qu'on parvient à combler ses desirs et à se rendre heureux; lui conseiller de ne pas les acquérir, c'est vouloir lui persuader qu'il doit se rendre malheureux ; tandis que la nature lui dit sans cesse le contraire, et que son vœu est que chaque individu se rende aussi heureux qu'il le pourra : c'est donc parler à un sourd, c'est donc prêcher dans le désert.

Instituteurs, l'expérience doit vous avoir appris que certaines passions sont le contre-poids de quelques autres ; que l'on peut en calmer, en assoupir quelques-unes par le développement de quelques autres ; que le grand art de l'éducation consiste dans le choix des passions qui peuvent le mieux et le plus raison-

nablement convenir aux individus qui vous sont confiés ; celles qu'ils pourront le mieux diriger et conduire à bien, tant pour eux que pour leurs concitoyens.

Persuadez-vous bien que la morale ne peut rien sur les hommes, si elle ne leur démontre que leur véritable intérêt est attaché à telle manière de se conduire, plutôt qu'à telle autre ; et que cette conduite doit lui être avantageuse, utile et profitable, en même-temps qu'elle doit lui concilier la bienveillance de ses concitoyens. La morale et l'éducation doivent produire le bien général ; mais l'instituteur ne doit pas oublier l'intérêt du particulier : par conséquent l'éducation et la morale doivent procurer à l'individu, outre l'estime et l'amour de ses concitoyens, toutes choses nécessaires à sa propre félicité.

Instituteurs, cessez donc de tenir un langage dont vous devez sentir toute la fausseté et l'inutilité ; appliquez-vous à bien diriger les passions de vos élèves ;

allumez dans leur *ame* celles qui peuvent et doivent les conduire à la fécilité pour laquelle ils sont nés; donnez-leur l'exemple des vertus sociales, source du vrai bonheur ; inspirez-leur l'*amour de leurs concitoyens et de la patrie ;* car sans patrie, point de citoyens.

Ce n'est pas que l'homme ne puisse être *cosmopolite ,* mais alors il ne tient à rien : il vit isolément au milieu de toutes les sociétés, sans être réellement citoyen d'aucune; il ne peut porter plus d'intérêt à l'une qu'à l'autre; car pour être bon citoyen, il faut être attaché à la nation qui nous a fait et vu naître ; il faut en avoir, *comme on dit,* sucé l'esprit et les maximes, en avoir contracté les mœurs et les habitudes, et y avoir un intérêt particulier.

Instituteurs , identifiez l'intérêt de vos élèves avec ceux de la nation; faites-leur connaître ce qu'ils doivent en attendre, et ce qu'ils peuvent en espérer; inspirez-leur pour la grande famille, l'amour que la nature leur donne ordinaire-

ment pour la leur ; n'allumez et ne favorisez que les passions avantageuses à la société et nécessaires à son maintien ; alors vous formerez les meilleurs citoyens possibles, *des patriotes dans le vrai sens :* c'est ainsi qu'ils deviendront un jour les défenseurs et les pères de cette patrie.

Instituteurs, appliquez-vous à trouver les meilleures méthodes possibles d'instructions ; ce sont-elles qui rendent l'étude facile et agréable, et qui conséquemment donneront à vos élèves le goût nécessaire pour parvenir à la science ; évitez avec soin un vice que le citoyen CHAPTAL reproche si justement à l'ancienne manière d'enseigner, « *celui de commander despotiquement à la croyance des élèves dans les sciences, comme dans la morale ; et de ne jamais proposer le doute, qui seul excite et développe les facultés de l'entendement.* »

N'oubliez pas que les passions sont les moyens d'attraction et de répulsion dont la nature se sert pour donner à l'homme le desir d'obtenir les objets qui

lui paraissent utiles et agréables ; que nos desirs sont nos moteurs, qui peuvent être retenus par les loix, et dirigés par le Gouvernement qui tient l'aimant propre à les tourner vers les objets qu'il se croit intéressé à faire desirer aux citoyens qui lui sont soumis ; mais que le point *scientifique* de l'éducation, est de les modifier et diriger. Toutes les passions originaires et primitives se réduisent à six ; savoir, *aimer* ou *haïr*, *desirer* ou *craindre*, *chercher* ou *fuir*.

Ces passions nécessaires à la conservation de l'homme, ont aussi son bonheur pour objet ; elles sont une suite de son organisation première ; elles se montrent avec plus ou moins d'énergie dans les différens individus ; suivant l'âge, le sexe, le tempérament de chacun ; et aussi suivant le climat qu'ils habitent. Le temps les développe, l'habitude les fortifie ; mais la bonne éducation doit les modifier, car elle ne peut les détruire. Ce serait contrarier l'Auteur de la nature, qui veut que l'homme conserve et

rende son existence aussi heureuse que possible : il est donc important qu'il en connaisse les moyens. Ces moyens sont ses propres facultés, son industrie, ses talens, son esprit, son génie ; en un mot, ses actions qui dérivent des passions dont la nature le rend susceptible, et qui donnent plus ou moins d'activité à sa volonté.

Cette volonté modifiée et rectifiée par la bonne éducation, produit les vertus sociales, parce que l'homme finit par sentir qu'il ne peut être heureux sans contribuer au bonheur de ses semblables ; aussi ces vertus consistent dans tout ce qui est vraiment et constamment utile aux humains vivans en société. Tout ce qui nous procure un bonheur véritable est émané de la raison ; tout ce qui trouble notre félicité ou celle des êtres nécessaires à notre bonheur est déraisonnable : celui qui nuit aux autres est un homme vicieux, un méchant ; celui qui se nuit à lui-même est un imprudent ou un fou.

Instituteurs, pour former des citoyens raisonnables, vertueux, industrieux, spirituels et courageux ; en un mot, utiles à leur patrie et à leur concitoyens, il ne suffit pas de les catéchiser et de leur apprendre à bien dire, il faut leur apprendre à bien faire ; il faut que leur éducation soit plus en actions qu'en paroles ; qu'elle soit l'apprentissage de la vie ; que les loix se gravent au fond de leur cœur ; que les mœuss en soient toujours la fidèle expression.

Faites donc en sorte, que l'humanité sensible de vos élèves s'intéresse au sort de leurs semblables ; que leur cœur s'attendrisse sur les infortunes des autres ; que les mains des fortunés s'ouvrent pour secourir les malheureux que le sort accable ; qu'ils pensent qu'un jour ils pourront être accablés de même, car tout est vicissitude dans ce monde ; qu'ils reconnaissent que tout infortuné a droit à leurs bienfaits ; qu'ils doivent essuyer les pleurs de l'innocence opprimée ; qu'ils doivent recueillir les larmes de la

vertu dans la détresse, et protéger cette vertu malheureuse : faites en sorte que le feu bienfaisant de la sincère amitié et de la reconnaissance, échauffe pour toujours leur ame.

Instituteurs, gardez-vous bien de leur inspirer dans l'adolescence des craintes mal fondées de la mort (*a*) ; n'occupez pas leur esprit d'un avenir inutile à connaître alors, et qui n'a rien de commun avec leur bonheur du moment ; ne vous occupez du sort à venir que pour les rendre utiles à ceux avec quiils doivent vivre : persuadez-leur bien que pour être heureux dans la société, il faut contribuer à son bonheur ; et que procurer le bonheur à l'espèce humaine, c'est avoir de la vertu.

(*a*) Les Indiens connaissaient merveilleusement l'art de l'éducation morale ; la crainte de la *mort* n'avait plus de prise sur les ames que cette éducation avait formées ; il semble que les philosophes Indiens ont eu seuls le secret de faire de vrais citoyens, en fondant, pour ainsi dire, toutes les passions de leurs élèves dans celles nécessaires à leur Gouvernement : ce que firent jadis nos DAMES avec les héros de la chevalerie.

Helvétius a dit : « celui-là est vertueux, qui fait le bien de ses concitoyens. »

Le grand art de l'instituteur est d'avoir l'air d'amuser en instruisant ; cette méthode réussit toujours mieux que celle qui, compagne du pédantisme, inspire la crainte continuelle ; la preuve en est acquise par les récréations physiques qui n'ont pas l'air de leçons quand elles sont données chez les particuliers, et qui, dans un collége ou un prytanée, sont souvent ennuyeuses.

Instituteurs, faites de votre mieux pour ne pas laisser dans une crainte continuelle des enfans déja si malheureux ; car vous devez savoir que la crainte fait éprouver une sensation que l'on définit par un serrement de cœur, un mal-aise qui affecte le moral comme le physique ; c'est une contraction spasmodique au *diaphragme*, au *plexus solaire*, très-nuisible à la santé des hommes faits, à plus forte raison à celle des enfans.

Son effet est de ralentir le cours des fluides, et spécialement celui des esprits vitaux, des fluides nerveux ; cet état continué long-temps peut amener la bêtise, la stupidité : voilà l'origine du mal moral ; il suspend les digestions, il ralentit la distribution des sucs nutritifs ; la qualité de ces sucs s'altèrent, et la constitution du tempérament se détériore : voilà l'origine du mal physique.

Aucun de nous ne fait aujourd'hui difficulté de croire que les tempéramens peuvent être altérés, modifiés et même changés ; chacun peut se faire un tempérament nouveau. Un homme sanguin peut changer son tempérament trop vif et trop actif, en un phlegmatique ; l'inverse peut avoir lieu, le phlegmatique peut se donner du ressort et de l'activité par le moyen des alimens, des boissons et d'un grand exercice.

N'espérez pas parvenir à une bonne éducation physique, sans joindre l'*hygiène* à la *gymnastie* (*a*) ; ce sont deux

(*a*) L'hygiène est la partie de la médecine qui pres-

sciencees qui doivent marcher de pair dans un prytanée, dans une maison d'éducation; car l'éducation seule en perfectionnant les individus, ne peut détruire les traits dominans que la nature a imprimés à leur caractère et à leur ame. Quand ils viennent du tempérament et de la constitution première, l'éducation ne fait que les contenir pour un temps, que les masquer; souvent ils se montrent après, avec d'autant plus d'énergie et de violence, qu'ils ont été plus longtemps retenus et comprimés : l'hygiène jointe à la gymnastie, peut les modifier.

Vous ne détruirez pas, par exemple, le germe de la colère lorsqu'il vient du tempérament sanguin trop actif, trop irritant; si vous ne renouvellez pas

---

crit des règles pour la conservation de la santé; elle a pour objet trois choses :

1°. La continuité de cette santé;

2°. L'attention à en prévenir le dérangement, conséquemment à éviter les maladies;

3°. Le soin de conduire à une longue vie, sans infirmités.

la qualité du sang de ces jeunes gens ; si vous ne diminuez pas la roideur naturelle de leurs fibres et de leurs nerfs, par des saignées légères, mais fréquentes, par des boissons mucilagineuses, pour tempérer l'acrimonie de leurs fluides et l'irritabilité de leurs fibres.

Vous ne guérirez pas la timidité, la poltronerie de celui qui est faible, pusillanime, si vous ne lui faites pas faire usage des stimulans, des ferrugineux et des amères, avec beaucoup plus d'exercice qu'aux autres ; non-seulement pour broyer, diviser, et animaliser les sucs que vous lui procurerez par ce régime ; mais encore pour dissiper la trop grande sérosité de ses fluides.

Si on mettait trop de précipitation à opérer ces changemens, il surviendrait un grand désordre dans l'économie animale ; il faut donc dans ces cas suivre les préceptes *du père de la médecine*, et imiter autant que l'on peut la marche de la nature, qui ne fait rien par bonds et par sauts. Si, par exemple, on se pres-

sait trop de détruire les symptômes de la puberté, on produirait la langueur dans toutes les fonctions naturelles des jeunes gens ; on occasionnerait presque la stagnation des humeurs ; et delà naîtrait l'imbécillité. Il faut se borner à retarder cette fonction, cette opération de la nature, par un régime doux et beaucoup d'exercice, si on ne veut pas courir les hasards de grands accidens : il faut en tout ceci se diriger d'après les conseils d'un médecin prudent ; mais persuadez-vous bien que l'hygiène doit contribuer à la bonne éducation.

Il est reconnu que le principe igné, que l'électricité naturelle, est ce qui donne le plus de vie, le plus de rapidité aux fluides en général, et le plus d'activité aux sucs nerveux, en augmentant l'oscillation des solides qui les contient : c'est de toutes ces causes que nous voyons résulter le plus ou le moins de *sensibilité*, de *vivacité d'imagination*, *d'esprit* et de *génie*, de *grandes passions*, et de *grandes actions morales*, comme *physiques*.

C'est ce feu répandu en doses différentes chez les humains, qui constitue les différens tempéramens ; leur donne les facultés intellectuelles et la brillante imagination. Ce feu si subtil et si mobile se dissipe avec facilité, et demande à être remplacé souvent, ce qui s'effectue par les alimens qui le contiennent. C'est ce feu contenu dans le vin, dans les liqueurs fortes, qui donne aux hommes les plus engourdis cette grande vivacité momentanée, quand ces liqueurs ne sont pas prises à trop fortes doses ; c'est de la connaissance de cés effets, qu'un général qui se décide à livrer le combat, fait distribuer l'eau-de-vie à ses soldats ; c'est-elle qui fait que le lâche se bat avec le même courage, que le plus brave par caractère : après les alimens que nous prenons, c'est le climat que nous habitons, ce sont nos habitudes et notre manière de nous comporter qui changent ou modifient, à la longue, notre tempérament primitif.

CHAPITRE XIII.

De l'Adolescence.

L'ADOLESCENCE est l'âge où le jeune homme commence à entendre raison, et où il faut lui faire connaître le but de ce qu'on lui apprend, et de la conduite qu'on lui fait tenir.

C'est le moment où je voudrais qu'on fît connaître aux deux sexes, mais spécialement aux garçons, *que l'homme est composé de deux substances, que nous pouvons définir par les dénominations* d'*animale* et *spirituelle*, ou *d'humaine* et *divine;* que ces deux substances sont continuellement en opposition entr'elles; que ce que l'une veut, l'autre le défend; en un mot, ce que VOLTAIRE a si bien défini dans son conte moral du *blanc* et du *noir*, ou d'ÉBÈNE et TOPAZE, dont il faut faire connaître la majeure partie seulement aux jeunes gens, pour delà prendre

occasion de leur dire et leur inculquer, que ce que VOLTAIRE appelle le bon génie, est la raison, la partie spirituelle ou divine de l'homme ; et que ce qu'il appelle le mauvais génie, n'est autre chose que la partie animale ou les passions.

Il faut leur donner la manière de reconnaître le bon d'avec le mauvais génie, en leur assurant que le mauvais génie est toujours celui qui parle le plus haut, le plus souvent, celui qui tourmente le plus pour qu'on exécute sa volonté ; et que pour se bien gouverner en pareil cas, il ne faut rien faire sans réflexion, sans examen, et souvent sans consulter ceux qui ont le plus d'expérience.

Il faut habituer le jeune homme à considérer à quoi le mènera l'exécution de son projet et l'accomplissement de son desir ; s'il ne peut rien reconnaître de bien positif, de bien réel, de bien utile, il faut qu'il consulte son père, son instituteur, pour savoir s'il peut se livrer à

ce projet, à cette envie, sans courir le risque de faire une faute.

Faites-lui bien sentir, que s'il ne peut, ou n'ose communiquer ce projet, cette envie, ce desir à ses supérieurs; c'est une preuve certaine qui doit le convaincre que cette idée, cette suggestion vient du mauvais génie, qui, tout en le sollicitant de faire ce qu'il lui inspire, lui défend de le communiquer aux gens raisonnables, dans la crainte qu'on ne lui fasse connaître le faux et le mauvais de cette suggestion, et qu'on ne s'oppose à son exécution ; parce que ce mauvais génie est un ange rebelle, qui s'étant perdu, voudrait entraîner l'homme dans sa perte ; delà vous prendrez occasion de lui faire connaître le Paradis perdu de MILTON.

Voilà comme vous l'empêcherez de tomber dans le piége que lui tend sans cesse le mauvais génie (*a*). Dites bien à

(*a*) La majeure partie de ce petit conte, aussi moral que ceux de MARMONTEL, doit en précéder la con-

vos jeunes gens, que l'homme le plus vertueux, n'est pas toujours celui qui a le moins de passions; mais au contraire, celui qui en en ayant le plus, sait le mieux leur résister et les maîtriser; celui qui sait le mieux dévoiler le mauvais génie pour éviter ses piéges; et que c'est en cela que consiste la perfection humaine à laquelle ils doivent aspirer.

C'est dans l'adolescence que certaines passions s'éveillent, et que la nature commence à agir fortement sur eux; c'est alors qu'ils prennent goût ou dégoût pour l'étude, suivant la nature des choses qu'on leur enseigne; les caractères se développent, les passions et les habitudes qu'ils contractent alors, influent sur la conduite de toute leur vie;

---

naissance; il fournira de quoi catéchiser vos énfans pendant huit ou dix jours; car il ne faut pas les moraliser long-temps de suite, si vous voulez qu'ils écoutent avec plaisir, et qu'ils en profitent.

On trouvera à la fin de cet ouvrage la partie de ce conte qu'il faut inculquer de bonne heure aux adolescens et adolescentes. Le temps leur apprendra assez tôt le reste.

c'est le moment où il faut les amuser en les instruisant, pour leur donner le goût de l'étude et l'application nécessaire.

Il faut aussi leur donner la connaissance de l'histoire générale du globe, de sa division, de ses habitans, de leurs mœurs et usages; leur rendre familières les langues des peuples voisins avec lesquels ils pourront avoir affaire; leur donner une idée des sociétés sauvages, du pacte qui a donné lieu à la formation des sociétés policées; des agrémens et avantages de ces sociétés, sans lesquelles nous serions encore des sauvages; il faut leur faire connaître les droits que la société où ils vivent a sur eux, et ceux qu'elle leur accorde.

Vous profiterez de la curiosité que toutes ces nouvelles idées exciteront, pour leur donner connaissance des différens gouvernemens, et spécialement de celui sous lequel ils vivent, et à qui ils doivent soumission et respect; qui les protège à condition qu'ils le protégeront et le défendront à leur tour contre

ses ennemis; vous leur ferez connaître ce que c'est que l'état civil qui constitue le citoyen; vous leur démontrerez sur toutes choses que leurs actions influent sur celles de leurs concitoyens (*a*).

Il faudra leur indiquer les moyens de se concilier la bienveillance de leurs *maîtres*, de leurs *camarades*; leur faire connaître la conséquence de leur haine et les avantages de leur amitié.

On ne saurait trop tôt les exercer à se chérir comme frères, à n'appercevoir, pour ainsi dire, leur existence que par une partie de la leur; à aimer la patrie de ce sentiment profond qui élève l'homme qui en est animé au-dessus des autres hommes; et qui fit produire dans les anciennes républiques, ces actions immortelles qui font aujourd'hui notre admiration : il faut qu'ils ne respirent que

(*a*) Après avoir fait connaître à vos enfans l'influence de leur conduite sur celle de leurs semblables, gardez-vous bien de leur donner vous-mêmes de mauvais exemples, et de leur devenir par là un sujet de scandale.

la gloire, la prospérité et la durée de la nation : il faut qu'ils s'habituent à ne vouloir jamais que ce que veut la société, à immoler leur intérêt particulier à l'intérêt général; à n'exercer leurs talens que par leur utilité et leurs relations avec le bien de la république : il faut leur inspirer l'amour du prochain et la bienfaisance, d'où dérivent la charité et les autres vertus sociales.

En même temps que vous vous occupez du moral, n'oubliez pas tout ce qui peut fortifier le physique : conséquemment ajoutez aux exercices gymnastiques, le manîment des armes que cet âge permet; formez-les aux évolutions militaires dont ils pourront avoir besoin un jour.

CHAPITRE XIV.

De la formation du Jugement.

Il nous est prouvé par l'expérience et la physiologie, que l'homme est animal avant que d'être homme ; qu'il possède éminemment tous les attributs de l'animalité ; que c'est en cette qualité qu'il a des *sensations*, des *passions*, de la *mémoire ;* mais l'auteur de la nature l'a enrichi d'une *substance divine* qui lui donne cette sublimité de *pensées*, de *réflexions*, de *combinaisons d'idées*, qui forment et décident son jugement ; qui, en un mot, le rendent homme.

L'homme doit se contenter de regarder cette substance comme une émanation de la divinité, et ne pas en chercher la nature, car le Créateur s'en est réservé la connaissance ; il l'a unie au fluide animal et nerveux de l'homme par des liens

également mystérieux, et jusqu'à présent impénétrables à la sagacité humaine.

Cette substance, qui est l'AME, est tellement liée à toute l'animalité qui fait la base de l'homme, qu'elle est ordinairement entraînée par les sensations, par les passions, par la dépravation même du fluide animal; en sorte que toutes les perfections ou imperfections de l'homme ont l'air d'en dépendre : cependant cette substance, par elle-même, est simple, uniforme, invariable et inaltérable; elle est la même dans tous les hommes : *son essence est l'immortalité.*

L'homme n'est pas le corps seul, ni l'ame seule; il est la réunion de l'ame avec le corps; le corps et l'ame sont ce qui constitue l'individualité humaine : sans l'ame l'homme ne serait pas l'homme, mais un animal d'une nature inférieure à l'homme; et sans le corps, l'homme ne serait plus l'homme, mais un être d'une nature supérieure à l'homme.

C'est en vertu de cette union que l'ame reproduit les impressions qu'elle a une

fois ressenties avec les sensations qui en dérivent ; c'est en vertu de cette union que l'ame voit les objets qui se peignent dans le cerveau, tels qu'ils sont au-dehors ; que le cerveau retient ces images et les retrace à l'ame avec autant de fidélité que de promptitude ; l'ame les combine, et delà naissent les connaissances réfléchies : une image excitée en réveille d'autres ; l'éducation et l'étude multiplient ces images, elle en compose des suites plus ou moins grandes, qui sont la base des connaissances humaines.

Plus l'ame travaille sur ses idées, plus elle augmente son activité, ses connaissances ; plus elle développe son aptitude et ses qualités.

Des qualités de l'Ame.

Les qualités de cette substance divine sont la *sensibilité morale*, la *conscience*, l'*imagination*, la *méditation* et le *jugement;* ces qualités résident dans la *substance immatérielle* qui anime le corps humain ; celui-ci donne lieu à l'exer-

cice de ce principe, et l'ame unie au corps en agissant par lui, se développe avec lui ; car l'ame d'un adulte n'a pas la même énergie que celle de l'homme viril.

On ne peut nier qu'il y ait une influence réciproque de l'une sur l'autre ; l'ame ne sent, ne pense, et ne veut qu'à l'aide des sens ; elle reçoit sesimpressions par les organes qui lui donnent ses sensations, ses idées et ses desirs : l'ame réagit sur le corps en lui imprimant des mouvemens analogues et conséquens aux sensations qu'il vient de lui donner.

Chaque sens procure à l'ame des sensations différentes, parce que chaque sens a une organisation particulière, qui n'a de rapport qu'avec les êtres capables de les affecter : chaque sens procure à l'ame des sensations essentiellement différentes par la variété de leur organisation, par la nature de leurs fibres sensitives et intellectuelles, *s'il est possible de s'exprimer ainsi*, et par la nature des objets qui les affectent ; car ceux qui affectent

l'ouïe, n'affectent pas toujours la vue; ceux qui affectent l'odorat, n'affectent pas l'ouïe, etc.

De la Sensibilité morale.

L'ame, qui est la protectrice du corps, qui veille à sa conservation, est affectée agréablement ou désagréablement par tout ce qui arrive au corps; il n'y a pas de sensation indifférente pour elle; l'ame veut tout ce qui est agréable au corps, et répugne à tout ce qui lui est désagréable.

L'ame a des sensations, elle les reçoit par les nerfs; elle a des idées, elle les acquiert par les sens; car une sensation n'est pas une idée, mais un acte qui y donne lieu, qui la produit; l'ame a des volontés, des déterminations; elle les prend d'après ses sensations, ses perceptions et son intelligence: les nerfs sont donc des faisceaux composés de différentes sortes de fibres, dont les unes sont sensitives et les autres intellectuelles, c'est-à-dire, capables de décider le juge-

ment par le mouvement qu'elle donne au fluide spiritueux, après que la fibre sensitive a produit la perception de l'objet qui a frappé le sens.

Voici comme je conçois la chose; un objet agit sur un sens, la commotion en est portée à la fibre sensitive dans le cerveau, et l'ame à la sensation de cet objet : voilà le mécanisme par lequel la fibre intellectuelle donne à l'ame l'idée de l'objet.

Il est donc de l'essence de notre ame d'aimer et d'affectionner toutes les actions utiles à l'humanité, puisque sa nature la porte, sans aucune réflexion, à se complaire dans tout ce qui est avantageux à l'homme : ce sentiment seul rend le vice haïssable par tout où l'ame l'apperçoit, même lorsqu'il nous est le plus avantageux ; comme il nous fait approuver, aimer et estimer la vertu par-tout où nous la trouvons ; fût-ce même chez notre plus grand ennemi.

La sensibilité de l'ame d'où découle une partie de nos qualités morales, existe

dans une mobilité du fluide nerveux qui porte le trouble, la tristesse, la joie ou le plaisir dans l'ame, suivant l'objet et le spectacle qui l'affecte et qui donne la commotion au genre nerveux.

De la Conscience.

Le souverain Législateur a mis en nous un sentiment plus prompt et plus vif que le jugement et qui ne nous trompe jamais : ce sentiment intérieur qui nous dit ce qui est bien, ce qui est mal, et que nous appelons *conscience*, est un genre d'instinct, qui nous donne le goût pour le bien et nous fait détester ce qui est mal; qui nous pénètre d'amour pour un être bienfaisant, comme de haine et d'indignation pour un méchant ou ingrat.

Chacune de nos actions porte avec elle sa moralité ou son immoralité qui affecte l'ame ; un sentiment naturel de bienfaisance nous fait éprouver du plaisir à voir faire, comme à faire le bien ; et de la répugnance et de la douleur à voir faire le mal et à voir souffrir un individu;

à plus forte raison notre semblable, un autre nous-même; car l'homme est naturellement l'ami de l'homme; il n'y a que l'*intérêt* qui le rende ennemi : sans ce maudit intérêt, les hommes vivraient dans une très-grande union : mais ce *tien* et le *mien* éloignent des hommes dont les caractères sympathiseraient merveilleusement, et nous tiennent dans une guerre, ou au moins dans une méfiance générale, malgré notre propension à fraterniser.

Notre instinct nous porte naturellement à approuver tout ce qui est utile à l'humanité, et à blâmer tout ce qui lui est nuisible; conséquemment ce sont les impressions différentes que font sur notre ame, les actions et les qualités humaines, qui décident de leur moralité ou immoralité; le plaisir qu'elles y excitent, leur donne le caractère de vertu, et le déplaisir ou la peine dont elles l'affectent, leur impriment la tache du défaut ou du vice.

Quand nous écoutons ce sentiment

naturel, cet instinct; nous connaissons le juste et l'injuste avant même que la réflexion vienne à notre secours; à plus forte raison quand nous apportons cette réflexion et la méditation nécessaires, qui nous confirment la bonté de notre premier sentiment.

Les enfans qui n'ont point encore de raison sentent, dans beaucoup de circonstances, qu'ils font mal, puisqu'ils se cachent pour beaucoup d'actions; c'est la voix d'un sentiment inné, d'un sentiment intérieur qui les avertit; ils sont mus secrètement par ce principe, qui nous fait discerner (presque à notre insu, ou du moins sans la participation de notre jugement) le bien d'avec le mal: nous ne pouvons douter que la règle de nos actions ne soit en nous; que nous n'ayons un sens intime qui nous dit, cela est bon, ceci est mauvais; sa voix se fait entendre, et quiconque l'écoute la comprend: elle est la mesure de la justice.

Il ne faut pas aller à l'école pour apprendre ces vérités, elles ne sont pas une

science; ce sont des mouvemens naturels, ils sont dans nous, ils viennent de notre ame.

De l'Imagination.

L'imagination consiste dans la faculté que nous avons de modifier agréablement ou désagréablement les objets, les tableaux qui ont déja affecté notre cerveau, et de pouvoir en composer d'autres; notre imagination est malade, perfide et malfaisante, lorsqu'elle ne produit que des tableaux affligeans; mais lorsqu'elle nous produit des fictions agréables, elle devient notre amie et notre bienfaitrice.

Ceux qui sont privés d'imagination, sont des tempéramens phlegmatiques qu'il faut changer; l'électricité naturelle est chez eux en trop petite quantité, car c'est elle qui est le principe de notre activité morale, comme physique; c'est elle qui donne l'énergie à nos sentimens; c'est elle, en un mot, qui modifie le fluide nerveux, et qui vivifie toutes nos qualités intellectuelles.

De la Méditation.

La méditation, qui est la faculté d'analyser les produits de notre imagination, d'en reconnaître ce qui peut en être bon ou mauvais, est un excellent correctif des premières études et le meilleur moyen de perfectionner l'éducation : elle réforme ce qu'il y a de défectueux dans nos idées, elle leur donne une nouvelle forme et un nouvel arrangement, en les comparant avec d'autres : l'imagination et la méditation sont deux facultés de l'ame, qui conduisent à une troisième, qui est le jugement.

Du Jugement.

L'intelligence d'une partie des jeunes gens se développe ordinairement assez pendant l'adolescence pour penser à former leur jugement sur la fin de cette période de la vie. Pour y parvenir, il faut commencer par les faire raisonner sur ce qui les intéresse le plus ; leur donner les connaissances mathématiques, qui leur

apprendront à régler leur imagination ; car le jugement ne peut se régler que lorsque l'imagination est disposée de manière à remplir ses fonctions avec précision, ce à quoi on parvient par l'application aux mathématiques.

A chaque instant de la vie, l'homme fait des expériences ; chaque sensation qu'il éprouve est un fait qui consigne une idée dans son cerveau, que sa mémoire lui rappelle avec plus ou moins de fidélité et d'exactitude ; ces faits, ces idées se lient et forment une suite dans son cerveau, qui constitue la science. L'erreur consiste dans une association d'idées fausses, par lesquelles nous attribuons à certains objets des qualités qu'ils n'ont pas : les erreurs sur certains objets peuvent se rectifier par les mathématiques ; celles sur certains autres se rectifient par la physique ou la chimie, etc.

Nous savons par le secours de l'expérience, que des causes semblables produisent des effets semblables ou ana-

logues ; la mémoire en nous rappelant des effets que nous avons éprouvés, nous met à même de juger de ceux que nous pouvons attendre, soit des mêmes causes, soit de causes analogues avec celles qui ont agi sur nous : voilà comme se forme le jugement.

De la Mémoire.

La faculté de nous rappeler nos expériences, et ce que nous savons, constitue la mémoire ; celle de pressentir les effets d'une cause, constitue et la raison et le jugement : notre nature et notre tempérament peuvent nous tromper ; mais l'expérience et la réflexion doivent nous ramener à la vérité ; d'où l'on voit que la raison exige une imagination réglée.

Il est peu d'hommes en état de faire des expériences vraies ; tous apportent en naissant des organes susceptibles de les faire ; mais soit par vice d'organisation première, soit par les causes qui

les ont modifiés, leurs expériences sont fréquemment fausses, leurs idées sont confuses, mal associées ; delà, leurs jugemens sont erronés, faute de connaissances suffisantes dans les mathématiques ; ce n'est que par une étude sérieuse et suivie de cette science, que les jeunes gens parviendront à régler leur jugement : alors on pourra espérer d'eux la passion des choses utiles.

CHAPITRE XV.

De la Puberté.

LA puberté est la période de la vie où le jeune homme arrive au complément de son physique, où la nature lui fait entrevoir l'aurore d'une nouvelle existence, et dont elle lui fait pressentir toutes les délices.

Le moral, comme le physique, éprouvent alors un grand changement ; heu-

reux le jeune homme qui, à cette époque, est bien dirigé ! il tirera de cet état tous les avantages pour lesquels la nature l'a créé; *mais malheureux, trois fois malheureux !* celui qui est sans guide à cet âge, ou qui méprise les avis de l'homme sage, pour n'écouter que ses passions.

Le passage de l'adolescence à la puberté, est très-sensible, quoiqu'il se fasse lentement; le jeune homme sent croître peu-à-peu et se multiplier en lui les principes de la vie; il éprouve des sensations nouvelles. C'est le moment où il faut lui meubler la tête par des lectures choisies qui lui donneront le germe de la grandeur d'ame et de la perfection; il serait très-dangereux de l'abandonner à l'activité d'un tempérament fougueux et d'une imagination brûlante, qui extravague quelquefois, et qui se promène presque sans cesse sur les images séduisantes de la volupté : c'est alors qu'il faut remplir son ame affamée, pour ainsi dire, d'amour et de tendresse, par des

sentimens et des actions généreuses.

C'est alors qu'il faut l'exalter par la méditation des grands modèles en tout genre, l'enflammer d'une émulation sublime ; il faut profiter de la présomption de cet âge, pour lui faire suivre quelque grand modèle dans le genre où son goût s'annoncera.

Après lui avoir fait connaître ses devoirs physiques et moraux, il faut l'intéresser à leur exacte observation, par le bien même qui doit lui en revenir, lui éviter le chagrin et le dégoût ; il faut saisir toutes les occasions et les circonstances de causer avec lui et de l'instruire, sans en avoir l'air ; il faut exciter son amour-propre par des éloges bien ménagés : faites-lui connaître Zénon, Pythagore, Aristote, Théophraste, Sénèque, ou quelques autres guides des sciences et des mœurs.

Ces grands hommes lui montreront la route de l'immortalité ; montrez-la lui d'abord comme une récompense des travaux qu'il entreprendra pour la patrie ;

montrez-la sur-tout à ces esprits ardens, enthousiasmés, qui, peu contens d'exciter l'admiration de leurs contemporains, voudront encore mériter les suffrages des races futures.

Il est certainement une immortalité à laquelle le génie, les talens et les vertus sociales doivent prétendre; c'est une noble passion de la nature humaine; elle élève l'ame: une bonne éducation doit la favoriser et la soutenir.

Propageons donc le plus qu'il nous sera possible, un sentiment, une passion, dont il ne peut résulter que de grands avantages pour la société; n'écoutons pas les indifférens qui veulent que nous abandonnions ce grand ressort de nos ames; ne nous laissons pas séduire par les sarcasmes de ces voluptueux qui méprisent une immortalité vers laquelle ils n'ont pas le courage de s'élever.

Le desir de plaire à la postérité est un mobile respectable, lorsqu'il fait entreprendre des choses dont l'utilité rejaillit sur les contemporains, et peut

le faire sur les générations suivantes.

Ne traitons donc pas d'orgueil l'enthousiasme de ces génies entreprenans qui ont desiré nos suffrages en écrivant pour nous, et qui nous ont enrichis de leurs découvertes (*a*); rendons-leur les hommages qu'ils ont espérés de nous, lorsque leurs contemporains ignorans, jaloux et injustes, les leur ont refusés : payons à leur cendre un tribut de reconnaissance pour les plaisirs qu'ils nous pro-

---

(*a*) Helvétius dit : « Les desirs sont nécessaires à l'homme pour le rendre heureux; il lui faut des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talens puisse lui procurer les objets. Entre les desirs de cette espèce, le plus propre à l'arracher à l'ennui, et le plus utile à la société, est le desir bien entendu de la gloire : l'amour de la gloire *élève l'homme au-dessus de lui-même*; elle étend les facultés de son ame et de son esprit. »

Il me semble qu'Helvétius eût dû dire, que l'amour de la gloire bien entendu élève l'homme qui en est épris, *bien au-dessus des autres hommes*, et non pas au-dessus de lui-méme, comme il le dit; car enfin il n'y a rien de surnaturel dans ce qu'il fait opérer : cet amour de la gloire ne fait que développer les facultés morales de l'homme, et le mettre dans toute la valeur et la perfection dont il est susceptible.

curent, et pour les peines qu'ils nous évitent.

L'homme de génie se plaît à croire qu'il aura encore du pouvoir, qu'il sera pour quelque chose dans l'avenir après son existence ; il prend part idéalement aux discours, aux projets et aux actions des races futures : il serait très-malheureux s'il se croyait entièrement oublié.

L'idée d'être, après sa mort, enseveli dans un oubli total, de n'avoir plus rien de commun avec les êtres de notre espèce, de perdre toute possibilité de les influencer, est une pensée affligeante pour beaucoup d'hommes ; spécialement pour ceux qui ont une imagination vive et ardente.

Le desir de l'immortalité, ou de vivre dans la mémoire des nations, fut toujours la passion des grandes ames ; elle fut l'aimant, le mobile des grandes actions. Les *héros*, les *philosophes*, les *hommes de génie* et les *hommes à talens*, ont vu la postérité dans toutes leurs entreprises, et se sont flattés de

l'espoir d'agir sur les ames des hommes qui leur succéderaient, même après des siècles.

Nous ne pouvons douter de cette intention chez la plupart des auteurs, par les divers ouvrages posthumes, et par ceux entrepris dans un âge si avancé; que souvent les auteurs, en les entreprenant, ont craint de n'avoir pas le temps de les finir.

Nous sommes bien convaincus de cette intention, quand nous lisons dans les caractères de THÉOPHRASTE (*a*), ce

(*a*) THÉOPHRASTE, né à *Erèse*, ville de *Lesbos*, fils d'un fouleur de cette ville, eut pour premier maître dans son pays, un certain LIEUCIPE, qui était de la même ville que lui : delà il passa à l'école de PLATON, et s'arrêta ensuite à celle d'ARISTOTE, où il se distingua. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom qui était TYRTAME, en celui d'EUPHRASTE, qui signifie qui parle bien; et ce nom ne répondant pas encore assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il ajouta l'épithète de *Théo*, et le nomma enfin THÉOPHRASTE, c'est-à-dire, homme dont le langage est divin.

Il mourut âgé de cent sept ans, désespéré de ce que

qu'il dit à son disciple Policlès ; que c'est l'utilité dont cet ouvrage peut être aux races futures, qui le décide à l'entreprendre, quoique âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. Voici la traduction des paroles de ce philosophe, qui vivait à *Athènes*, il y a plus de deux mille ans.

« J'espère, mon cher Policlès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous ; il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse et leurs vertus. »

Les caractères de Théophraste, écrits l'année de la CXV[e] olimpiade, ou 314 ans avant l'ère chrétienne, comparés à ceux de La Bruyère, son traducteur, né Français, nous prouvent que de tout

---

la nature avait accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et si inutile, lorsqu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps. Toute la *Grèce* le pleura, et le peuple d'*Athènes* assista à ses funérailles.

temps et en tout pays, l'homme est presque toujours le même, et qu'il marche bien lentement à la perfection.

Moment d'une grande surveillance.

C'est pendant la puberté, sur-tout, qu'il faut bien s'assurer des mœurs des jeunes gens avec qui vous laissez jouer ou promener les vôtres; car le proverbe qui dit, « *dis moi qui tu fréquentes, je dirai qui tu es* », pour être ancien, n'en est pas moins vrai : après nos parens et nos instituteurs, ce sont ordinairement nos amis qui nous font ce que nous sommes; ils nous modifient à leur tour, et ce sont eux qui décident de notre conduite.

Malheur aux jeunes gens qui auront pour amis des libertins! ils le deviendront infailliblement, quelques bons principes qu'ils aient reçus. Pères et mères, instituteurs, veillez donc bien sérieusement aux liaisons que vos enfans contractent : il faut que les instituteurs ou gouverneurs de plusieurs jeunes gens qui

doivent se réunir, se concertent, pour que l'un d'eux reste continuellement avec ces différens élèves, pendant que les autres vaqueront à leurs affaires ; car c'est l'âge où ils doivent surveiller avec la plus grande exactitude, s'ils ne veulent pas perdre le fruit de tous leurs soins antérieurs.

C'est aussi l'âge d'imprimer dans l'*ame* de cette jeunesse une idée ineffaçable de l'*Être suprême ;* leur raison et leur jugement doivent avoir acquis assez de développement, de connaissance et de maturité, pour comprendre l'existence d'un être parfait qui a créé et qui dirige cet univers. C'est ici le moment de leur faire connaître le *Tout-puissant.*

Pour les y préparer, il faut leur faire faire un cours de *cosmographie ,* les former à la réflexion sur les phénomènes de cet univers, en conversant souvent avec eux, et leur laissant la permission de vous interroger, de vous communiquer leurs observations, leurs réflexions ; il

faut, comme par hasard, faire rencontrer sous leurs mains, sous leurs yeux, au moins de temps à autre, une des merveilles de la nature ; leur faire contempler une ruche ; leur expliquer la naissance et la formation d'un fruit, leur en développer les particularités les plus à leur portée ; leur faire desirer d'en connaître le reste : leur donner de la curiosité pour l'Auteur de la nature, leur inspirer un ardent desir de le connaître, et leur promettre cette satisfaction et ce bonheur pour le moment où ils s'en seront rendus dignes, par l'amélioration de leur conduite, par leur raison, l'application à leurs devoirs et quelques bonnes actions ; il faut échauffer leur imagination pour l'Être des êtres, le montrer d'abord par ses attributs de bonté envers ses créatures ; conséquemment vous le leur rendrez aimable, et vous ferez naître dans le cœur de ces jeunes gens, au moins, le même amour pour l'Être suprême, que celui qu'ils sentent pour leurs parens chéris.

Il ne faut jamais leur parler de *Dieu* qu'avec une joie mêlée de respect ; ainsi disposés, vous les conduirez à un observatoire ; vous leur ferez voir dans le *télescope*, les étoiles, les différentes planètes ; vous leur ferez contempler tous ces grands corps parcourant avec ordre l'espace des cieux, où leurs yeux et leur imagination se perdront ; et pendant ce temps, il faudra leur faire entendre un *harmonica* caché.

C'est là, où le cœur palpitant de surprise et d'admiration, qu'ils prendront une connaissance solide de la toute-puissance du Créateur ; et qu'en contemplant tous ces prodiges, ils ne pourront s'empêcher, en élevant leurs ames jusqu'à cet *Être suprême*, de dire, *enarrant potentiam Dei ;* de le reconnaître pour le seul et unique maître de ce vaste univers, et de lui rendre de sincères actions de graces de les avoir créés.

Ces jeunes gens étonnés, et l'ame émue de ce magnifique spectacle, en conserveront long-temps l'image avec le respect



Dieu tout puissant, que tu es Magnifique !



et la vénération dus à son auteur ; leurs idées s'aggrandiront : alors ils conceuvront facilement, que puisque l'univers existe, *la cause qui l'a produit est puissante ;* que l'univers étant un système de rapports entre toutes ses différentes branches, *la cause qui les a unies, qui les a rendues dépendantes les unes des autres, et qui en entretient l'harmonie, est intelligente ;* que l'univers renfermant des êtres heureux, *celui qui les a créés est bienfaisant :* ils concluront que cet être qui existe nécessairement par lui-même, puisqu'il est incréé, a toute la *puissance*, toute l'*intelligence* et toute la *bonté* possible, et qu'il est le seul être absolument *parfait.*

Je ne doute pas que ces jeunes gens, l'esprit plein de la *Divinité*, ne prennent le desir et la résolution de mériter un jour de pouvoir contempler de près l'auteur de ces merveilles : c'est alors qu'il faudra *les entretenir de l'immortalité de l'ame*, leur faire connaître que cette substance qui régit et gouverne

l'homme vertueux, est une émanation de la Divinité, qui doit un jour retourner dans le sein de l'Immortel; qu'elle ne peut y retourner à la fin de son voyage ici-bas, qu'après une vie pure, non-seulement exempte de crimes; mais remplie par de belles actions; et qu'après qu'ils auront été utiles à leurs semblables. Vous leur ferez sentir l'avantage de croire en Dieu, et dans une vie future; par l'espérance du bonheur qui y attend l'homme vertueux; espérance que ne peuvent avoir les *athées*.

Vous leur ferez aussi comprendre que ce n'est pas seulement comme chrétiens qu'ils sont tenus de remplir les devoirs que la morale leur prescrit; mais que c'est comme hommes, comme enfans du même Dieu, comme créatures sensibles vivant en société, s'ils veulent se conserver une existence heureuse: que la morale et leurs intérêts bien entendus, prouvent que le vice est la source de tous les maux; tandis que la vertu est le chemin du bonheur: vous

les habituerez enfin à substituer des actions d'hommes et de citoyens aux raisonnemens des écoles et des sophistes : c'est ainsi que l'éducation formera de bons citoyens à l'Etat.

Le Gouvernement, dépositaire du pouvoir suprême, des récompenses comme des châtimens; distinguera ceux qui auront profité de leur éducation, il les récompensera ; car vouloir former de bons citoyens sans récompenses, c'est vouloir former de bons écoliers sans punir les paresseux, et récompenser les diligens ; ce qu'HELVÉTIUS regarde comme folie. Il dit encore : « Dans tout Gouvernement bien constitué, le principe le plus fécond en vertus est l'exactitude à punir les actions nuisibles à la société, et à récompenser celles qui lui sont utiles. »

Vous ajouterez aux exercices ordinaires de vos jeunes gens, celui de la natation, du jeu de paume et de l'es-

crime ; ne pensez à l'équitation que quand ils auront la vertu de résister aux impulsions qu'elle procure, sans quoi ils s'épuiseront.

C'est aussi à cet âge qu'il faut commencer l'éducation politique.

TROISIÈME PARTIE.

De l'Education morale et politique.

AVANT-PROPOS.

La bonne éducation doit resserrer les liens de la société et de l'humanité ; elle ne doit pas être seulement l'étude des sciences et des talens, qui ne doivent être considérés que comme moyens de perfectionner les facultés intellectuelles, de rendre l'esprit humain capable d'acquérir toutes les connaissances dont l'homme a besoin dans le cours de sa vie ; mais elle doit encore faire éviter et rectifier les défauts généralement répandus dans nos sociétés ; tels que la fausse politesse, qui est une fourberie ; elle doit encore empêcher les jeunes gens de devenir hypocrites, traîtres et corrupteurs.

L'éducation, telle que je la propose, a pour but de rendre la Nation Française, *non-seulement saine et robuste de corps et d'esprit, judicieuse, pénétrée d'amour pour la vertu, pour sa patrie, pour sa gloire et pour ses loix; mais encore de la rendre la* plus loyale, *la plus* agréable *et la plus* sociable *des nations: conséquemment il faut lui apprendre à bien vivre avec les autres peuples; ce que j'appelle éducation politique.*

Qu'est-ce que l'éducation politique?

L'éducation politique est l'art de faire recevoir aux jeunes gens, les opinions, *et contracter les* habitudes, *les* manières d'être *adoptées par les hommes avec lesquels ils doivent vivre: cette éducation ne consiste qu'à leur démontrer la nécessité et les avantages de se comporter de telle ou telle manière, de préférence à telle ou telle autre. Il faut,* 1.° *leur faire connaître les différens caractères de leurs*

concitoyens ; 2°. leur donner une idée des différentes nations, de leurs mœurs et caractères ; 3°. il faut leur inspirer une extrême prudence et une grande politesse ; deux qualités sociales de première nécessité.

CHAPITRE PREMIER.

De la Connaissance du monde.

L'USAGE du monde est d'une si grande utilité pour se bien gouverner, que LOCKE met cette connaissance au-dessus de la science (*a*) : je suis bien de son avis ; car l'homme qui n'est que savant, n'est pas sociable ; il est brusque, impoli, intolérant, méprise généralement

---

(*a*) Tout individu qui n'a ni connaissance du monde, ni vertus sociales, ni politesse, ne sera jamais, en quelque endroit qu'il vive, un homme accompli ni digne d'estime. LOCKE, *de l'Education*, tom. 2.

Le scolastique qui n'a ni la douceur, ni la raison du philosophe, ni l'affabilité du courtisan, n'est qu'un objet ridicule. HELVÉTIUS, *de l'Homme*, tom. 1.

tous ceux qui n'en savent pas autant que lui ; il vit seul et sans amis, concentré dans son cabinet, ne recherchant nullement ses concitoyens : c'est ce que nous appelons un bourru boursoufflé de son savoir.

Vous rendrez donc vos enfans polis, honnêtes, civils et prudens, parce que ces qualités sont nécessaires dans tous les pays, dans tous les états et dans toutes les occasions de la vie, pour être bien reçus et bien vus dans les sociétés : pour y parvenir, vous les habituerez à la bonne compagnie, qui leur fera perdre la rudesse du premier âge, et cette manière trop laconique de répondre par *oui* et par *non*, qu'ils ont contractée entre eux.

C'est à bien faire étudier les hommes, qu'il faut employer une partie de l'âge de la puberté ; car c'est dans cette connaissance que doit consister un jour la sagesse et la prudence de vos enfans.

Ne confondez pas la prudence avec la *finesse* ; l'une ne doit pas être prise pour

l'autre ; car l'une est une vertu estimable, et l'autre est la compagne du vice : quelque fin que l'on soit, on est découvert tôt ou tard, et ensuite craint et détesté.

« On peut être plus fin qu'un autre, dit LA ROCHEFOUCAULT dans ses réflexions morales ; mais pas plus fin que tous les autres : » la *finesse* est compagne du mensonge et de la fourberie ; conséquemment il faut en éloigner les jeunes gens.

De la Prudence.

La prudence est une vertu sociale, qui ne peut s'acquérir qu'à force de temps, d'expérience, de réflexions, et que par le commerce des hommes ; elle exige que, sans mentir, on ne dise pas à tout le monde ce qu'on pense ; qu'on ne communique pas tous ses projets indistinctement à tous ses amis ; que l'on cherche à connaître, à dévoiler l'intention de celui qui nous propose un projet ; que l'on ne dise et ne fasse rien qui puisse blesser l'amour-propre des autres : il faut

disposer les jeunes gens à s'appliquer de bonne heure à cette vertu.

D'après cette nécessité, vous ne donnerez pas un jeune homme pour gouverneur à votre fils; car si un aveugle en conduit un autre, ils donneront tous deux dans le piége: choisissez un homme mûr, hors du joug des passions, qui ait vécu chez différens peuples, si cela vous est possible: voyez les savans de l'antiquité, ils avaient presque tous voyagé.

Le principal mérite d'un gouverneur, est de donner à son élève des manières polies, douces et affables; de lui rendre l'esprit et le caractère sociables; de lui inspirer des principes solides de vertu; de lui faire contracter de bonnes habitudes, au physique et au moral; de lui apprendre à connaître les hommes en général, et ceux de chaque état et profession en particulier: ces connaissances lui seront plus nécessaires que le *grec* et le *latin* qu'il apprendra facilement et promptement, quand il en aura le goût

et la volonté (*a*) : il faut cependant qu'il lui donne une connaissance de toutes les sciences, pour que le jeune homme voie un jour à laquelle il donnera tous ses soins et son application.

Soin capital d'un Gouverneur.

Le but principal d'un gouverneur est de mettre son élève en état de devenir savant ; si l'éducation a été bonne, il pourra le devenir un jour ; mais il faut avant tout, qu'il ait le goût, le desir d'acquérir la science : c'est à l'inspirer que le gouverneur doit mettre tous ses soins ; il doit faire naître dans son élève la passion nécessaire à l'acquisition de la science à laquelle la nature paraît l'appeler ;

(*a*) Locke dit qu'il y a une bonne raison pour laquelle il faut avoir soin que la personne chargée de l'éducation des enfans, ait de la politesse et la connaissance du monde ; c'est que vos fils en auront besoin pour exercer les sciences, pour lesquelles les livres leur fourniront assez de lumières quand ils voudront s'y appliquer ; tandis qu'ils ne trouveront aucun livre où ils pourront apprendre à se gouverner dans certaines occasions.

il faut qu'il s'applique à développer en lui et à étendre les facultés intellectuelles nécessaires à l'état pour lequel il aura manifesté des dispositions; parce qu'il vaut mieux en faire un homme profondément instruit dans une seule science, qu'un homme, qui pour en avoir trop étudié, n'en posséderait pas complètement une seule.

L'instituteur sage et prudent ne se laisse pas entraîner par la séduisante universalité des sciences et talens; elle est si rare, qu'il faut la classer parmi les phénomènes : la nature, avare de grands génies, ne produit que de siècle en siècle une de ces têtes si heureusement organisées, que l'on y trouve le germe de tous les talens; et si elle en produit plusieurs de ce genre, elle a l'air d'être épuisée pour quelque temps, ou de se repentir de sa prodigalité, car elle en passe plusieurs sans production pareille : combien de temps n'attendrons-nous pas, *par exemple*, le successeur de Voltaire!...

De la Rhétorique.

La rhétorique, l'art de parler agréablement, qui prescrit les règles de l'éloquence, est une science d'absolue nécessité, et doit être la dernière scolastique ; car la logique qui nous a été enseignée, *comme l'art de discourir*, est l'art d'éluder la vérité, de la noyer dans des torrens de distinctions ; elle est la source de la chicane ; c'est la ruse du discours : elle approche de la finesse dont nous avons parlé il n'y a qu'un moment ; conséquemment il faut la supprimer et s'en tenir à la connaissance du syllogisme ou division du discours ; mais la logique dégagée du jargon de l'école, et réduite à une méthode claire et intelligible, est *l'art de trouver la vérité.*

De la Physique.

La physique est une science à laquelle les jeunes gens doivent s'appliquer ; cette étude tend à connaître la certitude des faits, par le moyen de l'expérience,

et elle apprend à les bien faire ; elle rend raison des phénomènes, par l'attraction, le mouvement et la figure des corps.

De la Chimie.

La chimie est l'art de connaître la nature, la structure et la propriété des corps simples et composés ; c'est l'art d'en faire l'analyse, de détruire ces corps et de les rétablir dans leur état primitif ; d'en démontrer, par conséquent, l'harmonie ; d'en découvrir les propriétés : cette science très-agréable et très-intéressante, même pour les gens du monde, doit faire partie de la bonne éducation ; elle est plus satisfaisante encore que la physique qui, dans beaucoup de circonstances, nous montre les effets sans nous démontrer les causes : ici nous apprenons les causes avec les effets.

Je suis d'avis que les jeunes gens s'en occupent avec la physique, en prenant connaissance du monde ; c'est dans les

cours chez les particuliers, et non dans un collége ; c'est dans les lycées et non dans les prytanées, qu'il faut leur faire connaître ces sciences amusantes et récréatives, parce que c'est dans ces sociétés qu'ils trouveront les premiers exemples de politesse.

De la Politesse.

La politesse et l'urbanité consistent, non-seulement dans la manière de saluer et d'aborder une personne, une compagnie, mais encore dans les égards que l'on a pour tous en général, et chacun en particulier, dans la manière décente avec laquelle on prend la parole et on y parle ; elle consiste encore dans celle d'énoncer son opinion, d'exprimer ses sentimens ; dans la dissimulation des fautes des autres, quand on n'est pas chargé de leur conduite ; car l'affection que nous devons à nos semblables, ne nous permet pas de les choquer ; conséquemment cette science doit s'apprendre non-seulement dans le grand livre du

monde, mais dans la fréquentation des gens bien élevés ; ce n'est que là que le jeune homme peut se perfectionner en ce genre.

Mais il faut lui faire éviter la politesse outrée et déplacée ; celle, par exemple, que l'on prodigue à des hommes que l'on a sujet de mépriser, parce qu'en substituant un jargon aux sentimens qu'on n'éprouve pas, on se forme une malheureuse habitude de tromper avec adresse : c'est une fausseté qu'il faut faire éviter à la jeunesse, en lui apprenant la manière d'être honnête avec cette espèce d'hommes, sans leur rien prodiguer, ni sans les choquer : il doit suffire à ces gens-là qu'on ne soit pas malhonnête avec eux.

De l'Incivilité.

L'incivilité n'est pas un vice, mais l'effet de plusieurs, comme de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse à les remplir, de la distraction, de la stupidité, de la sotte vanité, du mépris des autres

et dela jalousie ; elle est haïssable, parce qu'elle est toujours un défaut visible ; il faut y faire une grande attention, parce qu'elle prévient contre nous, et qu'elle nous fait souvent des ennemis : il est vrai, cependant, qu'elle offense plus ou moins selon la cause qui l'a produite.

De la Critique.

La critique est un manque de politesse, parce qu'il est bien rare qu'on ne blesse l'amour-propre de ceux que l'on critique, puisqu'elle a pour base et pour but la correction d'un défaut quelconque.

De la Raillerie.

La raillerie, quoique fine et spirituelle, est aussi un manque de politesse ; tous les jeunes gens doivent s'en abstenir, même avec leurs camarades ; parce que souvent une méprise ou une fausse interprétation, peut laisser dans l'esprit de ceux qu'elle attaque un germe de vengeance, qui entraînerait dans une affaire fâcheuse.

De l'Esprit de contradiction.

L'esprit de contradiction est encore une grande faute contre la politesse ; il ne faut cependant pas avoir l'air d'approuver et croire tout ce qui se dit en société ; car souvent il y a des gens qui, pour sonder les connaissances de ceux avec qui ils conversent, prennent plaisir à avancer des choses erronées ou des faits faux ; mais en général, on est si porté à soupçonner, que toute opposition à l'opinion d'autrui, part d'un esprit de critique ; qu'il ne faut se déclarer contre le sentiment des autres qu'avec une grande modération, beaucoup de circonspection, de la manière la plus douce, en disant même des choses obligeantes.

Il faut apprendre aux jeunes gens, qu'en prenant la parole, ils doivent demander la permission de faire une observation ; alors, avec la modestie qui sied si bien à tout âge, mais spécialement à la jeunesse, et qui loin de diminuer son mérite, l'augmente, et fait

qu'on lui prête une attention marquée ; votre jeune homme déduira ses raisons pour n'être pas de l'avis des autres.

Il établira ses propositions, tâchera de ne rien affirmer dans ses conclusions ; il prouvera par cette conduite, que ce n'est pas le plaisir de critiquer qui le fait discourir, mais seulement le desir et le besoin de s'instruire : qu'il ne manque ni de considération, ni de respect à celui ou à ceux dont il combat les opinions ; il ne perdra pas l'estime de ses auditeurs, quand même il n'aurait pas l'avantage de persuader.

C'est par ces moyens que les jeunes gens gagneront l'amitié des gens sensés et raisonnables, qu'ils apprendront à sentir le prix de l'affection de leurs concitoyens ; qu'ils acquerront le desir et l'ambition de plaire aux autres et à s'estimer eux-mêmes.

De l'Amour-propre.

L'amour-propre bien entendu, bien dirigé, doit être le principe général de

nos affections et de nos actions ; il doit nous faire éviter le mal et faire le bien en cherchant notre bonheur. L'affection qu'il nous inspire pour les autres doit être fondée, ou sur la sympathie des goûts et des caractères, ou sur la reconnaissance ; ou il l'est par l'intérêt, par amour de nous-mêmes.

L'amour-propre, qui ne devrait être que l'amour de soi, bien entendu, et légitime, par conséquent, puisqu'il est ordonné par la morale, qui nous prescrit d'aimer notre prochain comme *nous-mêmes*, est à des degrés si différens chez les différens individus, qu'il est souvent dégénéré en orgueil ; orgueil d'autant plus dangereux à blesser, que c'est une passion facile à irriter ; passion déraisonnable, qui dégrade l'homme qui en est atteint, au lieu de l'élever à la perfection que produit l'amour-propre légitime, ou le *noble orgueil*, qui inspire une confiance raisonnable en son propre mérite, et qui non-seulement éloigne l'homme vertueux de toutes bas-

sesse, mais qui le porte à de belles et grandes actions.

La fréquentation du monde poli et savant influe sur le moral des jeunes gens; elle jette de profondes racines chez ceux qui ont un peu d'amour-propre. Les conversations des savans qui ont les vertus sociales et toute l'aménité propre à faire goûter le savoir, pénètre l'ame des jeunes gens bien élevés, leur donne le desir d'acquérir de la science pour se rendre aimables comme les modèles qu'ils ont sous les yeux; ils retournent chez eux avec le projet et le desir d'apprendre: c'est ainsi que l'amour-propre commence et fait de grands hommes, quand il est soutenu, encouragé et dirigé par un homme sage et prudent.

Gouverneurs, profitez de ce germe, développez-le dans vos élèves; donnez-leur pour aliment une science, un talent utile à la société; c'est par ce moyen que vous leur ferez faire des progrès, que vous en ferez de grands hommes dans l'état qu'ils embrasseront.

Je crois avoir bien prouvé de quelle conséquence est pour la jeunesse, un gouverneur qui ne soit pas un pédant hérissé de *grec* et de *latin ;* mais un homme qui connaisse le monde par l'habitude et la fréquentation de la bonne compagnie ; puisqu'elle peut influer plus que tout ce qu'il pourra dire sur l'éducation et la conduite des élèves.

Changement dans le moral comme dans le physique.

Les jeunesgens parvenus à la puberté, éprouvent un grand changement dans leur physique et leur moral, par le développement du principe de la vie ; car ce principe de vie, qui n'est autre chose que la sensibilité physique, qui en arrivant à sa perfection, leur donne un sentiment d'amour pour tout ce qui est plaisir et bonheur ; aussi sont-ils livrés plus que jamais à l'amour d'eux-mêmes ; car c'est pour ces deux affections seulement qu'ils s'intéressent alors à la conservation de leur être. C'est le bonheur,

ce sentiment délicieux qui réside dans la portion divine de notre être (et dont le Créateur a départi à chacun de nous une dose plus ou moins grande), qui devient le mobile principal de toutes leurs actions.

Voilà ce qu'un gouverneur ne doit pas oublier, parce qu'il doit tirer de ce principe sa règle de conduite avec son élève : qu'il se persuade bien qu'il n'anéantira jamais ses desirs ; qu'il s'en serve donc pour le conduire à la perfection dont il est susceptible.

Sur la fin de cette période de la vie, les jeunes gens sont animés d'une noble et légitime ambition, celle de prendre un état pour se rendre utiles à la société et mériter son estime et son affection : les uns s'adonnent aux arts agréables, jadis appelés arts libéraux ; d'autres apprennent les arts mécaniques ; plusieurs s'appliquent aux sciences simples ; quelques-uns aux compliquées et abstraites : c'est ainsi que nous voyons le *géomètre*, le *mathématicien*, le *chi-*

miste, le *médecin*, le *jurisconsulte*, l'*artisan* même ; les uns dans leur cabinet, les autres dans les ateliers, chercher, méditer, chacun dans sa sphère, des moyens de perfectionnement ou des découvertes, pour servir utilement la société : en un mot, chacun prend un état, et se décide vraisemblablement d'après son goût et ses facultés intellectuel.es.

Pères et mères, point de contrainte, aidez vos enfans de vos conseils, si vous le pouvez ; mais n'oubliez pas que l'état choisi par les dispositions que le jeune homme trouve en lui, lui paraît moins pénible à acquérir : au fait, ces dispositions et le desir allègent beaucoup les difficultés, et lui font faire des progrès qu'il ne ferait pas dans un autre.

Mais ces jeunes gens, tout en s'occupant ainsi, sentent que toutes ces connaissances sont insuffisantes pour le bonheur ; et que toutes les associations d'hommes à hommes, soit qu'elles mènent à la connaisance des arts et des

sciences, soit qu'elles mènent à la fortune, ne satisfont pas tous leurs desirs : ils apprenent que l'Auteur de la nature a rendu les femmes dispensatrices des plaisirs les plus doux de l'humanité ; et ils concluent que pour compléter leur bonheur, il faut qu'ils s'associent et s'unissent à cette créature, que Dieu, *par réflexion*, forma tout exprès pour l'homme.

Les jeunes gens bien dirigés, bien gouvernés pendant la puberté, se perfectionnent en avançant vers l'âge viril ; ils gagnent beaucoup dù côté du moral, quand ils ont pour but un établissement honnête et légitime ; ils mettent à profit les exemples des bonnes compagnies qu'ils fréquentent ; ils acquièrent de l'expérience sur la manière d'être et de se comporter dans le monde, choses bien nécessaires à connaître avant le mariage.

Pendant ce temps, la fougue des passions se ralentit, ils apprennent à les maîtriser, pour jouir du calme de l'ame ; jouissance d'autant plus douce et pré-

cieuse, que l'amour des arts et des sciences a plus d'attraits pour eux, et qu'ils les cultivent avec plus d'activité.

Des Voyages.

Si votre jeune homme n'a de goût, ni d'aptitude à aucune science ; s'il n'est pas sensible aux charmes de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle ; faites-le voyager ; faites-lui pratiquer la géographie de son pays, à pied et à petites journées pour bien voir ; qu'il séjourne par tout où il y a des talens et de l'industrie. Arrivé aux bornes de la république, s'il est encore dans l'apathie pour les arts et les sciences ; faites-lui connaître en détail et observer les chantiers des ports de mer : menez-le chez un peuple commerçant.

Du Commerce.

Le commerce qui porte l'union et la fraternité, d'un des pôles à l'autre, qui a poli et civilisé les nations les plus barbares, qui a apprivoisé l'homme par la

communication, qui attire à lui une partie des trésors qui croissent ailleurs, aura peut-être quelque attrait pour lui : rien de plus beau que de voir le charpentier construire une maison mobile, un pilote enchaînant les vents dans ses voiles, conduire cette maison flottante.

C'est par cette superbe et majestueuse invention que les peuples de presque toute la terre, ne font, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille, dont les frères s'envoient facilement les productions de leurs climats et industrie respectives, et se communiquent avec leurs richesses, leurs pensées, leurs projets, et jusqu'à leurs vices.

Si vous ne pouvez l'accompagner, le conduire vous-même, faites-le voyager avec un homme sage et prudent; et quand même ce voyage devrait lui être inutile du côté des sciences et des arts ; si votre fortune vous le permet, faites-en la dépense; parce que pendant ce temps, vous aurez modéré ses passions, vous aurez fortifié sa santé, et vous lui aurez

évité les mauvaises connaissances et leurs conséquences.

CHAPITRE II.

De la Virilité.

L'AGE viril est la période de la vie, où le jeune homme ayant dépassé son complément physique, est tourmenté de la surabondance de son être, et pendant laquelle la nature le pousse vivement à la reproduction de lui-même ; conséquemment à l'association de la *belle portion du genre humain* ; qui, moralement élevée et physiquement bien choisie, est destinée à jouir et à faire jouir l'homme de la félicité pour laquelle le Créateur l'a mis sur terre : *car la volonté d'un Dieu juste et bon, est que ses enfans jouissent des plaisirs compatibles avec le bien public.*

Tant que l'homme est apte à la génération, la force est un de ses apanages,

parce qu'il en a plus besoin alors qu'en tout autre temps de sa vie : la nature toujours prévoyante et qui s'intéresse sans cesse à la reproduction et conservation des espèces, lui en prodigue tous les moyens pendant un certain nombre d'années ; mais il doit ménager ces moyens, s'il veut vivre longuement et sans infirmité ; car nous croyons que les êtres qui donnent la vie à d'autres, perdent autant de leur vitalité qu'ils en communiquent. Ceci nous paraît prouvé par les animaux qui produisent toute leur génération en une seule fois ; les mâles comme les femelles meurent peu après cette fécondité, pour deux raisons : 1°. parce qu'une perte très-abondante de liqueur séminale, conduit promptement à la destruction et à l'anéantissement de tout ressort : 2°. parce qu'elle empêche la réparation de cette même perte.

Cette période de la vie est ordinairement pour les deux sexes raisonnables, celle de l'abondance du sang, de la

beauté et de la finesse des sens : tout dans la nature favorise le physique de l'amour à cet âge ; et lorsque les deux individus ne se portent à aucun excès, c'est la période où ils vivent le plus sûrement, où la mortalité est plus éloignée d'eux ; mais s'ils en abusent, les infirmités et la vieillesse lui succèdent promptement : il faut donc qu'en obéissant aux décrets du Créateur, aux loix de la nature, l'homme cherche à prolonger cet âge heureux.

Voilà donc cette jeunesse parvenue au moment le plus critique de sa vie : se choisir une femme, une compagne pour le reste de ses jours, est bien la plus sérieuse entreprise que l'homme puisse faire ; mais à laquelle la majorité de nos citadins donne ordinairement le moins d'attention et de réflexion.

Je suis ici plus embarrassé que *Jean-Jacques* Rousseau, qui n'a que son *Emile* à marier ; aussi a-t-il bientôt trouvé la femme qui lui convient ; j'ai à unir et à assembler tous les différens

caractères et les diverses passions ; je voudrais bien , *comme on dit*, ne pas gâter deux ménages : je desire assortir les caractères comme les tempéramens.

CHAPITRE III.

Du Mariage.

SAINT-FOIX, dans ses *Essais sur Paris*, tom. 2 , nous donne une idée des mœurs et usages des *Gaulois*, nos ancêtres , aux mariages desquels les préjugés et l'intérêt n'apportaient alors aucun obstacle ; les jeunes filles choisissaient , dans une assemblée que leurs parens formaient exprès , leurs époux : nos usages sont bien opposés.

Les Rois de la première race ne regardaient ni à la naissance, ni à la fortune, ni à la politique , dans le choix d'une *Reine*, comme on peut le voir par l'anecdote du mariage de CLOTAIRE I.er , qui épousa INGONDE , fille de campagne.

C'était la beauté de la femme qui décidait alors du choix du *Roi*.

Par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage, dit MONTESQUIEU.

La nature et l'homme, voilà les premières loix du mariage, dit VOLTAIRE.

Je regarde l'attrait naturel que les deux sexes ont l'un pour l'autre, comme un bienfait du Créateur; les délices qui accompagnent et suivent l'union conjugale, dédommagent la femme des incommodités de la gestation, et des peines de la première éducation.

Objets du Mariage.

Le mariage a trois objets; le premier est la propagation de l'espèce humaine; cette propagation réside dans l'instinct et le besoin de donner la vie à d'autres individus; ce besoin est inné chez tous les animaux, car telle est la volonté du Créateur; il ne nous a prêté la vie que pour la transmettre et pour perpétuer

l'espèce humaine : il a attaché le plaisir à satisfaire ce besoin, pour nous engager à seconder son intention.

Le second est le maintien de l'ordre social.

Le troisième est le bonheur et le plaisir des époux ; car l'auteur de la nature veut que l'homme se rende heureux.

Bons effets du Mariage.

Ce plaisir est, sans contredit, une des causes qui entretiennent la santé chez des individus mûrs et formés, lorsqu'il est pris avec modération. Ce léger exercice entretient chez les uns des sécrétions d'absolue nécessité, et provoque chez d'autres la formation de certains fluides spiritueux, qui animent et éveillent l'intelligence : lorsque ce plaisir est pris modérément, non-seulement il entretient la bonne santé, mais il la donne ; il la donne spécialement aux tempéramens mélancoliques et pituiteux, parce qu'il augmente l'oscillation

des vaisseaux, parce qu'il perfectionne quelques sécrétions qui se faisaient mal, et parce qu'il porte dans le sang de ces individus une chaleur douce et vivifiante qui les anime et leur donne de la gaîté.

Je ne puis donner une preuve plus convaincante de mon assertion, qu'en faisant observer ces jeunes filles que l'on marie pendant qu'elles sont pâles, décolorées, tristes et assez languissantes pour exciter la compassion de tous ceux qui les voient. Si elles tombent entre les mains d'hommes sages et modérés, elles n'ont bientôt plus besoin de médecin, à moins que la grossesse ne survienne trop tôt; car les lys et les roses, symptômes de la bonne santé, ne tardent pas à s'emparer de ces physionomies, et d'y étaler leur empire.

Dans les anecdotes de la médecine, on trouve beaucoup d'observations qui prouvent les bons effets du mariage, entre autres deux du docteur LANZONI (*a*).

(*a*) LANZONI (*Joseph*), professeur de médecine à

L'une de ces observations a pour objet la guérison d'accès épileptiques, auxquels une jeune veuve était devenue sujette, et qui recouvra la santé dans les bras d'un second mari; l'autre est la cessation d'une fièvre quarte, rebelle à tous les remèdes de l'art, pendant plusieurs années.

Les plus grands médecins ont toujours regardé la continence portée à l'excès, comme la source de beaucoup de maladies; mais il faut bien distinguer la continence si nécessaire à la jeunesse en général, et à certains individus en particulier, de celle qui, portée à l'excès et au-delà de l'âge prescrit par la nature, pourrait devenir nuisible.

Tissot rapporte qu'un médecin sage et prudent avait observé qu'en *Italie* les soldats non mariés et qui vivaient trop

---

Ferrare, où il naquit en 1663, jouissait d'une grande réputation en médecine, dans toute l'*Italie*. On a imprimé à *Lausane* le recueil de ses ouvrages, en 3 vol. *in*-4°.

sagement, étaient souvent attaqués d'épilepsie (*a*).

Le mariage, comme je viens de le dire, a trois objets; le premier et le plus essentiel est la propagation de l'espèce humaine; mais il ne suffit pas de penser à la reproduction des individus, il faut s'occuper de leur donner une constitution saine et vigoureuse, nécessaire à leur conservation.

C'est aux jeunes gens qu'il faut s'adresser pour cela; car si une femme est faible, peu avancée dans son développement et valétudinaire, et si l'homme s'est épuisé dans sa jeunesse, ils n'imprimeront à leurs enfans qu'une vie faible et languissante; ils ne leur communiqueront que des fibres molles, dont les oscillations lentes dans tout le système vasculaire, ne produiront qu'une

(*a*) Tissot, célèbre médecin de *Lausane*, notre contemporain, nous a laissé, entr'autres ouvrages, l'*Onanisme*, livre précieux par les exemples frappans de l'abus de ses forces, et que l'on pourrait mettre à un certain âge parmi les livres classiques.

circulation également lente ; conséquemment de faibles sécrétions du fluide nerveux, encore moins énergiques qu'abondantes ; ils ne produiront que des individus de peu de durée, ou qui seront plus à charge qu'utiles à la société.

Autant les plaisirs du mariage sont sains et salutaires lorsqu'ils sont pris avec modération, autant ils sont pernicieux, pris immodérément et inconsidérément ; car il y a, pour n'en jamais abuser, des temps et des circonstances préférables à d'autres. Il faut s'en abstenir quand on a l'estomac plein ; on ne doit pas en user pendant que la nature opère, chez la femme, le dégorgement périodique de ses vaisseaux utérins, parce que cet acte peut déranger cette évacuation si nécessaire à la santé de la femme tant qu'elle n'est pas grosse.

Hippocrate, le plus ancien des médecins et l'un des plus grands observateurs, a bien décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, dans son traité de la consomption dorsale : cette maladie

naît de la moëlle de l'épine du dos, chez les jeunes mariés libidineux.

Parmi les auteurs qui ont le mieux écrit sur l'abus des plaisirs de l'amour, on trouve après Hippocrate, Celse, Galien, Ætius, Lommius, Hoffman, Boerrhaave, Van-Swieten et Tissot. Il faut faire lire aux jeunes gens une partie de ces auteurs, qui les rendront plus sages que tous les sermons qu'on pourra leur faire.

Jeunes gens qui avez le desir de vous marier, souvenez-vous que votre hymen doit être avantageux à votre patrie, en lui procurant ou des bras vigoureux pour l'exploitation de ses travaux, ou de nouveaux génies pour les diriger et les perfectionner; pensez que la nature qui élabore en vous les germes de votre postérité, exige que vous vous prépariez à l'accomplissement de ce devoir, par la continence et l'abstinence de ces actes qui, en énervant votre corps, anéantissent vos belles facultés et vous privent des qualités brillantes de l'ame et de

l'esprit : souvenez-vous encore que si vous vous laissez aller aux impulsions trop fréquentes d'un tempérament ardent, ou trop tôt provoqué ; vous ne donnerez à la république que des individus qui, après avoir fait votre malheur, lui seront pour le moins inutiles.

Arétée (*a*) et Tissot ont bien décrit les maux produits par la trop grande perte de liqueur séminale ; les jeunes gens qui donnent dans cet abus acquièrent promptement l'air et les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, efféminés, paresseux, lâches et stupides ; leurs corps se courbent, leurs jambes refusent le service ; ils ont un dégoût général pour tout ; ils sont inhabiles à tout, car cet état corrompt et étouffe

---

(*a*) Arétée, ou *Areteus*, de *Cappadoce* en *Grèce*, médecin de la secte des Pneumatiques, vivait sous *Jules* César, ou sous Trajan. Nous avons de lui des traités de différentes branches de la médecine ; son style était aussi concis que celui d'Hippocrate ; mais le choix de ses remèdes est judicieux, disent les historiens.

l'esprit, abat le courage, empêche toute élévation d'*ame* : conséquemment il est très-nuisible à la société.

Ah ! que le mal produit par l'amour, dit VENETTE, est trompeur jusqu'au moment où il devient le plus redoutable ! VENETTE a grande raison ; car j'ai soigné un jeune homme de vingt-deux ans qui avait tellement contracté de mauvaises habitudes, que non-seulement, sans sa participation, mais même sans qu'il s'en doutât, la nature perdait deux, et souvent, trois fois par nuit, la liqueur si précieuse à sa conservation : sa vue était extrêmement affaiblie, et il devenait sourd.

Une émission presque continuelle du fluide séminal, détruit la machine humaine, non-seulement parce que la nature n'a pas le temps nécessaire à la réparation de ses pertes, mais aussi parce qu'elle a perdu sa chaleur ; car ordinairement cet abus détruit les facultés digestives ; elle prive les sucs *gastriques* de la faculté de pénétrer les

alimens, elle les rend nuls et sans actions.

Sans faire sa confession, ce jeune homme avait consulté un médecin qui lui conseilla un cautère; il s'adressa à moi pour le lui faire : je m'intéressai assez à lui pour desirer savoir pourquoi on lui ordonnait un pareil remède dans l'état de dépérissement où il était.

Après qu'il m'eut avoué ses faiblesses, nous priâmes le médecin de nous donner un quart-d'heure d'entretien pour le mettre au fait de l'état du malade; je proposai un moyen qui m'avait déja réussi en pareil cas; et au lieu de lui faire le cautère, nous avons ramené ce jeune homme à un état de santé assez solide, pour qu'il pût dix-huit mois après contracter mariage avec une belle femme de laquelle il a eu trois enfans : mais il était temps de s'y prendre, car il déclinait avec une telle rapidité, qu'il était vraisemblable qu'il lui restait peu de temps à vivre.

De l'Incontinence.

La roue d'Ixion, ou le vautour de Prométhée, qui ronge sans cesse des entrailles toujours renaissantes, présentent-ils pour une ame sensible un tableau plus déchirant que le spectacle d'un enfant languissant, et qui apporte avec la vie les preuves de l'incontinence de son père ! quels remords ne doit pas éprouver l'auteur d'une pareille victime! peut-il vivre heureux et tranquille quand il a des reproches de cette nature à se faire ?

Jeunes gens, vous éviterez sans doute ce vice, car vous sentez qu'un enfant aussi malheureux ne doit aucune reconnaissance à l'auteur d'une vie si déplorable, et que s'il vient un jour à maudire son existence, et celui qui la lui fait sentir si douloureusement ; il ne sera pas dans le cas de la sentence prononcée par l'auteur de la nature, et répétée par *Jean-Jacques,* contre les

enfans qui maudissent leurs pères et mères.

De quelque manière que vous considériez la liqueur séminale, vous reconnaîtrez que c'est de toutes nos liqueurs celle qui est la plus imprègnée de spiritueux, d'esprits vivifians, nécessaires non-seulement pour la propagation de l'espèce, mais pour le perfectionnement des générations, tant au moral qu'au physique; et que ce sont ces esprits qui développent nos facultés intellectuelles: il en est de ces esprits comme du temps perdu, conséquemment vous ne les prodiguerez pas.

Les hommes et les animaux qui ont subi la castration, nous sont une preuve bien manifeste de la nécessité de la liqueur séminale, pour l'élaboration parfaite des sucs nourriciers; en perdant leur sexe, ces individus ont perdu cette faculté; leurs fibres deviennent molles et lâches; les sucs qui devaient tourner au spiritueux, restent mucilagineux et remplissent les cellules des fibres mus-

culeuses et cellulaires, de ces sucs gélatineux et gras qui font leur embonpoint et leur mérite.

La nature n'a pas fixé à l'homme de saison particulière pour travailler à la propagation, il peut s'y livrer en tout temps jusqu'à un âge plus ou moins avancé ; en raison de l'usage ménagé ou de l'abus qu'il aura fait de la liqueur séminale. Celui qui n'a rien donné à la passion, qui s'est contenté de satisfaire le besoin, a l'espoir de conserver cette faculté plus long-temps que celui qui l'a prodiguée dans sa jeunesse ; car nous ne transmettons l'existence qu'à nos dépens, sur-tout à un certain âge : ce que nous en donnons est autant de moins de la portion que la nature nous a confiée.

Lecat, ce physiologiste célèbre, nous a dit « qu'il n'y a dans la nature et dans l'univers qu'une certaine quantité de fluide vital, et qu'elle est répartie entre tous les êtres vivans ; » les générations nouvelles ne font donc que remplacer les anciennes.

L'altération, l'épuisement, le *marasme* et la *mort,* qui suivent de près l'abus de la liqueur séminale, prouvent bien manifestement que les animaux ne peuvent transmettre l'existence qu'aux dépens de la leur. Aussi les *Gaulois* policés déshonoraient un jeune homme qui avait connu une femme avant vingt ans accomplis, parce que jusques-là à-peu-près la nature emploie les sucs nourriciers à l'accroissement de nos organes et au développement des facultés physiques ou morales.

L'époque où l'homme raisonnable doit commencer à jouir, et sur-tout à se reproduire, est marquée par la nature, à quelques modifications près, pour tous les différens tempéramens et les divers climats; ce n'est qu'après qu'il est parvenu à un degré d'accroissement presque parfait, que la nature porte la surabondance de la nourriture aux parties de la génération; ce n'est que lorsqu'elle ne peut plus la placer en entier dans les autres parties du corps qu'elle

s'occupe de celle-là. Ainsi tant que le corps se développe et s'accroît, quoique les parties de la génération reçoivent aussi quelqu'accroissement, l'homme sage ne doit pas encore penser à la reproduction de son être, s'il veut produire des fruits d'une bonne qualité.

Mais lorsque la plénitude des réservoirs, les force par une action véhémente, pendant le sommeil et sans aucune participation physique ni morale, c'est alors que l'homme hors de la puberté, arrive à l'âge viril; et que la jeunesse bouillante, comme ledit Montagne, s'échauffe si avant dans son harnois toute endormie, qu'elle assouvit, en songe, ses amoureux desirs.

C'est alors que l'homme peut raisonnablement s'occuper de sa reproduction; toutes les jouissances qu'il aura pu avoir avant ce temps, ne seront que des jouissances illusoires en comparaison de celles qu'il se procurera quand ses organes parvenus au dernier degré de perfection et de développement, pourront lui faire

sentir toute l'énergie, la douceur et les délices de la reproduction, dans le sein d'une épouse estimable et chérie.

Les corps organisés ne se développent et ne s'accroissent que par la transformation des sucs d'autres corps organisés en leur propre substance, et qu'en s'appropriant leurs molécules.

L'homme qui est un des êtres le plus organisé de la nature, ne peut s'accroître qu'aux dépens des parties organiques qu'il rencontre dans les animaux et les végétaux dont il fait sa nourriture; et il il ne doit penser à sa reproduction que long-temps après que la nature lui en a montré les premières possibilités.

Réfléchissez un moment, et faites attention que les sucs créateurs, comme les réparateurs, sont extraits des alimens que nous avons pris; qu'ils sont le produit du chyle et de la lymphe; que si vous nuisez à la faculté de digérer ceux-là, et d'élaborer ceux-ci, vous appauvrissez ces sucs, vous empêchez leur animalisation; vous ne faites plus que

des sucs cruds et glaireux qui produisent quelquefois une sorte d'embonpoint de mauvaise qualité et de peu de durée.

Quand la réparation journalière est en proportion des pertes, la nature est en équilibre; l'homme jouit de la bonne santé; quand on ne proportionne pas la nourriture aux forces, ou que l'estomac digère mal; la nature languit et succombe, ou sous le poids des alimens, ou sous leur mauvaise qualité; il est très-nécessaire qu'il y ait proportion entre les alimens et les forces digestives. Vous nuisez beaucoup à la qualité de vos digestions par l'évaporation de ce feu qui vous anime, et que vous croyez remplacer par l'usage des liqueurs fortes ou d'autres remèdes stimulans, tandis qu'ils ne servent qu'à hâter le dessèchement de vos organes et leur mort.

Nous voyons des personnes infatigables dont les muscles sont fermes, bien fournis, qui ont l'encolure de vrais athlètes, avoir cependant une digestion lente et pénible; l'estomac est un viscère très-

capricieux; souvent il appète avec véhémence ce qu'il ne peut digérer; il est souvent faible, quoique le corps soit fort; et souvent il est fort, quoique le corps soit faible; il a ses maux particuliers.

Une marque certaine de la bonté de l'estomac; est un appétit modéré le matin après le sommeil, de ne sentir ni dégoût, ni besoins irréguliers; les dégoûts sont produits par une pituite, une humeur crasse, reste d'une digestion mal élaborée qui énerve ce viscère. Si on mange avant que d'avoir fait couler ces mauvais sucs par une infusion d'*absinthe*, de *chicorée amère*, ou *deux ou trois cuillerées de vin anti-scorbutique*, plus ou moins, suivant l'âge et la saison, on se prépare encore une mauvaise digestion, et d'*encore-en-encore* on accumule le principe d'une fièvre putride. Les appétits, les desirs immodérés ou capricieux de l'estomac, ont leur source dans une humeur plus ou moins âcre qui le provoque et l'irrite

plus ou moins fortement ; une verrée d'eau, bue une heure avant le déjeûner, remédie à ces accidens.

Celui qui, après avoir mangé, n'a ni pesanteur à l'estomac, ni grande rougeur au visage, ni oppression, ni envie de dormir, est un homme qui n'a que raisonnablement mangé ; souvenez-vous qu'on ne jouit d'une bonne santé et de la vigueur de corps et d'esprit ; qu'on ne parvient à la vieillesse sans infirmité, que par le bon régime, par l'économie de la liqueur séminale, et sur-tout par l'usage bien réglé et bien entendu des quatre choses naturelles (*a*).

(*a*) J'appelle choses naturelles, les quatre choses que nos anciens appelaient *non-naturelles ;* je suis assez borné pour ne pas concevoir l'origine d'une dénomination, je ne dis pas aussi impropre, mais aussi contradictoire pour les quatre objets qui sont si essentiels aux animaux, que sans eux ils ne peuvent exister ; car enfin, quoi de plus naturel que *l'air*, les *alimens*, le *mouvement* et le *repos ?* Voilà cependant les quatre

Les plaisirs bien dirigés doivent contribuer à la conservation du corps, comme à la satisfaction de l'ame ; mais ils deviennent l'instrument de la destruction entre les mains des jeunes gens qu'une imagination et un tempérament ardent portent vers les plaisirs de l'amour, avant que la nature paisible ne les aient rendus capables de la reproduction ; ils se creusent un tombeau par la main de la volupté, en déterminant, par de fréquentes irritations, la substance destinée à leur accroissement, à se porter aux organes de la génération, où elle ne devrait arriver que beaucoup plus tard.

Ces abus entraînent toujours des suites funestes ; la nature se fatigue d'abord,

---

choses que la médecine a appelées et appelle encore *non-naturelles*. Je suis dans l'étonnement de voir que le respect que nous devons à nos anciens, ait consacré jusqu'à nos jours une dénomination aussi ridicule ; et je soumets mon observation à l'Institut national.

puis elle s'épuise, les organes s'affaiblissent, les sensations se perdent, le sang dégénère, les autres fluides se corrompent, les fonctions se dérangent, le corps cesse de croître et maigrit; la perte des esprits vitaux et du fluide nerveux anéantit les fonctions intellectuelles; le *sensorium* s'obscurcit; les jeunes gens deviennent tristes, ébétés; en un mot, ils cessent de devenir hommes : ils provoquent, par cette conduite, l'épilepsie, et souvent ils y succombent.

Dans l'excellent ouvrage de Tissot, qu'il faut faire connaître aux jeunes gens, au moins à ceux que vous soupçonnez dans le cas de la masturbation, on trouve une infinité d'exemples terribles de cette passion qui tue la jeunesse avant la puberté même (*a*).

C'est encore à cet âge, par les mêmes causes et par des jouissances précoces,

---

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, sect. IV, art. Ier., et sect. XI, art. IV, et beaucoup d'autres exemples dans le *Tableau de l'Amour Conjugal*.

que se déclare la manie, la mélancolie d'amour; cette maladie va souvent jusqu'à la folie; elle détruit l'union intime et l'accord des substances spirituelles et animales; et du défaut de parfaite union résulte ce délire amoureux qui tend à la destruction du corps et de l'ame.

Hoffman nous dit qu'il a connu une femme lubrique chez laquelle un accès d'épilepsie suivait toujours l'acte voluptueux. Deux jeunes mariés essuyèrent la première semaine de leurs noces, des accidens qui les conduisirent au tombeau.

Il est vraisemblable que ces jeunes gens étaient l'un et l'autre d'un tempérament bilieux ou sanguin qui les porta au plaisir jusqu'à l'excès, qui leur fut si funeste : il serait d'une grande prudence de ne jamais associer ces deux tempéramens; mais il y a si peu de mariages où il ne se rencontre pas des circonstances impérieuses, qu'il est impossible de prendre cette précaution, quelqu'utile qu'elle soit : il faut, dans cette rencontre, que les jeunes époux sachent et

se souviennent que dans les meilleures choses, le trop est toujours dangereux.

Arétée, grand médecin de l'antiquité, et Dulaurent, qui le fut de Henri IV, disent que le penchant immodéré à l'acte vénérien, mène à ces maladies; je puis vous certifier que l'imagination de ces malades est tellement troublée, que, quoique reclus, ils croient voir continuellement l'objet de leur amour, qu'ils leur parlent sans cesse; qu'ils agissent comme s'il était en leur possession, quoiqu'entourés de gens qu'ils doivent craindre : et que pour leur conserver la vie, ainsi qu'à ceux qui les soignent, on est obligé de les lier et garotter dans leur lit comme des fous.

Jeune homme qui voulez vous marier, si vous ne vous en rapportez pas à vos parens pour le choix d'une épouse, consultez-les au moins, parce que c'est un de vos devoirs, et qu'il est intéressant pour eux de connaître bien celle qui leur donnera de petits-enfans,

et aussi parce que leur expérience peut vous être de quelque utilité (*a*).

Jeune homme qui voulez vous marier pour être *vertueux* et *heureux*, vous

(*a*) Il est une grande question que j'ai souvent entendu répéter.

Pourquoi l'expérience des pères et mères est-elle presque toujours perdue pour les enfans ; pourquoi les parens ne peuvent-ils presque jamais persuader les jeunes gens ?

Je crois que la faute en est aux parens qui, n'ayant pas assez tôt habitué leurs enfans à l'obéissance, se sont trouvés forcés d'employer plus d'autorité, et de mettre plus de rigueur pour l'obtenir, lorsque ces enfans sont devenus plus grands ; et qu'en conséquence ils ont conservé une gravité repoussante à l'âge où il eût fallu un peu se familiariser avec eux, pour leur donner de la confiance : la trop grande sévérité à cet âge leur fait croire que leurs pères et mères sont leurs ennemis nés, et ils se conduisent avec eux en conséquence de cette opinion.

Je voudrais, comme je l'ai dit plus haut, que l'on habituât l'enfant à obéir au doigt et à l'œil pendant son enfance, qu'on le caressât, qu'on le louangeât même pour son

avez sans doute le projet de rendre votre femme heureuse ; car en ménage on ne peut être seul heureux ; il faut que tout soit partagé.

---

obéissance, mais qu'on ne lui donnât jamais de bonbons pour le faire obéir ; que dans l'adolescence on motivât l'ordre qu'on lui donne, et qu'on le lui donnât plus poliment qu'à un commissionnaire ; que l'on motivât le refus qu'on lui fait, et que dès-lors on stimulât son amour-propre pour lui faire faire ses devoirs ; que dans la puberté il ne fît rien sans en connaître le but moral et politique ; qu'on se familiarisât avec lui par degrés, en l'admettant à quelques parties de plaisir : enfin, qu'on devînt son ami, suivant la satisfaction qu'il donnerait ; et que la punition de cet âge, lorsqu'il ferait quelque faute, fût de le traiter en enfant, conséquemment de lui retirer cette familiarité.

Je voudrais, lorsque le jeune homme se relâche de ses devoirs, qu'il ne fait et n'apprend plus rien que par contrainte, que le père ou l'instituteur eût le courage de lui dire : mon fils, mon ami, j'ai été à votre âge, et comme vous j'ai été tenté de ne plus rien apprendre, de *jouer*, *de faire*

Afin d'être heureux en ménage, ayez pour règle invariable de ne jamais épouser la fille qui vous répugne; qu'aucune considération ne vous fasse céder aux

---

telle ou telle action, suivant le cas où il se trouve; je n'ai pas été assez heureux pour avoir quelqu'un qui me fît connaître les accidens, les malheurs qui accompagnent et suivent ceux qui se livrent à l'exécution de leurs desirs, sans savoir s'ils sont bons et honnêtes : aussi j'ai été puni dans l'accomplissement de ces mêmes desirs, car j'ai joué et j'ai perdu mon argent; je ne savais pas alors qu'il y eût des fripons parmi certains joueurs qui paraissent honnêtes.

Je crois que si dans de certaines circonstances, un père avait le courage d'avouer à son fils quelques-unes des fautes de sa jeunesse ; il parviendrait à le persuader que l'homme le plus vertueux n'est pas celui qui a le moins de passions; il parviendrait à le détourner d'un mauvais desir, à le corriger d'une mauvaise habitude, en lui répétant que tous les hommes sont sujets aux passions et aux mauvais desirs ; mais que les raisonnables sont ceux qui s'appliquent à y résister par l'étude et l'occupation, et que ceux qui

sollicitations que vous pourrez éprouver ; pas même l'obéissance que j'ai tant recommandée : c'est ici le moment et le cas de jouir du droit naturel dans toute sa plénitude.

---

ne les maîtrisent pas ; finissent par devenir des sots, des ignorans plus méprisables que les bêtes même.

Dans cette circonstance, il faut que le cœur parle au cœur ; il faut tout mettre en usage pour émouvoir votre enfant ; il faut l'attendrir jusqu'aux larmes, le serrer dans vos bras, lui promettre d'être toujours son ami, et de lui faire connaître tout ce qui pourra le rendre heureux, comme ce qui pourrait le rendre malheureux ; afin qu'ensuite il se détermine et qu'il ne pèche pas par ignorance : il me semble qu'une pareille leçon serait fructueuse, ou il faudrait rencontrer un enfant sans ame.

Je voudrais que, suivant la gravité du sujet dont on se serait entretenu, on menât, peu de jours après, le jeune homme visiter les hospices où on rassemble les victimes de l'intempérance, et celles de l'incontinence ; qu'on lui persuadât que celui-ci est là pour

Vous ne pourrez rendre heureuse une femme qui vous déplaira; conséquemment vous la rendrez malheureuse, et

---

s'être livré au vin et aux liqueurs fortes dans sa jeunesse, ce qui lui a desséché les nerfs et l'a rendu imbécille; que celui-là est devenu fou pour s'être livré au jeu et y avoir perdu sa fortune; que tel autre y est aussi pour s'être attaché à une femme qui avait l'air de l'aimer beaucoup, mais qui n'aimait que son argent, malgré toutes les marques d'amitié qu'elle lui donnait, et les caresses qu'elle lui prodiguait : c'est ici le cas des suppositions et des mensonges, même parce qu'ils peuvent devenir utiles.

Je crois qu'il serait bon aussi de lui faire connaître les maisons de réclusions où on retient ceux qui ont abusé de leur liberté, et lui faire voir les verroux sous lesquels on retient les criminels, sans les laisser causer avec eux; par tous ces moyens vous retiendrez, vous amortirez, pour quelque temps, au moins, les passions de votre jeune homme, et c'est beaucoup faire que de gagner du temps.

Voulez-vous que votre fils vous ouvre son

vous ne pourrez la rendre malheureuse sans le devenir vous-même ; mais aussi n'épousez pas la plus belle *pour sa beauté seulement*, car vous ne serez

---

cœur et qu'il prenne l'habitude de vous consulter ? Soyez le premier à rechercher cette confiance; pour cela , causez souvent avec lui de ses jeux, de ses plaisirs , de ses projets, et même de ses petits intérêts, sans trop avoir l'air de vous inquiéter de l'emploi de son argent : s'il a quelque projet utile et pour lequel il lui manque quelqu'argent , n'ayez pas l'air d'en avoir de reste; au contraire, ayez l'air de vous faire quelque privation, de vous retrancher quelque chose de votre dépense, pour pouvoir lui prêter, lui avancer ce qui lui manque pour l'exécution de son projet; par ces marques de tendresse et d'affection, vous ferez naître dans le cœur de votre enfant une réciprocité de sentimens, vous obtiendrez son amour et sa confiance, et vous augmenterez en lui la crainte de vous déplaire : par ce moyen, vous aurez toujours en main les rênes nécessaires pour le diriger et le conduire à la vertu.

pas long-temps heureux avec elle, si elle n'a que cette qualité (*a*).

Jeune homme, si vous avez de l'intelligence, des connaissances et du génie, ne vous alliez pas à une imbécille qui ne sache que coudre et filer; épiez les goûts et les habitudes de celle dont vous voulez faire votre compagne chérie; faites de votre mieux pour connaître si les dispositions de son ame sont en har-

---

(*a*) Ce n'est pas que je croie que la vertu et la beauté ne puissent marcher ensemble; bien loin delà, car j'ai la conviction de cette possibilité; mais comme la belle femme a plus d'occasion d'être séduite, si elle n'a pas l'esprit de discernement, et sur-tout l'amour d'elle-même, en proportion de sa beauté; si elle ne s'estime pas beaucoup au-dessus de ses adorateurs, elle donnera dans le piège que les chenilles de la société lui tendront, jusqu'à ce qu'elle ait succombé; parce que cette espèce d'hommes ne peut croire à la vertu des femmes, et ne veulent abandonner à la raison, que celles qui, selon eux, ne valent pas la peine d'être élevées par eux.

monie avec ses actions; car la jeune fille est naturellement dissimulée.

Tâchez de discerner si ses qualités morales pourront un jour permettre à l'estime de remplacer votre amour ; car cette passion est ordinairement trop vive pour toujours durer; elle est à l'ame ce que la danse est au corps ; et quelque véhément que soit le sentiment que vous éprouvez, persuadez-vous bien qu'il ne durera pas toujours ; croyez-en l'expérience de tous les temps et de tous les pays , quelles qu'en soient les mœurs : si alors l'estime ne peut remplacer l'amour , vous éprouverez un vide qui se changera en dégoût.

Autant vous trouviez de perfection à cette femme pendant le règne de l'amour, autant vous lui trouverez de défauts lorsqu'il sera passé ; vous perdrez le plaisir que vous trouviez dans votre ménage; et l'absence du plaisir chez vous, vous entraînera dehors , et pourra vous conduire à quelques fâcheuses connaissances : pour y résister , souvenez-vous

que vous êtes père, que vous devez votre santé, votre fortune et le bonheur à votre femme et à vos enfans.

N'épousez pas une fille qui en saurait plus que vous ; point de monstruosité morale en ménage : l'homme bien élevé doit perfectionner l'éducation de sa femme, quand il la prend jeune ; il doit la diriger pendant quelques années, jusqu'à ce qu'elle connaisse assez le monde pour se gouverner seule sans danger : il faut donc qu'elle en sache moins que vous ; mais il faut que vous la choisissiez susceptible d'être perfectionnée, c'est-à-dire, *qu'elle ait reçu une bonne éducation première.*

CHAPITRE IV.

Moyens d'être toujours heureux en ménage.

L'AMOUR-PROPRE, ce puissant mobile de toutes nos actions, ne cesse pas

d'agir ; toujours il nous porte à chercher notre bonheur ; mais ce bonheur prend toutes les formes que l'éducation, la coutume et le préjugé lui impriment : l'amour du bonheur ne diffère pas de l'amour-propre ; car s'aimer, c'est vouloir se rendre heureux.

Le bonheur consiste dans une façon de sentir et d'être modifié, dans laquelle nous voudrions rester toujours ; le bonheur le plus durable est le plus doux et le plus modéré ; car plus il est vif, plus il est fugitif, parce que nos sens, nos nerfs, notre organisation, en un mot, ne sont susceptibles que d'une certaine quantité de mouvemens, et que les plaisirs les plus vifs sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

Tout homme qui, dans le calme des passions, se repliera sur lui-même, sentira que son intérêt l'invite à se conserver ; que sa félicité demande qu'il prenne les moyens nécessaires pour jouir paisiblement d'une longue vie, exempte d'alarmes, de remordset d'in-

firmités : d'après cela, il est évident que l'homme doit ménager ses plaisirs légitimes, et se refuser ceux qui pourraient lui attirer des peines et des chagrins.

Tous les hommes se marient dans l'intention d'être heureux en ménage, mais peu connaissent les moyens nécessaires pour y parvenir ; la jeunesse, en général, n'est pas assez mûre, n'a pas assez d'expérience pour prendre le parti le plus sage : d'ailleurs, le bonheur n'est pas le même pour tous les êtres de l'espèce humaine, puisqu'ils n'ont pas tous la même organisation, ni le même degré de sensibilité. Le degré du bonheur varie, comme les circonstances qui le font naître, parce qu'il n'est pas deux hommes exactement dans les mêmes circonstances ; il n'est donc pas deux individus qui jouissent précisément du bonheur par les mêmes causes, ni du même degré de bonheur.

Les idées que les hommes se font du bonheur, varient en raison de leur or-

ganisation, de leur tempérament individuel et de leurs passions; le bonheur de l'homme raisonnable ne peut, ne doit résulter que de l'accord de ses desirs avec les circonstances où il se trouve : dans celle du mariage, par exemple, pour qu'il soit heureux, il faut qu'il recherche la possession d'une femme plus aimable de caractère, que brillante d'esprit, plus utile et avantageuse que remarquable; conséquemment plus de qualités morales que de physiques.

L'homme heureux est celui qui, jouissant d'une bonne santé, ne desire pas de plus grands biens que ceux qu'il est maître de se procurer; qui a l'ame élevée, ferme et à l'abri des craintes, et pour qui l'honnête et la vertu sont les seuls biens dignes de son envie.

Jeune homme, pour que vous soyez parfaitement heureux en ménage, il faut que votre femme le soit aussi, parce qu'une belle ame est plus heureuse par le bonheur qu'elle procure, que par

celui qu'elle reçoit. Pour y parvenir, il faudra réunir le plus d'analogie possible entre votre caractère et le sien, entre ses goûts et les vôtres; car il n'est pas raisonnable que ce soit toujours le même individu qui fasse le sacrifice de ses goûts, de ses desirs et de ses inclinations, quand ils ne sont pas analogues; il faut céder mutuellement, il ne faut faire qu'un, au moral, comme au physique.

Si vous aimez la musique, vous devez préférer la femme qui chante agréablement, à celle qui sait manier le crayon et les pinceaux, parce que vous passerez plus agréablement vos momens de loisir avec celle-là, qu'avec celle-ci. Si vous prévoyez que par votre état vous pourrez laisser souvent votre femme seule, épousez celle qui sait dessiner et peindre, parce qu'avec ces talens elle charmera plus facilement les momens d'ennui que votre absence pourra lui causer : voilà l'avantage de la peinture sur la musique, considérée comme faisant partie de l'éducation.

Quelque raisonnable que soit une femme, elle ne peut long-temps, seule, trouver du plaisir à son *forte-piano ;* il lui faut non-seulement des auditeurs, mais encore des applaudissemens, tandis que la femme peintre s'en passe facilement, ou, pour bien dire, peut les attendre. Le *paysage*, la *fleur*, le *papillon*, l'*oiseau*, etc. ne sont-ils que crayonnés ? ce tableau l'appelle et lui parle : est-il parfait ? tout lui rit, elle est nécessairement contente d'elle-même; sa tête, son ame, tout a été occupé à cette composition : et quand à votre retour, elle vous surprendra par la présentation de cet ouvrage, elle jouira encore une fois de la satisfaction de l'avoir fait, de celle qu'elle vous procure, et des louanges que vous ne manquerez pas de lui donner et faire donner par vos parens, vos amis et connaissances ; ce sera pour elle un jour de fête et de triomphe. C'est ainsi que vous serez heureux l'un et l'autre, et l'un par l'autre.

Jeune homme, lorsque vous serez

marié, soyez *doux*, parce que la douceur attire l'affection, et que c'est la seule manière de bien gouverner ce sexe aimable; soyez *indulgent*, parce que vous n'êtes pas sans défaut; soyez *modeste*, parce que l'orgueil révolte en toute occasion, à plus forte raison avec son égale; soyez *reconnaissant* des soins d'une tendre épouse, quoiqu'elle vous les doive, parce que la reconnaissance alimente la bonté; soyez *retenu* et *tempéré*, parce que l'excès et l'intempérance détruisent la santé et provoquent le mépris; soyez *fidèle* à vos engagemens, puisque vous les avez pris; soyez sensible à la tendresse de votre épouse; que son estime et celle que vous lui accorderez, vous fassent oublier les peines de la vie; car le Créateur a uni la femme à l'homme, pour qu'ils tarissent ensemble les larmes que font couler la douleur et l'infortune : il y a rarement de bonheur qui ne soit troublé par quelqu'adversité.

CHAPITRE V.

Des Devoirs mutuels des Epoux.

Tout homme qui se marie se propose, sans contredit, d'avoir des enfans dont il soit le père : l'homme et la femme doivent donc se promettre fidélité réciproque, si la polygamie n'est pas autorisée par les loix du gouvernement sous lequel ils vivent.

La loi de la nature permet à tout homme de se marier avec toute femme qui y consent, à moins que l'un des deux ne soit dans l'impossibilité physique de remplir les fonctions de la propagation.

Les devoirs de l'Homme.

Dans un état policé, il ne suffit pas d'être d'un âge et d'une constitution propres aux fonctions matrimoniales, pour contracter ce lien; tout homme

bien élevé, outre qu'il doit suivre les loix du pays, doit avoir de la fortune ou un état qui puisse faire vivre sa femme et ses enfans ; et il faut qu'il puisse soutenir dignement le personnage de *père de famille*, c'est-à-dire, qu'il doit être capable de bien élever ou faire élever ses enfans.

L'homme marié doit être *continent* pour conserver ses forces physiques et morales ; *tempérant*, pour jouir de tout agréablement et avec délices ; car si l'homme est mort dans l'ivresse du vin, il est fou dans celle de l'amour ; il n'est complètement heureux que quand il est en sûreté contre ses passions, et il n'y est en sûreté que sous l'égide de la sagesse.

Obligation sacrée.

Il faut que l'homme, et spécialement l'homme marié, se souvienne que c'est avoir de la vertu que de rendre heureux ses concitoyens ; mais qu'il apprenne qu'en ménage c'est un devoir et une

obligation sacrée que de rendre heureux sa femme et ses enfans; et que tout homme qui y manque ne peut être un honnête homme.

Les devoirs de la Femme.

La femme doit, par sa modestie, l'amour et le respect d'elle-même, apporter dans son ménage le comble à la *félicité humaine ;* pour y parvenir, elle entretiendra l'amour et l'estime de son mari par ses soins et attentions à lui plaire; il faut qu'elle se persuade bien que son mari ne peut plus être avec elle autant aux petits soins qu'il y était avant le mariage, et que c'est elle maintenant qui doit jouer ce rôle.

Par ses mœurs et son aménité, elle gagnera l'estime et l'amitié des honnêtes gens; par sa vigilance, elle entretiendra l'harmonie et la paix, en un mot, le bonheur domestique, pour fixer chez elle son époux ; c'est alors qu'elle trouvera la récompense de l'accomplissement de chaque devoir dans un nou-

veau plaisir, *comme la promis* MONTESQUIEU.

PUFFENDORF dit : «le devoir d'un mari est d'aimer sa femme, de la nourrir et entretenir; de la conduire, de lui servir d'appui et de défense.

» La femme, de son côté, doit aimer son mari, l'honorer, lui aider à procréer des enfans, à les élever; mais encore à prendre soin des affaires domestiques.

» Tous deux ensemble, pour s'acquitter de ce à quoi engage une si étroite union, doivent partager les biens et les maux qui leur arrivent, se consoler et se soulager l'un l'autre dans les afflictions; s'accommoder sagement à l'humeur l'un de l'autre, et avoir une condescendance réciproque pour vivre en paix et bonne union. »

CHAPITRE VI.

Des devoirs des pères et mères envers leurs Enfans.

L'IMPULSION de la nature qui pousse et force l'homme à s'associer à la femme pour avoir des enfans, prescrit aux pères et mères des obligations et des devoirs envers ces enfans; les animaux nous en donnent l'exemple.

Les mères doivent les premiers soins comme la première nourriture aux êtres à qui elles ont donné le jour; elles doivent veiller au développement graduel des sens et des forces physiques; elles leur doivent aussi la première éducation: mais le père, comme chef de la famille, et comme devant être plus instruit, doit soigner et perfectionner cette éducation à un certain âge; il doit veiller au développement des facultés intellectuelles et morales; fournir à ses enfans les

moyens de parvenir un jour à la perfection et au bonheur dont ils sont susceptibles ; il doit en faire des hommes capables d'entrer dans la grande société où il les a fait naître, et les rendre dignes d'en devenir un jour membres utiles.

Il leur doit la subsistance et l'entretien jusqu'à ce qu'ils soient en âge et en état d'y pourvoir eux-mêmes, ou par le produit de leur profession, ou par une succession quelconque ; dès-lors tous devoirs des pères et mères cessent, tandis que ceux des enfans ne doivent cesser qu'à la mort : ils leur doivent secours en tous genres pendant la vieillesse.

Si les animaux ont donné aux pères et mères la leçon et l'exemple des premiers soins pour leurs enfans, ils donnent aussi aux enfans l'exemple des soins qu'ils doivent à leurs vieux parens ; *car l'histoire naturelle nous apprend que parmi les cigognes, les jeunes vont chercher la nourriture des vieilles.*

« La première éducation appartient nécessairement aux femmes ; si l'auteur

de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans : les femmes sont à portée de veiller de plus près à cette première éducation, que les hommes; elles y influent toujours davantage.

» Les loix toujours si occupées des biens et si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix des familles et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères; cependant leur état est plus sûr que celui des pères, leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille, et généralement elles ont plus d'attachement pour leurs enfans.

» Les mères, dit-on, gâtent leurs enfans; en cela, sans doute, elles ont tort, mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez? la mère veut que son enfant soit heureux dès à présent; quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'éclairer : l'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des

pères ; leur négligence, leur insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfans, que l'aveugle tendresse des mères » (*a*).

CHAPITRE VII.

De la nécessité de mourir, conséquemment de celle d'apprendre à mourir.

La philosophie, suite d'une bonne éducation, doit nous apprendre à mépriser les terreurs de la mort et les horreurs du tombeau.

Nous ne pouvons nous dissimuler que tous les êtres, ceux même à qui nous n'accordons, pour ainsi dire pas, la connaissance intime de leur existence, ne cherchent pourtant pas moins à la conserver, suivant leurs facultés ; il est donc bien prouvé que *l'amour de soi*

(*a*) Jean-Jacques, de l'Education.

est universellement répandu chez toutes les créatures, soit qu'il y réside dans un mouvement machinal ou organique, soit qu'il y réside dans un sentiment plus ou moins réfléchi; et qu'en conséquence tout être vivant répugne à sa destruction.

Mais la mort n'est, pour une partie des humains, le point de vue le plus effrayant, que parce qu'elle la regarde comme une vengeance céleste : si nous parvenions à la faire revenir de cette erreur, en lui démontrant la nécessité physique de mourir; nous lui rendrions un service d'autant plus grand, qu'exempte de cette crainte, elle se soumettrait plus facilement à cette nécessité qui l'afflige une partie de sa vie, et lui fait passer une vieillesse pénible et douloureuse.

Puisque tout change, se dégrade et s'anéantit dans le meilleur des mondes, comment eût-il été possible que l'homme, dont l'admirable machine est si frêle, dont les ressorts sont si mobiles et si compliqués, fût exempt d'une loi qui

veut que tout naisse, change, s'altère et périsse : pour calmer les terreurs que nous occasionne la *cause* de la mort, il ne faut qu'étudier la nature.

Le premier homme constitué tel que nous le sommes, de matériaux périssables, devait être sujet à une fin, vraisemblablement plus tardive que la nôtre; c'est ainsi que le voulut l'auteur de la nature : la raison doit nous faire résigner aux décrets du Créateur, notre souverain maître, qui, sans nous consulter, nous plaça pour un moment au rang des êtres organisés, et qui, de même, sans notre consentement, nous oblige d'en sortir; il nous fait subir la loi pour laquelle nous sommes nés, et dont il n'exempte aucun des êtres qu'il produit.

Les *riches*, les *grands* et les *Rois* disparaissent successivement de dessus la terre, et s'y régénèrent comme les *pauvres*; cette destruction et reproduction étaient nécessaires, entraient dans le plan de l'univers. L'auteur de la na-

ture a rendu ce sort commun à tous, afin que l'égalité nous consolât de cette nécessité ; il nous prouve à tous momens qu'il ne fait grace à personne ; nous marchons tous vers le même but que nous atteignons à des époques différentes.

L'harmonie de l'univers brille partout, mais elle n'est nulle part plus frappante que dans la succession régulière de destruction et de régénération continuelles des êtres, et dans les moyens que la nature emploie pour perpétuer les espèces, en conservant les individus pendant un certain temps.

Mourir, c'est réaliser ces profonds sommeils dans lesquels nous sommes tombés quelquefois; nous sommes tous nés pour mourir ; réjouissons-nous donc de ce que la vie ne nous a été que prêtée, de ce que nous n'en sommes que les usufruitiers, et ne nous affligeons pas de ce que nous devons la rendre ; car nous devons toujours être préparés à rendre ce qu'on nous a prêté : ne nous plaignons pas de notre sort, parce qu'avec

notre constitution, nous serions infiniment plus à plaindre, si nous ne devions pas mourir : le plus grand malheur qui pourrait arriver à l'homme, serait l'immortalité physique.

L'illustre BACON a dit « que les hommes craignent la mort, comme les enfans craignent l'obscurité. » Effectivement, l'homme a naturellement de la crainte, ou au moins de la méfiance pour tout ce qu'il ne connaît pas, et pour ce qu'il ne comprend pas : accoutumé à *sentir*, à *penser* et à *jouir* de la société de tous les êtres animés, il ne peut se faire une idée de sa dissolution, sans s'affliger ; parce qu'indépendamment des douleurs qui accompagnent ordinairement cette fin, l'incertitude du sort futur augmente son inquiétude et ses terreurs : nous ne pouvons disconvenir que cette incertitude est la plus grande source de cette frayeur qui poursuit l'homme pendant une grande portion de la durée de son existence ; *mais une vie vertueuse doit le rassurer sur cette fin inévitable.*

Toujours occupés de l'avenir, nous poussons notre inquiétude au-delà du tombeau; nous savons qu'il n'est pas question d'une heure, d'une année ou d'un siècle, mais d'une éternité; et sans faire attention à l'éternité qui nous a précédé, nous n'envisageons qu'avec effroi celle qui doit nous suivre; cette pensée produit en nous le desir de connaître quel doit être notre sort en cessant de vivre : c'est ce desir et cette inquiétude genérale qui ont donné lieu à tous les raisonnemens faits sur la nature de l'*ame*, dont le Créateur s'est conservé la connaissance.

Origine de l'Immortalité de l'Ame.

Ce n'est pas sans fondement que l'homme se regarde comme le premier et le plus excellent des êtres animés; cette opinion lui est naturelle d'après ses connaissances; il est le chef-d'œuvre du Créateur, doué de toutes les qualités intellectuelles, de la faculté de *raisonner, de comparer ses idées, d'en pré-*

voir les suites et les conséquences, avant que de les mettre à exécution : il a reconnu en lui une substance différente de celle qui régit et gouverne les animaux ; par les qualités de cette substance, il a jugé qu'elle émane de la *Divinité;* delà il a conclu qu'elle devait être *immortelle* comme son auteur : voilà l'origine de la première idée de l'immortalité de cette substance, que nous nommons *ame*, qui diffère beaucoup de celle que les anciens en eurent, quand ils s'en occupèrent pour la première fois.

Avant que Platon, Zénon et quelques autres eussent fait de la philosophie une science morale, on était dans l'opinion de la *métempsycose ;* ce qui prouve évidemment que les hommes de ce temps-là ne mettaient aucune différence entre l'*ame* des bêtes et la leur ; ils regardaient l'une et l'autre comme immatérielles.

Aujourd'hui nous pensons bien différemment ; nous entendons par le mot

ame, une substance immatérielle tellement unie au corps, que la volonté de l'une est suivie des mouvemens de l'autre.

Les anciens s'en étaient formé une idée bien différente, puisqu'ils prirent la *respiration* pour l'*ame*; car dans beaucoup de langues, l'*ame* et l'*esprit* n'avaient pas d'autres significations et ne pouvaient s'exprimer que par *souffle*, *air* ou *respiration* : cependant, nous vivons avant que de respirer, et avant que cette fonction ne s'établisse chez nous, l'*ame* est unie au corps, quoiqu'elle soit dans l'inaction.

Par la suite on convint que le mot *ame* signifierait un être subtil, délié et invisible, distinct du corps qu'elle anime; ayant pour essence la vertu, la possibilité de subsister après la dissolution du corps, et pouvant passer dans un autre et l'animer, comme celui qu'elle quittait (*a*).

(*a*) C'est d'après cette doctrine, que les *Samoïèdes* travaillent à la génération dans le moment où quelqu'individu de la famille va rendre l'*ame*.

Plus récemment encore, il fut convenu que l'*ame*, substance immatérielle, pouvait exister sans se réunir à un autre corps, et c'est à cette dernière opinion qu'on s'est arrêté ; mais il a fallu des siècles pour accoutumer la généralité des hommes à penser d'une manière si différente de celle que leurs pères avaient adoptée, et qui leur paraissait naturelle.

C'est pour le sort à venir de cette substance *spirituelle*, *divine* et *immortelle*, que nous nous tourmentons pendant une partie de notre voyage d'ici-bas, au point que certains individus accablés par le sort, par les infirmités, ne peuvent envisager leur mort que comme un renversement de l'ordre naturel ; le néant où ils tomberont, que comme une solitude où ils craignent de manquer de tout.

Ils ne peuvent même, sans frémir, séparer en idée leur corps de leur ames, et se contenter de cette partie qui, délivrée d'une longue prison, jouira du spectacle de la nature entière, et qui, du

haut des cieux, considérera avec pitié la triste humanité ; tandis qu'elle contemplera la *Divinité,* dont en vain elle aura voulu ici-bas se former une image,

Enfin, quand je vois le plus malheureux des mortels s'écrier qu'il préfère son état de malheur à la cessation de son existence, je suis bien convaincu que c'est faute de pouvoir se faire une idée vraie de la mort, qu'il s'en effraye ainsi ; que c'est faute de pouvoir se persuader que quand la mort aura interrompu l'union intime des deux substances qui forment son individualité, il cessera d'éprouver les sentimens du besoin et de la douleur ; et que ce n'est que parce qu'il envisage la mort comme la cessation de ses faibles jouissances ; sans penser qu'elle sera la fin de tous ses maux.

Quaeris, quo jaceant, post obitum, loco?
Quo, non nata jacent (a).

Cependant, les chagrins, les dis-

(a) Lucrèce.

graces, le défaut de succès, adoucissent pour quelques-uns l'image si révoltante de la mort, et la leur font regarder comme le terme et la cessation de tous leurs malheurs; l'indigence apprivoise le pauvre avec ce terme fatal, si redouté par l'homme riche et constitué en dignités, qui, lorsqu'il est malade, embrasse les genoux du médecin qu'il oublie en bonne santé.

La maladie lui fait oublier encore, que la jouissance de ces honneurs et dignités, que tous les biens dont l'éclat trompeur séduit les humains; que tous ces objets qui excitent notre admiration et provoquent notre cupidité, lui ont coûté des peines à acquérir et plus encore à conserver, au milieu des brigues et des cabales de l'ambition; et parmi cette foule d'envieux et de *calomniateurs* qui empoisonnent les actions les plus honnêtes; et qu'il en a été plus souvent accablé que décoré : qu'il n'a j'amais joui de la fortune sans en craindre les vicissitudes.

L'homme heureux, l'homme instruit peut craindre d'être privé, pour toujours, du bonheur qu'il voudrait ne jamais voir finir; mais la raison qui lui a démontré des perfections divines dans son *ame*, doit le persuader que cette portion de la Divinité subsistera après l'humanité; et s'il lui reste quelque doute, quelque inquiétude sur cet objet, c'est qu'il sait que l'*ame* a besoin d'un corps pour exercer ses facultés : mais le *dogme de la résurrection*, si consolant, si conforme à la saine philosophie, ne vient-il pas à son secours?

Je ne conçois pas comment le malheureux, l'infirme peut craindre de quitter une vie qui le tient sans cesse aux prises avec les inquiétudes dévorantes, qui le rendent à charge à tout ce qui l'entoure; si ce n'est parce qu'il ne peut se persuader, que par la mort, un sommeil paisible, un repos tranquille s'empareront de toutes ses facultés, et qu'en vivant plus long-temps, il sera plus longuement malheureux.

C'est la certitude de la privation des jouissances qui nous sont connues, qui nous donne tant de frayeurs de la mort; mais comme la somme des maux est ordinairement plus forte que celle des jouissances, concluons, non pas comme le dit Sénèque, « que la vie entière est un supplice, *mais qu'elle nous est plus souvent à charge qu'agréable;* que jetés sur une mer profonde et toujours agitée, sujette à un flux et reflux, tantôt nous sommes élevés, tantôt précipités et sans cesse ballottés; que si nous ne faisons pas toujours naufrage, toujours nous le craignons; que notre *ame* est toujours suspendue entre la crainte et l'espérance : que dans une vie aussi orageuse, nous n'avons d'asyle assuré que dans la mort.

Un *grand* homme (*a*) a défini la philosophie, une méditation de la mort; mais il ne veut pas pour cela que nous nous occupions tristement du terme

---

(*a*) Lucain.

de notre vie ; il ne veut pas que nos idées toujours teintes de l'image lugubre de la mort, nous privent de toute volupté ; il veut que nous nous familiarisions avec un objet que notre nature, notre essence nous rendent nécessaire : profitons donc de notre existence, non pas pour nous attrister sur sa fin, mais pour nous mettre en état de bien finir.

« La vie entière n'est pas trop longue pour apprendre à vivre ; et ce qui vous surprendra peut-être plus encore, c'est qu'elle ne l'est pas trop pour apprendre à mourir » (*a*).

La nécessité de mourir n'est à l'homme sage bien élevé, qu'une raison pour bien vivre et pour supporter patiemment et courageusement les adversités et les peines.

Malgré son attachement à la vie, et ses craintes de la mort, l'homme s'y expose souvent ; les uns la bravent par témérité, les autres par préjugé ; l'*amour*,

(*a*) Sénèque, *de la Briéveté de la vie.*

la *jalousie*, l'*ambition*, l'*orgueil*, la *gloire*, toutes ces passions font disparaître et anéantissent en lui cette terrible crainte, et le rendent ce que nous appelons *brave* et *courageux*. C'est ainsi que les passions font quelquefois le bonheur de l'homme.

Conclusions.

Je dis donc, qu'une bonne éducation doit persuader à vos jeunes gens, que pour leur bonheur et leur intérêt, ils doivent se rendre aimables à leurs parens, à leurs instituteurs, à leurs amis, et à leurs domestiques même.

Qu'ils doivent rechercher l'estime de leurs concitoyens; que pour cela il faut qu'ils leur soient utiles.

Qu'ils servent fidèlement une patrie qui leur assure la jouissance de leurs propriétés et un libre exercice de leurs facultés physiques et morales.

Que pendant le mariage, ils craignent de cesser d'être des objets *agréables* à leurs femmes; qu'il faut qu'ils aient pour

elles toutes les attentions et complaisances que la raison permet ; qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfans, pour jouir du bonheur d'en avoir quand ils seront grands.

Que la saine philosophie, suite d'une bonne éducation, doit leur éviter les craintes *bizarres, pusillanimes*, et *mal fondées* de la mort.

En se conduisant ainsi, la paix de l'ame, l'affection des êtres qui les environneront, leur feront couler des jours heureux et paisibles, qui les conduiront tranquillement au trépas, qu'ils doivent envisager avec la même indifférence dont il sera vu du plus grand nombre des concitoyens.

Disons avec le Prieur (*a*) :

Quand l'homme qui succombe,
Desséché dans sa fleur, se penche vers la tombe,
Qu'il est doux qu'une épouse, en ces momens d'horreur,
De son cœur déchiré suspende la douleur :
Il semble qu'en ces bras il reprenne la vie ;
Les pleurs sont moins amères quand l'amour les essuie.

MILLOT.

6 Thermidor an 9.

(*a*) Poëme *de la Nécessité d'être utile.*

QUATRIÈME PARTIE.

Ce qu'il y a de plus vraisemblable sur la formation des Sociétés humaines.

La tradition la plus ancienne nous apprend, que la nature renfermait dans son sein l'origine des semences de toutes choses, et que ces semences, échauffées par le soleil, firent éclore les hommes et les animaux, comme les plantes et les arbres ; c'était l'opinion générale dans l'antiquité la plus reculée, jusqu'à ANAXIMANDRE, qui donna aux hommes des poissons, pour premiers pères (*a*).

(*a*) L'ANAXIMANDRE dont il est ici question, et sur lequel je n'ai pu me procurer une notice, n'est sûrement pas le philosophe qui naquit à *Milet*, 545 ans avant J. C., qui fut disciple de THALÈS, et qui le remplaça à l'école de *Milet ;* car ce philosophe était un homme de génie et d'une grande pénétration, puisque nous lui sommes redevables de l'origine des cartes

Il paraît que Diogène-Laerce, Anaxagore, Zénon et Parménide, avaient adopté l'opinion que les premiers hommes étaient sortis du sein de la terre.

Lucrèce même, ce génie qui est postérieur à l'Anaximandre connu, donne encore aux hommes cette origine, puisqu'il dit dans le second livre de son poëme sur la nature des choses.

Sed gemuit tellus eadem, quae nunc alit ex se :
Praeterea nitidas fruges, vinctaque laeta
Sponte suâ, primum mortalibus ipsâ creavit ;
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula laeta.

---

géographiques et des sphères : il divisa le ciel en différentes régions ; et pour nous faire mieux sentir ces divisions, il construisit une sphère ; il croyait que le soleil est une masse de feu aussi grosse que la terre, et que la lune en reçoit sa lumière. On lui fait aussi l'honneur de la connaissance du mouvement de la terre : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua fort bien, pour le temps, comment la terre peut se soutenir sans tomber.

L'Anaximandre, qui attribua la génération humaine à des poissons, est sans doute le premier homme qui ait vu des *Tritons*, ou *hommes marins*, dont Maillet, dans son *Telliamède*, nous donne différentes descriptions et beaucoup d'exemples, qui paraissent bien constatés.

La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna naissance autrefois; c'est elle qui créa les mortels, et qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages, les moissons jaunissantes, et les rians vignobles. »

Enfin, avant ces philosophes, l'intelligence des hommes était encore si bornée, qu'au lieu de tirer leur origine d'un être plus spirituel qu'eux, ils crurent, au contraire, qu'un animal moins intelligent les avoit produits : d'autres crurent donc que la chaleur et l'humidité avaient suffi pour leur création; delà ils se dirent indigènes et sortis de la terre qu'ils habitaient : cette opinion fut générale pendant bien des siècles.

Les Indes, dit DIODORE, liv. 8, sont habitées par un grand nombre de peuples différens qui sont indigènes, car aucune nation n'y est venue d'ailleurs : les *Indiens* n'ont jamais reçu chez eux de colonies; ils n'en ont jamais envoyé au-dehors; ils sont donc, au dire de PLINE, presque le seul peuple de la terre qui ne

soit pas sorti de son pays ; ces peuples comptaient six mille quatre cent cinquante-un ans et trois mois depuis la naissance de Bacchus jusqu'à Alexandre, et disent que dans cet intervalle ils ont eu cent cinquante-quatre Rois. »

Les *Egyptiens* se sont long-temps cru le premier peuple de la terre, et nés dans leur pays; ils ne convenaient pas, anciennement, qu'ils étaient une colonie d'*Ethiopiens*. Les *Phrygiens* avaient la même opinion de leur nation ; enfin, on peut dire que la plupart des peuples s'imaginaient être indigènes, et n'en reconnaissaient pas de plus ancien qu'eux.

Quoique les différentes sections des *Grecs* fussent très-jalouses les unes des autres, et que les *Athéniens* en particulier se fussent attirés l'envie de tous les autres habitans de la *Grèce ;* on ne leur a cependant jamais contesté l'indigénat dont ils se glorifiaient si fort : un des plus habiles orateurs de l'ancienne *Athènes*, Isocrate, dit : « il est constant que notre ville est très-célèbre par toute

la terre, mais nous sommes encore moins recommandables par tout autre endroit, que, parce que nous habitons un pays dans lequel nous ne sommes pas venus pour en chasser ceux qui l'occupaient, ou pour lui donner des habitans ; nous ne sommes pas une nation formée de l'assemblage de plusieurs peuples réunis ; cette terre nous a produits ; et comme nous sommes ses premiers enfans, nous ne l'avons jamais abandonnée : de tous les *Grecs*, c'est donc à nous seuls qu'il appartient d'appeler la *Grèce notre patrie, notre mère et notre nourrice.* »

Si dans des pays aussi fréquentés que la *Grèce*, il se trouvait tant de peuples qui se prétendaient indigènes, c'est-à-dire, occupant de toute antiquité les pays qu'ils habitaient, et se regardaient comme les successeurs des hommes que la terre y avait produits ; il n'est pas étonnant que dans les régions moins connues, des habitans sans cesse occupés de pourvoir à leur subsistance, et sans aucun commerce avec leurs voisins ;

eussent la même opinion de leur origine.

L'histoire ne fait mention d'aucune colonie qui soit passée dans la *Grèce*, avant celle que DANAUS et CADMUS y conduisirent, à peu d'intervalle l'un de l'autre. DANAUS sortit d'*Egypte*, et CADMUS de *Phénicie*; PÉLOPS et les *Phrygiens* n'entrèrent dans le *Péloponèse* que long-temps après que ce premier se fut établi à *Argos*, dont il ne s'empara qu'après en avoir chassé GÉLANOR, qui y régnait alors.

CADMUS ne trouva pas la *Béotie* où il aborda, moins peuplée que l'était le *Péloponèse*, à l'arrivée de DANAUS; les *Hyantes* et les *Aoniens*, peuples qui se croyaient indigènes de la *Grèce*, n'étaient même pas les fondateurs de *Thèbes*, qu'ils habitaient. Cette ville, qui passait alors pour la plus ancienne de la *Grèce*, avait été bâtie par OGIGES, deux mille ans avant JULES-CÉSAR (*a*).

(*a*) Pour plus grands éclaircissemens, voyez VARRON.

Les plus fameuses colonies *Grecques* sont celles qui passèrent dans l'*Asie* mineure, et en *Italie*. Strabon parle fort au long d'Androclus et des autres enfans de Codrus, roi d'*Athènes*, qui, les premiers de tous les *Grecs*, passèrent en *Asie*, et y bâtirent *Ephèse*, *Millet* et les autres villes de l'*Ionie*.

Les *Corinthiens* n'abordèrent en *Sicile*, qu'après que les *Siciliens y furent* venus d'*Italie*; et quand les *Arcadiens* passèrent en *Italie*, les *Pélagiens* y étaient déja établis, et y avaient trouvé d'autres peuples. Il en fut de même de tous les pays où les *Grecs* envoyèrent des colonies; ils étaient occupés par des peuples qui se disaient indigènes et nés de la terre qu'ils habitaient.

Cette constante opinion d'un si grand nombre de peuples qui assuraient tous que la terre les avait produits dans le pays qu'ils habitaient, répugne à la raison, et nous prouve l'ignorance des premiers humains qui vécurent long-temps comme les animaux, sans trouver aucun moyen

de transmettre à leur postérité leur origine et leur établissement dans les pays qu'ils habitaient.

Les temps fabuleux ne peuvent nous faire remonter jusqu'à l'origine des premiers habitans de la terre ; car nous n'avons rien de plus ancien dans la fable, qui précède de beaucoup l'origine de l'histoire ; que les expéditions de Bacchus, d'Hercule, d'Osiris et de Sésostris : mais peut-on imaginer que ces conquérans aient parcouru toute la terre avec de nombreuses armées, si la terre n'eût pas été peuplée et cultivée avant leur marche ?

Il paraît que les hommes et les animaux sont en possession de la terre, depuis des temps bien reculés, puisqu'on ne peut fixer l'époque où ils ont commencé cette possession ; les Egyptiens avaient l'histoire chronologique de leurs Rois, depuis onze mille trois cent quatre ans, selon Hérodote, et depuis quinze mille ans, selon Diodore, sans compter le règne des dieux et des héros, qui avait

duré dix-huit mille ans. En réunissant ces histoires à celles que les Chinois nous donnent par leurs annales, il est évident que cette terre était habitée bien des milliers d'années avant le temps que Moïse a fixé pour son commencement; et que le genre humain est plus ancien qu'on ne le croit communément d'après la Genèse.

Germanicus parcourant l'*Egypte*, trouva dans les ruines de *Thèbes* la superbe, des inscriptions en caractères Egyptiens, qui marquaient que cette ville avait contenue autrefois dans ses murs, sept cent mille hommes en âge de porter les armes. C'est peut-être par une exagération poétique, qu'Homère a dit que cette ville avait cent portes par chacune desquelles pouvait sortir à-la-fois une armée de dix mille hommes.

Puisque nous ne pouvons, par la fable, remonter au premier moment de la création, tenons-nous-en à l'histoire qui nous apprend qu'Adam, Eve et leurs enfans sont la souche et la pépinière du

genre humain, et le premier modèle des sociétés. Ces enfans se trouvèrent naturellement liés et soumis au pouvoir paternel, et firent long-temps une seule famille; mais leurs descendans pour se mettre plus au large avec leurs troupeaux, quittèrent cette famille paternelle et allèrent s'établir en divers endroits; en sorte que chacun des aînés forma une famille à part qui vécut séparément et indépendante l'une de l'autre.

Plus le nombre de ces familles augmenta, plus les liaisons de la première parenté disparurent et s'évanouirent, et plus chaque famille vécut dans l'état de nature. Toutes ces familles, dans les premiers temps, erraient dans la campagne et vivaient à la manière des brutes : occupées des besoins pressans de la vie, elles ne songèrent sans doute qu'à la conserver; elles ne s'intéressaient qu'aux seuls cantons qui leur fournissaient leurs besoins; elles jouirent long-temps de la lumière du soleil, de la lune et du spectacle des autres astres, avant

que d'en étudier le cours : la nécessité seule attirait toute leur attention et leurs soins ; et si elle leur donnait quelque relâche, ces momens étaient employés à la jouissance des plaisirs sensibles qui étaient à leur disposition.

Causes de la première association.

La diversité physique et morale qui existe naturellement entre les individus de l'espèce humaine, fut, à ce que je crois, un des mobiles de la formation des premières sociétés ; car si tous les hommes eussent eu la même force, la même intelligence, ils eussent vécu plus long-temps isolés. Mais l'impossibilité où chaque homme se trouva de travailler seul à sa conservation et à se procurer tout ce dont il avait besoin, les a mis dans l'heureuse nécessité de s'associer, de dépendre les uns des autres, et de mériter mutuellement leurs secours.

Le faible fut forcé de se mettre sous la protection de plus fort que lui ; il lui

rendit en conséquence d'autres services : vraisemblablement le plus faible fut plus industrieux, plus intelligent que le fort, (ce que nous observons encore de nos jours) ; en conséquence, le fort fut obligé d'avoir recours à l'intelligence du faible. C'est ainsi qu'ils se mirent dans la dépendance l'un de l'autre ; et de cette inégalité naturelle est née cette union, cette concorde, d'où résulte l'harmonie qui soutient et conserve les sociétés humaines.

L'inégalité naturelle des facultés physiques et intellectuelles parmi les hommes, fit que les sociétés distinguèrent ceux qui leur rendirent les services les plus utiles ; qu'ils les honorèrent et les récompensèrent en raison de leur utilité et des besoins qu'ils en avaient. Celui qui le premier leur montra la manière de se garantir les pieds et les jambes, des impressions des cailloux et du déchirement des ronces; celui qui le premier rappela à la vie et ramena à la santé un malade, un moribond, furent sans doute des hommes

bien précieux à leurs contemporains. C'est ainsi qu'ESCULAPE fut mis au rang des dieux.

CICÉRON, dans son traité de la nature des dieux (*a*), distingue trois ESCULAPES; mais celui dont il est ici question, est l'élève de CHIRON, qui après avoir ressuscité HIPPOLYTE, à la prière de DIANE, fut honoré en *Arcadie* comme l'inventeur de la *sonde*, et comme ayant appris aux hommes à mettre un *appareil* à une plaie. C'est de la diversité et des différens degrés de talens et de lumières, qu'est née cette quantité de demi-dieux ou de mortels déifiés.

Mais quand les hommes eurent pourvu à leurs besoins de première nécessité, quand ils eurent des outils aratoires, des charpentiers, des cordonniers, des tailleurs, des tonneliers, etc. ils affectionnèrent de préférence ceux qui leur procurèrent des sensations agréables et voluptueuses ; car il est dans l'organi-

---

(*a*) CICÉRON, liv. 3, *de Naturâ deorum.*

sation de la généralité des hommes qui ont leur besoin, de préférer l'agréable à l'utile, par une raison bien sensible ; c'est que ce qui vient du moral, ce qui l'affecte, *remue* l'homme plus vivement et plus agréablement que ce qui vient du physique seulement.

Plus les sociétés se perfectionnèrent, plus les talens de première nécessité perdirent des égards et de la considération queleurs créateurs s'étaient acquis; parce qu'ils ne tiennent qu'à une légère industrie, et qu'ils dépendent plus du mécanisme humain, que de son intelligence ; tandis que les sciences et les arts partent presque tous des facultés de l'ame, et l'émeuvent vivement. C'est par cette raison que le musicien l'a emporté sur le poëte, que l'acteur est préféré à l'auteur. Voilà pourquoi tout marche encore en raison inverse de son utilité réelle : voilà pourquoi, de nos jours, le perruquier l'emporta sur le tailleur et le cordonnier.

C'estla diversité desfacultés physiques

et intellectuelles, qui rendant l'homme nécessaire à l'homme, le rend sociable; la diversité de ces facultés a fait distinguer les hommes en différentes classes, suivant les différentes qualités qu'ils rencontrèrent entr'eux. C'est ainsi que les uns furent appelés bons ou méchans, vertueux ou vicieux, raisonnables ou déraisonnables, diligens ou paresseux, utiles ou nuisibles, etc.

Lorsque ces hommes se furent considérablement multipliés, ils sentirent qu'il serait plus avantageux de se réunir et de former entr'eux des sociétés plus nombreuses. Les premiers qui voulurent vivre en société, se rapprochèrent les uns des autres, et firent formellement un pacte, par lequel ils s'engagèrent à ne se pas nuire et à se secourir mutuellement.

Mais comme la nature de chaque famille vivant isolément, la portait à chercher son bonheur dans l'accomplissement de ses desirs, sans aucun égard pour ses voisins, elles sentirent qu'il

fallait que chaque famille, que chaque individu, fît abandon d'une partie de sa liberté naturelle à la société, pour jouir pleinement et sûrement de celle dont elle conviendrait.

Cette renonciation à une partie de sa liberté, l'obligation de s'aider et de se défendre contre les attaques des animaux ou des autres hommes (*a*), leur fit sentir qu'il fallait un moyen pour forcer à ses engagemens celui ou ceux qui y manqueraient.

(*a*) L'homme, dit HELVÉTIUS, chap. *de la Sociabilité*, est de sa nature, *frugivore et carnassier*; il est d'ailleurs faible et mal armé; par conséquent exposé à la voracité des animaux plus forts que lui. »

« L'homme, ou pour sa nourriture, ou pour se soustraire à la fureur du *tigre*, du *lion*, dut donc se réunir à l'homme. L'objet de cette réunion fut d'attaquer, de tuer les animaux, ou pour les manger, ou pour défendre contre eux les fruits, les légumes qui lui servaient de nourriture. »

« L'homme se multiplia, et pour vivre il

Ce moyen fut le résultat des volontés de chaque membre de la société, réunis pour en fixer, 1°. la conduite; 2°. pour diriger leurs actions vers le but unique de l'association, c'est-à-dire, vers l'utilité générale; 3°. pour fixer leurs devoirs et leurs droits. *Ce moyen, ce résultat de la volonté générale, fut nommé Loi.*

Qu'est-ce que la loi ?

Locke dit : « la loi est une règle prescrite aux hommes, avec la sanction de

---

lui fallut cultiver la terre; pour l'engager à semer, il fallait que la récolte appartînt à l'agriculteur; à cet effet ils firent entr'eux des conventions et des loix. »

Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que parmi les hommes comme parmi les animaux, la sociabilité est l'effet du besoin; puisque des bœufs dispersés dans un bois, dans une prairie, se rassemblent et forment un cercle où ils ne présentent que leur tête, lorsqu'ils sentent qu'ils peuvent être attaqués : ils présentent leur tête, parce que c'est la seule partie armée et très-agissante chez eux.

quelques peines ou récompenses propres à déterminer leur volonté ; » toute loi selon lui suppose peine et récompense attachée à son infraction ou à son exécution.

Cette définition me paraît d'autant meilleure, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de s'imposer une obligation, sans la possibilité ou la certitude même d'obtenir un bien ou d'éviter un mal ; et toute obligation, pour être juste, doit impliquer réciprocité entre les contractans.

La vertu de la loi consiste donc à faire connaître la volonté suprême et les peines réservées aux contrevenans.

Lorsque les sociétés, dont nous venons de parler, furent assez nombreuses pour que ses membres ne pussent s'assembler que très-difficilement et sans tumulte, pour faire connaître leurs desirs et leurs intentions ; il fallut qu'elles se divisassent en plusieurs parties ou sections, et que chaque section choisît un nombre d'individus parmi elles, à

qui elle donnât sa confiance, et qu'elle chargeât d'être les interprètes de sa volonté.

Tous ces délégués réunis et travaillant à la formation des loix, durent être assujettis à une pluralité convenue et déterminée, sans laquelle aucun travail n'eût avancé.

La société dût aussi se conserver le droit de transmettre à d'autres individus le soin de faire exécuter les loix, que ceux-ci furent chargés de faire.

C'est le droit de faire exécuter les loix que l'on a nommé pouvoir exécutif, qui constitue la forme du gouvernement que la société se donne, et qui pour être légitime, ne peut être fondé que sur le consentement libre de la société.

Nul mortel n'a reçu de la nature le droit de commander à un autre; mais nous l'accordons volontiers à celui ou à ceux de qui nous attendons notre *bien-étre;* delà vient l'origine des bons Gouvernemens, qui ne sont constitués que par le droit que la société accorde à ses

chefs, de commander à tous, au nom de tous; c'est-à-dire, en vertu et au nom de la loi, qui est une émanation de la volonté générale pour le *bien-être* et le *bonheur* des gouvernés.

Il fallut que la société divisât son pouvoir, qu'elle limitât celui qu'elle confiait à chacun de ses chefs, et qu'elle gardât toujours le pouvoir suprême pour les empêcher de lui nuire : sans le partage des pouvoirs, la société tomberait bientôt dans l'esclavage; car la réunion de tous les pouvoirs dans la même main, en ferait facilement un despote.

Il est prouvé que sans ces précautions, l'administration d'une grande société ne peut être exercée par un seul homme, parce que la multiplicité de ses devoirs et l'impossibilité de les remplir tous, lui donneraient l'apparence de la négligence.

Enfin, l'expérience de tous les siècles a convaincu les nations, que l'homme est souvent tenté d'abuser du pouvoir; et que les chefs de chaque société doivent être soumis, comme membre de cette société,

aux loix qu'elle s'est données ; *car la nature a voulu que la partie fût subordonnée au tout.* Ainsi les monarques, les sénateurs, les magistrats ; etc. sont les défenseurs, les gardiens des *personnes*, des *biens*, et de la *liberté* de leurs gouvernés ; ils sont les ministres des nations ils sont les dépositaires d'une portion, plus ou moins grande de leur souveraineté : mais non les maîtres absolus, ni les propriétaires des nations.

Dans tous Gouvernemens, les chefs choisis par la société, ont promis de veiller au maintien et au bonheur de cette société ; et ce n'est qu'à ces conditions, que les sociétés ont promis d'obéir aux loix qu'elles se sont données. Une société jouit de tout le bonheur qu'elle peut espérer, quand la majorité de ses membres peut, sans un travail forcé, se procurer ses besoins. L'imagination des peuples est tranquille, dès qu'ils ont la certitude, que nulle force ne peut leur enlever le fruit de leurs travaux et de leur industrie.

La société a des droits sur tous ses membres, en vertu des avantages qu'elle leur procure, et tous ses membres sont en droit d'exiger d'elle les avantages en faveur desquels ils ont renoncé à une portion de leur liberté naturelle; et pour lesquels ils se sont imposé des devoirs : les devoirs des hommes vivant en société sont de deux espèces, les devoirs *personnels*, et les devoirs *mutuels*.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs personnels de l'Homme vivant en société.

Les devoirs de l'homme civilisé, vivant sous l'empire d'un Gouvernement quelconque, consistent 1.° à s'instruire à fond des loix du Gouvernement sous lequel il se trouve, pour savoir s'il veut, ou non, vivre sous ces loix, et pour ne pas pécher par ignorance, quand il se sera attaché

et donné à ce Gouvernement ; 2.° dans l'exacte observance de la pleine exécution des loix que la société s'est données, et que son Gouvernement est chargé de promulguer. Tout dans la nature annonce à l'homme ses devoirs ; il ne s'y soustrait que par l'empire qu'a sur lui l'amour de l'indépendance, et plus encore les attraits du libertinage et de la débauche.

Tout homme qui a mûrement réfléchi sur son association, sur ses propres besoins et les moyens de se les procurer légitimement, n'a pu s'empêcher de reconnaître que la justice est nécessaire au maintien de toute association ; qu'elle lui impose des devoirs envers ses semblables, et que son intérêt exige qu'il s'attache à la patrie qui le protège, et qui le fait jouir en sûreté des bienfaits que la nature lui a délégués. *Tout lui montre que pour être heureux, il est obligé de se faire aimer de ses concitoyens, et de les aimer lui-même, d'autant plus qu'ils lui seront plus utiles :*

c'est de ce principe que découle la gradation des devoirs : conséquemment il doit reconnaître que la vertu est le moyen le plus sûr pour arriver à la félicité après laquelle il court, et à la perfection à laquelle il aspire.

Avec de l'expérience, il ne peut douter des rapports qui existent entre lui et ses concitoyens ; il ne peut donc révoquer en doute la nécessité de ses devoirs qui découlent de ces rapports : enfin, tout homme qui aura des idées saines de *morale*, de *vertu*, et de ce qui est utile à l'homme en société, soit pour le conserver individuellement, soit pour conserver le corps dont il est membre, reconnaîtra que les hommes n'ont besoin que de consulter leur propre nature pour découvrir leurs devoirs.

Ces devoirs sont les moyens que la raison nous montre pour parvenir au but de l'association, *notre bonheur;* et lorsque nous disons que ces devoirs nous obligent, c'est dire que si nous ne prenons pas ces moyens, nous ne pourrons

parvenir au bonheur ; delà dérive l'*obligation absolue* de rendre heureux les êtres avec qui nous voulons vivre, afin deles déterminer à nous payer de retour : nos obligations ne sont donc que la nécessité démontrée de prendre les voies sans lesquelles nous ne pouvons nous conserver, ni rendre notre existence heureuse.

Toute action utile à la société, émanée de l'humanité, de la douceur, de la générosité, de la bonté individuelle, qui n'est pas prescrite par la loi, ne peut être regardée comme un devoir, mais comme une vertu sociale.

L'homme a, comme les animaux, une volonté ; mais il a de plus les précieuses facultés de délibérer sur ce qu'il doit faire ou ne pas faire ; de conformer ses actions à des règles ; de les rapporter à un objet quelconque ; d'en prévoir les suites, et de juger s'il a bien ou mal rempli la règle que la loi lui prescrit.

L'homme ne se porte pas indifféremment vers toutes sortes d'objets ; il en

recherche quelques-uns, et en fuit d'autres ; et malgré la présence de plusieurs qui lui plaisent, il sait donner la préférence à celui qui lui fait éprouver le plus de sensations agréables ou utiles : alors l'homme jouit de toute l'intégrité de son jugement et entendement ; il doit se soumettre à l'exécution des loix du pays qu'il veut habiter.

De l'Entendement.

L'entendement, d'après les définitions des meilleurs physiologistes et métaphysiciens, est une faculté de l'*ame* qui a pour objet le discernement du vrai et du faux : l'entendement est *la lumière de l'ame ;* c'est la faculté par laquelle elle apperçoit les objets, et s'en forme des idées : c'est le résultat des connaissances qui lui sont transmises par le fluide nerveux, qui lui donne la puissance de *connaître* et de *raisonner*.

L'habitude des passions déréglées, conséquemment un défaut d'éducation, un mauvais genre de nourriture, peu-

vent altérer le fluide nerveux, au point d'obscurcir la lumière de l'ame ; quand cette lumière est obscurcie, on a le jugement faux ; mais quand l'entendement est vicié, l'homme est hors d'état de discerner le bien d'avec le mal, il ne peut s'acquitter de ses devoirs envers la société ; conséquemment elle doit le *surveiller* et l'*enséquestrer*, si ses passions lui sont nuisibles.

Tout homme n'étant pas né pour lui seul, ni pour vivre isolément, doit, en exerçant ses facultés intellectuelles, se montrer digne des attributs qui le distinguent des animaux, et contribuer par sa raison, son esprit et ses talens, au bonheur et à l'avantage de la société à laquelle il est attaché : toutes ses facultés doivent avoir pour but, pour dernière fin, la société, parce qu'elle est l'état le plus parfait de l'homme ; mais il ne peut à lui seul y parvenir, il faut que l'éducation lui en trace le chemin, et le mette sur la voie ; après quoi sa perfection dépendra de lui.

Effets de la bonne Education.

La force de l'éducation modifie la force du naturel ; l'éducation est une seconde naissance, elle imprime au cerveau de nouvelles déterminations ; par là elle développe et perfectionne différentes facultés ; elle fait germer différens talens, elle met en jeu différentes affections.

Si l'éducation a été bonne, l'homme jouira d'une forte santé, d'une vigueur d'esprit proportionnelle ; il aura le jugement sain, parce que c'est dans un corps sain que réside une ame saine et vigoureuse. *Mens sana in sano corpore.*

Il connaîtra la nécessité de modérer ses passions ; il connaîtra que la tempérance est le principe de toute moralité et vertus sociales.

Il saura modérer sa joie, s'il est favorisé de la fortune et par les dignités que le Gouvernement lui aura accordées, dans la crainte de blesser l'amour-propre de ceux qui en sont privés, et qui peut-être

mériteraient ses faveurs aussi bien que lui.

Il ne se laissera pas abattre par le chagrin, s'il tombe dans quelque adversité, ou s'il lui survient quelqu'accident, quelque trouble dans ses jouissances; parce qu'il aura dû apprendre que tout est vicissitude dans ce monde.

Il ne s'abandonnera pas à la colère s'il reçoit quelqu'offense, ou s'il éprouve quelqu'injustice; c'est une courte fureur dont tout homme bien élevé doit réprimer les accès par rapport à lui, parce qu'elle est nuisible à la santé, qu'elle trouble le moral, et qu'elle peut entraîner dans des suites fâcheuses : quiconque peut se souvenir de l'excès où l'a emporté cette fièvre éphémère, en a horreur.

Il ne se laissera pas aller à la vengeance, parce que c'est une passion qui devient criminelle quand elle passe les bornes de la défense légitime de soi-même ou de ses droits, et qu'elle peut nous porter à quelques actions contraires à nos devoirs.

Il se défendra de la haine, car c'est une passion plus incommode pour celui qui en est possédé, que pour celui qui en est l'objet.

Il ne se livrera pas à l'envie, parce qu'elle est infâme, qu'elle produit d'aussi mauvais effets sur l'ame que sur le corps; qu'elle mine et détruit, quand elle dure long-temps.

Il saura modérer et contenir l'*amour*; cette passion favorite de l'espèce humaine; il apprendra à le rendre raisonnable en le dirigeant sur un objet digne de son estime et de son attachement; et en n'employant à sa jouissance que les forces surabondantes que lui laisse l'exercice nécessaire à ses affaires, à sa santé et à l'étude des sciences et arts, qu'il doit cultiver pour son bonheur particulier, comme pour l'intérêt général de la société, et sans lesquelles il ne peut devenir un grand homme.

CHAPITRE II.

Des Devoirs mutuels et réciproques des hommes vivant en Société.

Plus les Nations se sont policées, plus les devoirs des hommes se sont multipliés sous les dénominations d'*égards*, de *bienveillance*, d'*amitié* et d'*amour*, que notre nature comporte et nous suggère; car ce n'est que dans la société que nos facultés morales peuvent se développer, s'étendre et se perfectionner.

Le sentiment qui nous attache et nous affectionne à nos semblables, est émané de la portion de notre *divinité;* il part de l'*ame*, il est la perfection du moral et de la société; tout homme qui se refuse aux impulsions naturelles de la *bienveillance*, et qui, contre le cri de sa conscience, méprise les *devoirs* de l'homme et du citoyen, pour suivre ses passions et son amour-propre, est un homme dépravé et vicieux.

Le premier devoir absolu et réciproque des hommes, *est de ne jamais faire de mal à un autre, ni dans sa personne, ni dans son bien.* Le second *est d'aider les autres et de leur être utile autant qu'on le peut, et spécialement à ceux dont on a déja obtenu quelque service, quelque bienfait;* ce que nous connaissons sous la dénomination de *reconnaissance* et de *gratitude*: car quiconque n'a pas obtenu un droit particulier, en vertu duquel il puisse exiger quelque préférence, ne doit rien prétendre de plus que les autres.

La reconnaissance d'un bienfait quelconque est une *loi* de la nature; les animaux les plus féroces en donnent l'exemple, ils sont reconnaissans des soins que nous prenons d'eux et de la subsistance que nous leur procurons : l'homme seul est sujet à l'ingratitude.

En *Perse*, du temps de Cyrus, on envoyait les enfans aux écoles, moins pour y étudier les sciences, que pour apprendre la *justice;* chez ces peuples,

le crime que l'on punissait le plus, était l'*ingratitude;* mais on était plus attentif à les prévenir qu'à les arrêter par les châtimens.

La lecture des anciens auteurs me pénètre d'amertume et de chagrin, en voyant que plus le genre humain vieillit, plus il se corrompt et se pervertit; car s'il y eût eu autant de crimes du temps de Cyrus, qu'aujourd'hui; l'ingratitude n'eût pas été regardée comme un *crime;* ils l'eussent, comme nous, regardée comme un manque d'égard et de politesse.

Dans l'éducation *Egyptienne*, la *reconnaissance* était une vertu très-honorée, comme étant la plus désintéressée, la plus généreuse, et celle qui fait le plus d'honneur au cœur humain; aujourd'hui les hommes sont d'autant moins reconnaissans, qu'ils ont reçu une plus grande éducation, parce qu'on ne met plus l'ingratitude au rang des vices; elle en est cependant un des principaux, puisqu'elle conduit quelquefois au crime; car on a vu celui qui était entaché de ce

vice, être capable des plus grands forfaits, pour se débarrasser de l'objet de son ingratitude, dont la présence lui faisait éprouver des remords. *O hommes!*

CHAPITRE III.

Des droits de l'Homme policé.

Les droits dont les hommes en société doivent desirer, et puissent réclamer la jouissance, sont pour chaque société, tout ce que les *loix* qu'elles se sont données permettent de faire pour la félicité individuelle; mais ces droits sont limités par le but même de l'association, *qui est de ne se pas nuire, et de s'aider réciproquement :* conséquemment ces droits consistent dans le libre exercice de tout ce qui ne peut nuire aux associés.

Les loix, pour être bonnes, doivent avoir pour base invariable l'intérêt de la

société (*a*); assurer à ses membres les avantages pour lesquels ils se sont associés : ces avantages sont la *liberté*, la *propriété*, la *sûreté* et la *justice*.

La *liberté* qui reste à l'homme vivant en société policée, est de faire pour son bonheur individuel, tout ce qui ne nuit pas au bonheur des autres : en s'associant, nous l'avons dit, mais on ne peut trop le répéter; chaque individu a renoncé à une portion de sa liberté naturelle, dont l'exercice libre pourrait préjudicier à celle des autres.

Cette renonciation à une portion de sa liberté, impose l'obligation de laisser les autres libres dans leurs opinions et dans les actions qui ne peuvent nuire à la société, pour pouvoir jouir soi-même de pareille liberté.

Non-seulement nous avons renoncé à une portion de notre liberté, mais nous

(*a*) Helvétius dit : « Les loix sont-elles bonnes, chacun s'occupera de sa félicité, chacun sera fortuné et juste; parce que chacun sentira que son bonheur dépend de celui de son voisin.

en avons engagé une autre au service et au secours de cette même société où nous vivons ; puisque nous sommes convenus de nous secourir mutuellement.

La *propriété*, que l'association garantit, est la faculté de jouir des avantages que les successions, le travail, l'industrie et l'économie procurent à chaque membre de la société ; la promesse, l'engagement de nous aider *mutuellement*, nous impose l'obligation d'empêcher que quelqu'un ne trouble un autre dans sa jouissance légitime : en conservant aux autres leurs propriétés, nous travaillons à ce qu'on conserve la nôtre (*a*).

(*a*) La première et la plus sacrée de toutes les loix, chez les Nations un peu civilisées, est celle qui assure à chaque individu la propriété de ses biens.

Voyez, d'après cela, combien se sont rendus coupables des gouvernans qui, d'un mot, d'une parole, nous ont enlevé les deux tiers des économies que nous avions fait pendant notre jeunesse, pour subvenir aux nécessités de la vieillesse. Nous eussions été

La *sûreté,* est la certitude que doit avoir chaque membre de la société, de jouir tranquillement de sa personne, tant que la société n'en a pas besoin; et aussi de celle qu'il a choisie pour sa compagne; de ses enfans quand ils ne sont pas nécessaires à la patrie, et de ses biens sous la protection des loix établies, tant qu'il observera fidèlement ses engagemens envers cette société : on sent parfaitement que concourir à la sûreté générale, c'est augmenter la sienne.

La *justice,* est le moyen d'assurer à tous, la possession des biens qui viennent d'être détaillés ; d'où l'on voit que, sans justice, une société est hors d'état de procurer le bonheur : la justice est aussi appelée équité, parce qu'à l'aide des loix faites pour commander à tous ; elle égalise en droits, comme en charges,

---

moins malheureux avec les *Lions* et les *Tigres;* ils nous eussent privés de la vie, à la vérité : mais qu'est-ce, *après l'aisance,* qu'une vie nécessiteuse et chargée d'infirmités? sinon une vie de *douleurs* et de *martyrs.*

tous les membres d'une société, et qu'elle les fait tous concourir au bien général.

C'est la jouissance du reste de notre *liberté*, de nos *propriétés*, de la *sûreté*, et de la *justice*, qui rend la patrie chère; c'est de la jouissance de ces biens, qu'est né l'axiome, *ubi bene, ibi patria* : en un mot, c'est le bien-être, ou l'espoir de l'acquérir, qui donne l'amour de la patrie; c'est l'amour de la patrie qui fait le *bon citoyen*, et qui le rend *vertueux*.

L'HOMME VERTUEUX EST CELUI QUI PROCURE LE BONHEUR A SES CONCITOYENS, ET QUI FAIT SA FÉLICITÉ DU BONHEUR PUBLIC.

D'après cette définition si vraie et si juste, que personne n'osera la contredire; nous ne pouvons nous empêcher de proclamer le PREMIER CONSUL de la République Française, BONAPARTE, comme son plus vertueux citoyen; nous trouvons en lui la *magnanimité*, cette vertu, cette affection d'une ame forte, qui lui fait mettre toute sa gloire et son

bonheur dans les actions qui peuvent rendre la Nation Française *heureuse* et *florissante ;* il n'a pas eu de repos, il n'a pas goûté de satisfaction malgré ses victoires ; qu'il n'ait glorieusement pacifié les Nations belligérantes : par cela seul il force l'*admiration* de ses contemporains qu'il sert utilement, et s'assure celle des générations futures.

FRANÇAIS, il est notre sauveur ; c'est lui que le génie, que le dieu tutélaire de la France a sauvé du péril, pour qu'à son tour il nous tirât du gouffre où les Vendalistes nous précipitaient ; sans lui, une partie de la France tombait au pouvoir des ennemis ; sans lui, la guerre civile eût dévasté l'autre.

FRANÇAIS, n'oubliez jamais qu'il est votre bienfaiteur ; qu'il repousse le méchant ; qu'il tend la main à la vertu ; qu'il récompense le courage, et la bravoure ; qu'il encourage le mérite, et qu'il secourt l'indigent : n'oubliez pas que c'est par lui que vous êtes moins

malheureux ; et que c'est par lui que vos enfans deviendront heureux.

N'oubliez pas que les citoyens auxquels nous devons le plus de *respect* et *d'amour*, sont d'abord les *Généraux* et les *Ministres*, dont la valeur ou la sagesse assurent la grandeur et la félicité de la Nation.

Helvétius dit : « Après les chefs de » *guerre* et de justice, quels sont les » citoyens les plus utiles ? Ceux qui » perfectionnent les arts et les sciences, » ceux dont les découvertes agréables » ou utiles fournissent aux besoins de » l'homme, ou l'arrachent à ses ennuis. » Aussi Bonaparte pénétré de ces vérités, accorde-t-il un amour vraiment paternel à l'Institut National, foyer de toutes les connaissances humaines.

La base du pacte social, les devoirs de l'homme civilisé, sont donc ; non-seulement de ne pas faire ce qui peut nuire à la société ; mais encore de faire tout ce qui peut lui être utile et agréable ;

en travaillant à notre bonheur particulier, nous ne devons pas oublier celui de nos concitoyens.

En deux mots, voici le précepte :

NE LEUR FAIS PAS CE QUE TU NE VOUDRAIS PAS QU'ILS TE FISSENT ; MAIS FAIS LEUR CE QUE TU VOUDRAIS QUI TE FUT FAIT.

Voilà ce que je voudrais qu'on apprît de bonne heure aux jeunes gens ; quand ils seront plus avancés, vous leur ferez connaître ce que *Jean-Jacques* ROUSSEAU nous dit à ce sujet, dans le livre du *Contrat Social.*

JACQUES-ANDRÉ MILLOT, *rue du Four-Saint-Honoré*, N°. 455.

Paris, 18 Brumaire an 10 ; ou 1801.

Partie du conte de VOLTAIRE, *qui a pour titre :*

LE BLANC ET LE NOIR,

QU'IL FAUT FAIRE CONNAITRE AUX ADOLESCENS.

TOUT le monde, dans la province de *Candahar*, connaît l'aventure du jeune RUSTAN. Il était fils unique d'un *mirza* du pays, c'est comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza son père avait un bien honnête ; on devait marier le jeune RUSTAN à une demoiselle, ou *mirsasse*, de sa sorte. Les deux familles le désiraient passionnément ; il devait faire la consolation de ses parens, rendre sa famille heureuse et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princesse de *Cachemire*, à la foire de *Caboul*, qui est la foire la plus considérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celle de Bassora et d'Astracan. Voici pourquoi

le vieux prince de *Cachemire* était venu à la foire avec sa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de son trésor ; l'une était un diamant gros comme le pouce, sur lequel sa fille était gravée par un art que les Indiens possédaient alors, et qui s'est perdu depuis ; l'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait ; ce qui n'est pas une chose bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à *Cachemire*.

Un faquir de son Altesse lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princesse. Gardez soigneusement ces deux pièces, lui dit-il, votre destinée en dépend. Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de *Cachemire* au désespoir, résolut d'aller voir à la foire de *Kaboul*, si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût son diamant et son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait si bien cacher, elle l'avait enfermé soigneusement à *Cachemire*, dans son grand coffre de la Chine.

Rustan et elle se virent à *Kabou* ; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, et toute la tendresse de leurs pays. La

princesse, pour gage de son amour, lui donna son diamant, et Rustan lui promit à son départ de l'aller voir secrètement à *Cachemire*.

Le jeune *mirza* avait deux favoris qui lui servaient de secrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel et de valets de chambre. L'un s'appelait Topaze ; il était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien, sage comme un guèbre. L'autre se nommait Ebène ; c'était un nègre fort joli, plus empressé, plus industrieux que Topaze, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. Topaze tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire : il lui représenta tout ce qu'il hasardait. Comment laisser deux familles au désespoir ; comment mettre le couteau dans le cœur de ses parens ? Il ébranla Rustan, mais Ebène le raffermit et leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage ; le sage Topaze ne lui en aurait pas fait prêter, Ebène y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux, tout semblable, qu'il

remit à sa place, et donna le véritable en gage à un Arménien, pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ; on chargea un *éléphant* de son bagage, on monta à cheval. TOPAZE dit à son maître : « J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances snr votre entreprise, mais après avoir remontré, il faut obéir; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais consultons en chemin l'oracle, qui est à deux parensages d'ici. » RUSTAN y consentit. L'oracle répondit : *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* RUSTAN ne comprit rien à cette réponse; TOPAZE soutint qu'elle ne contenait rien de bon; EBÈNE, toujours complaisant, lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans *Kaboul*, ils y allèrent. L'oracle de *Kaboul* répondit en ces mots : *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas; si tu es vainqueur, tu ne vaincueras pas; si tu es RUSTAN, tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait TOPAZE : ne redoutez rien, disait EBÈNE. Et ce ministre, comme on peut le

croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion et l'espérance.

Au sortir de *Kaboul*, on marcha par une grande forêt ; on s'assit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîner et le service, lorsqu'on s'apperçut que Topaze et Ebène n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle, la forêt retentit des noms d'Ebène et de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés, et remplissent la forêt de leurs cris ; ils reviennent sans avoir rien vu, sans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Rustan, qu'un vautour qui se battait avec un aigle, et qui lui ôtait toutes ses plumes. Le récit de ce combat piqua la curiosité de Rustan ; il alla à pied sur le lieu, il n'apperçut ni vautour, ni aigle ; mais il vit son éléphant encore tout chargé de son bagage, qui était assailli par un gros *rhinocéros ;* l'un frappait de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocéros lâcha prise à la vue de Rustan ; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage, s'écriait Rustan. Les valets étaient

consternés, et le maître au désespoir d'avoir perdu à-la-fois ses chevaux, son cher *nègre* et son sage Topaze, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de *Cachemire* le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger à la course, que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain, par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune *mirza* prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne : tu me le payeras. L'âne remercia son libérateur en son langage, s'approcha, se laissa caresser et caressa. Rustan monte dessus après avoir dîné, et prend le chemin de *Cachemire* avec ses domestiques, qui suivent, les uns à pieds, les autres montés sur l'*éléphant*.

A peine était-il sur l'âne, que cet animal tourne vers *Kaboul*, au lieu de suivre la route de *Cachemire*. Son maître a beau tourner la bride, donner des saccades, serrer les genoux, appuyer des éperons, rendre

la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers *Kaboul*.

RUSTAN suait, se démenait, se désespérait, quand il rencontra un marchand de *chameaux*, qui lui dit : vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller ; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes *chameaux* à choisir. RUSTAN remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. TOPAZE avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau *chameau*, les trois autres suivent. Il rejoint sa caravane et se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il fait quatre paransages, qu'il est arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux qui éblouissaient la vue et glaçaient le courage ; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit RUSTAN, que TOPAZE n'ait eu raison de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre ; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais EBÈNE, il me console-

rait, et il trouverait des expédiens : mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur ; il s'éveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie; est-il possible! est-ce un songe? Quel prodige! quel enchantement! Oserons-nous passer? Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baisait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant; allait, revenait, était en extase, et RUSTAN disait : Pour le coup, le ciel me favorise; TOPAZE ne savait ce qu'il disait; les oracles étaient en ma faveur ; EBÈNE avait raison ; mais pourquoi n'est-il pas ici?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux! s'écria RUSTAN, DIEU soit loué, le ciel soit béni! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime ; je serai prince de *Cache-*

mire ; c'est ainsi qu'en *possédant* ma maîtresse, je ne *posséderai pas* mon petit marquisat à *Candahar; je serai Rustan, et je ne le serai pas*, puisque je deviendrai un grand prince. Voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même ; je suis trop heureux : mais pourquoi Ebène n'est-il pas auprès de moi ? Je le regrette mille fois plus que Topaze.

Il avança encore quelques parensages avec la plus grande allégresse ; mais sur la fin du jour, une enceinte de montagnes plus roide qu'une contrescarpe, et plus haute que n'aurait été la tour de *Babel*, si elle eût été achevée, barra entièrement la caravane saisie de crainte.

Tout le monde s'écria : Dieu veut que nous périssions ici ; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O Rustan ! ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais *Cachemire*, nous ne rentrerons jamais dans la terre de *Candahar*.

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant, succédaient dans l'ame de Rustan, à la joie immodérée qu'il avait

ressentie, aux espérances dont il s'était enivré; il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. O ciel! ô DIEU paternel! faut-il que j'aie perdu mon ami TOPAZE?

Comme il prononçait ces paroles en poussant de profonds soupirs et en versant des larmes au milieu de ses suivans désespérés, voilà la base de la montagne qui s'ouvre; une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, se présente aux yeux éblouis; et RUSTAN de s'écrier, et ses gens de se jeter à genoux, de tomber d'étonnement à la renverse, et de crier miracle, et de dire : RUSTAN est le favori de *Vilsnou* le bien-aimé; il sera le maître du monde. RUSTAN le croyait, il était hors de lui, élevé au-dessus de lui-même : Ah! EBÈNE, mon cher EBÈNE! où êtes-vous? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles? comment vous ai-je perdu? Belle princesse de *Cachemire*, quand reverrai-je vos charmes?

Il avance avec ses domestiques, son éléphant et ses chameaux, sous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs et bordée de ruisseaux, et au bout de la prairie ce sont des allées d'arbres à perte de vue, et au bout de ces allées une rivière le long de

laquelle sont mille maisons de plaisance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix et d'instrumens; il voit des danses; il se hâte de passer un des ponts de la rivière; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel est ce beau pays?

Celui auquel il s'adressait lui répondit : Vous êtes dans la province de *Cachemire;* vous voyez les habitans dans la joie et dans les plaisirs; nous célébrons les noces de notre belle princesse qui va se marier avec le seigneur Barbabou, à qui son père l'a promise : que Dieu perpétue leur félicité! A ces paroles, Rustan tomba évanoui, et le seigneur *Cachemirien* crut qu'il était sujet à l'épilepsie. Il le fit porter dans sa maison, où il fut long-temps sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton; ils tâtèrent le pouls du malade, qui, ayant repris un peu ses esprits, poussait des sanglots, roulait les yeux, et s'écriait de temps en temps : Topaze! Topaze! vous aviez bien raison.

L'un des deux médecins dit au seigneur *Cachemirien :* Je vois à son accent que c'est un jeune homme de *Candahar*, à qui l'air de ce pays ne vaut rien; il faut le renvoyer chez lui : je vois à ses yeux qu'il est devenu

fou : confiez-le moi, je le remènerai dans sa patrie, et je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la prinsesse, et le faire danser. Pendant qu'il consultait, le malade reprit ses forces; les deux médecins furent congédiés, et Rustan demeura tête-à-tête avec son hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je sais que celà n'est pas poli; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ces aventures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de *Vilsnou* et de *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel est cet heureux Barbabou qui épouse la princesse de *Cachemire*; pourquoi son père l'a choisi pour gendre, et pourquoi la princesse l'a accepté pour époux ?

Seigneur, lui dit le *Cachemirien*, la princesse n'a point du tout accepté Barbabou; au contraire, elle est dans les pleurs : tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage, elle s'est enfermée dans la tour de son palais, elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. Rustan

en entendant ces paroles, se sentit renaître; l'éclat de ses couleurs que la douleur avait flétries, reparut sur son visage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de *Cachemire* s'obstine à donner sa fille à un BARBABOU dont elle ne veut pas?

Voici le fait, répondit le *Cachemirien.* Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant et un javelot, qui lui tenaient fort au cœur? Ah! je le sais très-bien, dit RUSTAN. Apprenez-donc, dit l'hôte, que notre prince au désespoir de n'avoir pas de nouvelles de ses deux bijoux, après les avoir fait long-temps chercher par toute la terre, a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre : il est venu un seigneur BARBABOU qui était muni du diamant, et il épouse demain la princesse.

RUSTAN pâlit, bégaya un compliment, prit congé de son hôte, et courut sur son *dromadaire* à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer; il demande une audience; on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la noce. « C'est pour cela même que je viens lui parler. » Il presse tant qu'il est introduit. Monsei-

gneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos jours de gloire et de munificence! votre gendre est un *fripon.*

Comment, un fripon! qu'osez-vous dire? Est-ce ainsi qu'on parle à un duc de *Cachemire*, du gendre qu'il a choisi? Oui, un fripon, reprit Rustán, et pour le prouver à votre Altesse, c'est que voici votre diamant que je vous apporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans, et comme il ne s'y connaissait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, et je n'ai qu'une fille; me voilà dans un étrange embarras. Il fit venir Barbabou, et lui demanda s'il ne l'avait pas trompé. Barbabou jura qu'il avait acheté son diamant d'un *Arménien.* L'autre ne disait pas de qui il tenait le sien, mais il proposa un expédient; ce fut qu'il plût à son Altesse de le faire combattre sur-le-champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui aura tué l'autre, épouse la princesse? Très-bon, répondit le prince, ce sera un fort beau spectacle pour la cour: battez-vous vîte tous deux, le vainqueur

prendra les armes du vaincu, selon l'usage de *Cachemire*, et il épousera ma fille.

Les deux prétendans descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une *pie* et un *corbeau*; le *corbeau* criait : battez-vous, battez-vous : la *pie*, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince. Les deux rivaux y prirent garde à peine. Ils commencent le combat; tous les courtisans faisaient un cercle autour d'eux. La princesse se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle; elle était bien loin de se douter que son amant fût à *Cachemire*; et elle avait tant d'horreur pour Barbabou, qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde; Barbabou fut tué roide, et le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, et que Rustan était fort joli : c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de mail, l'écharpe et le casque du vaincu, et vint, suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait : Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival. Ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la tête

à la fenêtre, et voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, et tira le javelot fatal qui alla percer son cher Rustan au défaut de la cuirasse. Il jeta un grand cri, et à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux et dans le cœur. Rustan était déja tombé tout sanglant dans les bras de son père ; elle le voit : ô moment! ô vue, ô reconnaissance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendresse, ni l'horreur! Elle se jette sur lui, elle l'embrasse. Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baisers de ton amante et de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans son cœur, et meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le brise en morceaux, jette au loin ces deux diamans funestes ; et tandis qu'on prépare les funérailles de sa fille au lieu de son mariage, il fait transporter dans son palais Rustan ensanglanté, qui avait encore un reste de vie.

On le porte dans un lit : la première chose

qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'est Topaze et Ebène. Sa surprise lui rendit un peu de force. Ah! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? peut-être la princesse vivrait encore, si vous aviez été près le malheureux Rustan. Je ne vous ai pas abandonné un seul moment, dit Topaze; j'ai toujours été près de vous, dit Ebène.

Ah! que dites-vous? pourquoi insulter à mes derniers momens, répondit Rustan d'une voix languissante. Vous pouvez m'en croire, dit Topaze; vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage, dont je prévoyais les horribles suites: c'est moi qui était l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie; j'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père; c'est moi qui ai égaré vos chevaux; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal; j'étais la pie qui vous criait de ne pas combattre.

Et moi, dit Ebène, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle; le rhinocéros qui donnait

cent coups de cornes à l'éléphant ; le vilain qui battait l'âne rayé ; le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte : j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé ; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée ; je suis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! souviens-toi des oracles, dit Topaze ; *si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident*. Oui, dit Ebène, car on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'Occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as possédé, et tu ne possédais pas*, car tu avais le diamant, mais il était faux, et tu n'en savais rien ; tu es vainqueur, et tu meurs ; tu es Rustan, et tu cesses de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainsi, quatre aîles blanches couvrirent le corps de Topaze, et quatres aîles noires celui d'Ebène. Que vois-je ! s'écria Rustan. Topaze et Ebène répondirent ensemble : Tu vois tes deux génies. Eh ! messieurs, leur dit le malheureux Rustan, de quoi vous mêliez-vous ? et pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? C'est la loi, dit Topaze, chaque homme a ses deux génies ; c'est Platon qui

l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété ensuite : tu vois que rien n'est plus véritable : moi qui te parle, je suis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi jusqu'au dernier moment de ta vie ; je m'en suis fidèlement acquitté ; *mais tu n'as suivi aucun de mes conseils.*

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Et principales matières du deuxième volume.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

TROISIÈME PARTIE.

Education morale et politique.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FIN DE LA TABLE.

